This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600011306H

28
491.

MÉMOIRES

D'UN

JEUNE JÉSUITE.

MÉMOIRES

D'UN

JEUNE JÉSUITE

OU

CONJURATION DE MONT-ROUGE

DÉVELOPPÉE PAR DES FAITS,

PAR L'ABBÉ

Martial Marcet de La Roche-Arnaud,

AUTEUR DES JÉSUITES MODERNES.

*

Di, quibus imperium est animarum, umbræque silentes
Et chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.

ÆNEID., lib. 6.

*

DEUXIÈME ÉDITION.

BIBLIOTHECA·BOD·

PARIS

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS,

RUE VIVIENNE, N. 16.

1828

491.

IMPRIMERIE DE J. TASTU.
Rue de Vaugirard, n. 36.

·1(+

PRÉFACE.

Je suis jeune, et je viens encore sans prôneurs, sans parti, sans cabale, publier un écrit contre les plus grands ennemis de l'espèce humaine. Je ne viens plus les prendre un à un, ni les démasquer impitoyablement devant un public qui n'est guère porté à les aimer. Je l'ai fait une fois, et je sais ce qu'il m'en a coûté. Bien des gens m'en ont blâmé, et m'en blâment encore, persuadés qu'on ne doit jamais flétrir la vie privée des citoyens paisibles, et, en cela, ils ont raison. C'est une loi de la nature aussi bien que de la conscience, et nous devons au gouvernement représentatif d'a-

voir rendu inviolable et sacrée l'enceinte de la famille.

Mais ils voudraient qu'on ne pût mettre à découvert les œuvres et les défauts de ceux qui, par leurs volontés, leur fortune et leur état, veulent nuire et donner des alarmes à la société tout entière, et en cela ils ont tort. Le droit des gens, l'intérêt de la nation, le bien de chaque famille, le demandent, et loin de rendre odieuses ces révélations, ils en font un devoir. Ce doit même être une loi dans un gouvernement représentatif, où les malheurs des particuliers sont les malheurs de la chose publique, et où les fautes d'un citoyen sont souvent la ruine de la société générale; voilà tout ce que je me permettrai de dire pour la justification des *Jésuites Modernes*.

Mais des hommes obscurs!... pourquoi les dévoiler ainsi? Voilà ce que l'on m'a crié de toute part.

A l'époque où notre révolution se

préparait sourdement, si j'avais tracé les caractères de Robespierre, de Marat, de Danton et de tous ceux qui ensanglantèrent le berceau de notre liberté, qu'eussiez-vous dit, gens du monde? Vous m'auriez aussi reproché de produire au grand jour des hommes qui n'en valaient pas la peine. Les circonstances font les hommes, a-t-on dit, et vous avez vu ce qu'elles ont fait de ces génies inquiets qui n'étaient pas dignes d'attirer vos regards. Qui sait ce qu'elles feront de ce jésuite obscur, dont vous lisez le nom avec tant de pitié et tant de dédain? Et qui vous a dit que bientôt, dans les horribles cachots d'une inquisition nouvelle, vous ne verriez pas ces moines infâmes faire l'office des bourreaux.

Gardons-nous bien de croire qu'ils ne soient point dangereux, parce qu'ils nous paraissent méprisables. Toujours dans leur naissance, les factions religieuses ont caché les cruautés qu'elles méditaient

sous les dehors imposans de la simplicité.

Si nous les laissons faire, les jésuites nous montreront ce qu'ils peuvent être, et l'on verra alors ces chrétiens si charitables, d'agneaux paisibles qu'ils étaient, se changer tout-à-coup en tigres.

C'est un très-grand malheur que d'avoir dans un État à s'occuper des moines. Je tremble toujours pour le salut de mon pays, quand je vois l'opinion publique s'alarmer au seul nom de ces religieux superbes, et mettre une si grande importance à les poursuivre et à les bannir. Pourquoi faut-il que, lorsque nous avons de si grands intérêts à défendre, de si grands dangers à prévenir, des hommes qui ne doivent tenir aucun rang dans l'ordre politique, consument tous nos soins et épuisent tous nos efforts? Comment se fait-il qu'un gouvernement puissant et bien constitué se laisse effrayer par quelques aventuriers sans crédit, qui n'ont de force qu'autant qu'une crédulité vaine

leur en donne? L'expérience ne nous rendra-t-elle point sages? N'apprendrons-nous pas, une bonne fois, que la puissance des moines est le malheur des peuples et le fléau des rois? Et ne saurons-nous jamais que la prospérité d'une nation finit où commence l'empire des systèmes et des doctrines de la superstition?

Je sais que tout ce que je dis là passe aux yeux de bien des gens pour de folles visions. Erreurs de nos temps, disent-ils, préjugés, imposture, trahison, la vérité ne va point avec un tel cortége!....

Plaise au ciel que ces visions ne deviennent pas bientôt des vérités funestes, et qu'après avoir essuyé les railleries des sots et les injures des méchans, je n'en voie pas moi-même l'entier accomplissement. Que n'ai-je point prédit dans les *Jésuites Modernes*, et que n'avons-nous pas vu?

Ce ne sont pas vos sentimens que vous écrivez, n'a-t-on cessé de me répéter; et

l'on a publié que moi, homme inconnu du monde, et surtout des libéraux qu'on accuse, je n'étais que le misérable serviteur d'un parti.

L'amour de la justice et de mon pays est mon seul guide. Si ces choses-là sont des chimères pour les autres, elles n'en sont pas pour moi. Ah ! j'ai connu les hommes de parti avant de savoir ce que c'était qu'un parti. Qui que vous soyez, fuyez les hommes de parti ; ils sont tous de mauvaise foi. Sous le beau prétexte de défendre leur patrie et de protéger les citoyens qu'on opprime, ils ne courent qu'après une fortune qu'ils ambitionnent, et se soucient peu des grands intérêts qu'ils semblent soutenir. Ces mots de *vertu* et de *religion*, de *patrie* et de *liberté*, ne sont que des leurres spécieux, à l'aide desquels ils trompent les simples et les crédules. Ils vous flattent, vous caressent, vous élè-

vent, tant qu'ils ont besoin de vous. Cessez un moment de favoriser leur cause et d'être utile à leurs tristes menées, ils vous abandonnent lâchement, et ces hommes, si empressés auparavant, ne vous connaissent plus dans le malheur. Il n'y a point de parti pour un citoyen. Ce mot n'est à la mode que chez les peuples qui périssent. Pour les honnêtes gens, il n'y a qu'une patrie, et cette patrie est tout pour eux.

Quant aux mensonges et à la perfidie qu'on m'a tant reprochés, je n'ai pas un seul mot à dire. Je ne persuaderais aucun de mes injustes accusateurs, et même je m'en soucie peu. Il faut bien qu'on ait quelque chose à dire quand on veut attaquer un auteur. Pascal autrefois fut atteint des mêmes blâmes : la postérité l'a vengé. Je désire, pour le repos de mon pays, d'être vengé de même. Le vertueux Llorente, après avoir été secrétaire de l'inquisition, en fit l'histoire avec sincérité.

Tout le monde sait ce que lui a coûté son audacieuse franchise. On a crié de tout côté au scandale, à l'ingratitude, à la calomnie; et ce n'est pas la faute des charitables inquisiteurs, s'il n'est pas mort dans les supplices. Pourquoi aurais-je un autre sort?

MÉMOIRES

D'UN

JEUNE JÉSUITE.

INTRODUCTION.

J'AIMAIS les prêtres[1]. Accoutumé dès mon enfance à les regarder comme des sages, je crus que je le deviendrais parmi eux. L'amour de l'étude, de la sagesse et de la gloire me fit vaincre les fougueuses passions de la jeunesse, et dans cet âge heureux où l'on ne songe qu'à la dissipation, aux jeux et aux plaisirs, je méditais une retraite qui devait

[1] J'ai fait l'aveu public que j'étais entré parmi les jésuites, comme autrefois Plutarque et Apulée étaient allés parmi les prêtres de Memphis, et l'on m'en a fait un crime. Est-ce par hasard que la plupart des

être sitôt pour moi la source de tant de dégoûts, d'amertumes et de malheurs.

Parmi toutes les sociétés qui distinguent les prêtres, le choix de celle des jésuites me parut le meilleur, et moi seul je fis ce choix. Le nom, les travaux, les souvenirs, la célébrité et surtout l'apparente vertu de cet ordre m'éblouirent : je fus séduit par des hommes que je croyais étrangers à toute passion et à tout intérêt. Le patelinage et l'air de candeur de quelques jésuites errans dans les provinces du Midi, achevèrent de m'abuser. On flatta mon petit orgueil qui me portait déjà à dire mes rêveries à mes semblables ; on m'accabla de belles promesses ; on m'entraîna par des espérances d'élévation ; et tout cela joint à mes sentimens et à l'envie, non pas, comme on l'a voulu croire, d'épier ces hommes que je me figurais occupés seulement de belles-lettres et de dogmes philosophiques, mais de

grands philosophes de l'antiquité, qu'Aristote, Platon, Pythagore, Plutarque et Apulée ne valaient pas ces bons pères ? et leurs intentions n'étaient-elles pas aussi pures que celles des enfans de Loyola qui font métier de ce qu'il y a de plus sacré parmi nous?

n'ignorer rien de ces systèmes qui troublent, divisent, dégradent la pauvre espèce humaine, fit pencher mon jeune cœur pour ces religieux célèbres que je ne connaissais que par des histoires propres à me les faire aimer.

Non, je n'eus jamais la pensée de trahir leurs desseins. Tant de perfidie n'entre pas dans le cœur d'un jeune homme qui n'avait eu jusque-là sous les yeux que des exemples de probité, et autour de lui que les meilleures gens du monde. Mon père, mes parens, mes amis, tout ce qui m'environnait, n'étaient ni des ambitieux, ni des intrigans, ni des politiques; ils savaient à peine s'il y avait des jésuites, et se souciaient peu de le savoir; et même quand je voulus le devenir, j'eus à surmonter les obstacles qu'ils m'opposèrent. Je puis affirmer que j'allai chez eux avec la plus grande simplicité et les intentions les plus pures; que le premier soupçon que j'ai eu de leur mauvaise foi ne m'est venu qu'à Mont-Rouge, et que je n'ai cessé depuis cet instant malheureux de vouloir retourner dans ma famille. L'ai-je pu ou non? Lecteur, ne précipitons rien, vous l'apprendrez dans le cours de ces Mémoires.

Les motifs auxquels on a attribué le parti qu'on m'a vu prendre lorsque j'ai dénoncé les principaux membres de cette société, ne sont pas plus près de la vérité que ceux que me prêtent ces hommes sans caractère, qui jugent de mes sentimens par les leurs. J'aime trop l'indépendance et je hais trop l'avilissement pour me dégrader au point qu'ils le supposent. Celui pour qui l'argent n'est rien et pour qui l'espoir de parvenir ne peut jamais entrer en balance avec un seul instant de liberté ou le plaisir de penser sans contrainte, ne sacrifie pas légèrement son honneur à l'envie d'espionner quelques sectaires méprisables; et il n'est point croyable qu'un jeune homme qui a des sentimens élevés et qui tient à l'estime des honnêtes gens, aille consumer le plus beau temps de sa vie au milieu d'une troupe d'obscurs conspirateurs, uniquement pour acquérir la réputation d'un délateur, et pour se faire un nom qui serait odieux à ceux même qui l'auraient d'abord applaudi !

Dans un siècle où malheureusement l'on ne cherche qu'à étouffer les nobles sentimens, où, pour faire régner les petits intérêts, on conspire contre tout ce qui est juste et rai-

sonnable, et où les hommes avilis ont mérité de perdre jusqu'au nom sacré de citoyen, doit-on s'attendre à être jugé avec justice? Peut-on espérer quelque fruit, lorsque l'idée seule de la vertu étonne les ames les plus simples? Je l'avouerai, en exécutant le projet d'écrire ce que je savais, la plume cent fois m'est tombée des mains; et si je n'avais trouvé en moi quelque chose de plus fort que l'approbation des hommes, je n'aurais jamais eu le courage d'achever une entreprise qui devait, en m'exposant au blâme de tous les partis, m'attirer les disgrâces de tout ce qu'il y a de plus violent sur la terre, de la superstition et de la tyrannie.

Mais quoi qu'on en puisse croire ou dire, je n'en continuerai pas moins de rapporter fidèlement ce que fut, fit, vit et entendit le plus simple comme aussi le plus indépendant des hommes, sans m'embarrasser des jugemens qu'on pourra en porter, sans m'inquiéter de rien, et sans rechercher s'il est encore des gens qui penseront comme moi. L'amour de la patrie est tout pour un cœur comme le mien. Je suis toujours assez récompensé quand j'ai bien fait. J'ai appris à me passer

du monde. Pour mon malheur, dès l'âge où je devais le connaître, je le vis sous les plus noires couleurs. J'ai pris l'habitude de ne demander grâce à personne, encore moins à un certain public qui ne l'accorde jamais à quiconque est assez lâche pour la demander. Je lui parlerai, non pas avec fierté ni avec insolence, mais avec ce noble orgueil qui sied bien aux ames libres, et que devraient avoir tous ceux qui se mêlent de défendre les intérêts de leur pays. Si je n'écrivais que pour écrire, assurément je n'aurais pas ce ton. On sait assez que la plupart de ceux qui envient le nom d'auteur n'ont pas tant d'arrogance, qu'ils mesurent toujours leur sujet aux circonstances et aux personnes, et qu'ils sacrifient trop souvent la vérité, pourvu qu'ils soient assurés de ce lâche intérêt et de ce petit renom que poursuivent avec ardeur les ames pétries pour l'esclavage.

Cependant, pourquoi faut-il que je dénonce des hommes avec qui je vécus? Que n'ai-je pu prévoir un destin qui m'accable et qui amoncelle sur mon avenir les orages les plus furieux? Eh! le pouvais-je prévoir? Comment aurais-je pu soupçonner que moi,

jeune homme, sans crédit, sans fortune, sans autre génie que celui que donne la conscience, j'oserais élever une voix inconnue, et que j'irais, sans péril, me jeter au-devant d'une société d'autant plus redoutable, qu'elle renverse comme un torrent tout ce qui devait servir à l'arrêter? Tout parlait contre moi : ma jeunesse, mon peu d'expérience, mon obscurité, cette espèce d'ingratitude qu'on me reproche, des égards auxquels les petits esprits tiennent beaucoup parce qu'ils sont tout leur mérite, cette haine enfin que je leur témoigne sans ménagement. Oui, je veux l'avouer : je les hais, je hais leur dureté, leurs mensonges, leurs préjugés, leurs vices, et même leurs vertus, et je les haïrais bien davantage si je les méprisais moins. Ce n'est pas avec ces sentimens [1] que

[1] Je n'ai pas eu le bonheur de penser toujours comme je pense au sujet des jésuites, ainsi qu'en matière de religion. Je le sais bien et je n'ai jamais cherché à m'en dédire. Quand j'étais jeune, je croyais : j'étais sans expérience, et je l'attendais en exerçant ma raison. Je faisais ce qu'à mon âge tout homme avait dû faire, et plus tard j'ai fait ce que tout homme de bonne foi doit faire aussi. Mais où est l'homme,

je fus entraîné dans cette fatale maison de Mont-Rouge. J'en vis les maîtres, ils m'aimèrent. Par un penchant qui m'est trop naturel, les voulant payer de retour, je les aimai peut-être, et parce que j'ai pu m'attacher un moment à eux, je leur voue toute l'aversion et le mépris dont je suis capable; et si les regards de la postérité tombent jamais sur moi, je veux qu'elle voie à découvert toute l'horreur que m'inspire cette compagnie sacrilége. Il n'y a que le méchant qui gagne à se cacher. Les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux à qui la

où est le sage qui méprise l'intérêt, qui foule aux pieds l'opinion pour être en paix avec sa conscience? Dans l'âge heureux de l'innocence, si j'étais sorti de ma petite sphère et que j'eusse détruit le peu de raison que je trouvais en moi, franchement, être borné, qu'aurais-je pu y substituer? Tout au plus un jargon de morale qui ne peut contenter qu'un esprit sans étoffe, ou bien cette pétulance et ce ton tranchant de petit maître qui rendent la jeunesse si insupportable aux hommes sensés. Jeune homme, laisse au pédant le soin de tout expliquer, au philosophe celui de tout détruire; pour toi, cultive la vertu. Observe en silence, écoute la raison; reste surtout à ta place : deviens homme, et puis tu parleras.

voix de la justice ne se fait plus entendre et qui ne croient point à la vertu. Pour moi qui, comme les bonnes gens, tiens encore à l'antique simplicité des bonnes mœurs, qui ne me pique d'être ni philosophe, ni politique, ni savant; qui, sans m'effaroucher de ces grands mots, dis avec liberté ce qui se passe en moi, et qui pense plus librement encore, j'écrirai sans dissimulation, sans artifice, sans détour; j'arracherai sans pitié le masque dont se couvre l'imposture, et s'il est encore des hommes qui se rebutent de ce ton d'indépendance et de franchise, qu'ils ne me lisent point: je n'ai jamais écrit pour des esclaves.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des jésuites modernes. — Leur conduite pendant la révolution.—Voyage à Hartwell.—Les PP. Fontaine, Simpson et Clorivière. — Mot d'un comte. — L'infâme Paccanari. — Histoire des chapelets et des sacré-cœurs.—Achats et vols de vases et d'ornemens d'église.—Bibliothèques des jésuites.

Le pape Ganganelli avait détruit la société de Jésus. Les jésuites qui n'ont cessé de protester d'une soumission entière aux papes, loin de se soumettre à cet arrêt, se réunirent en Prusse et en Russie sous les auspices d'une princesse et d'un roi hérétique et philosophe.

Ils étaient encore en France, non pas réunis, mais prêts à se réunir au moindre signal, et conservant dans leur isolement l'espoir de se rétablir malgré l'esprit du siècle. Plusieurs seigneurs et presque tous les évêques les protégeaient secrètement malgré les

lois qui les proscrivaient. Cette conduite nous montre assez ce que c'est que la religion de tous ces hommes. Une des premières maximes de la vraie religion est d'obéir aux lois et d'être soumis à son prince; et toujours le premier sentiment de ces hommes religieux est d'être indociles aux ordres des souverains et de violer les lois de leur pays.

Ce que l'on ne croira jamais, et ce qui est pourtant incontestable, c'est que la révolution française ait été le berceau de cette société renaissante! C'est au milieu des assassinats, c'est autour des échafauds de Robespierre que le chef de Mont-Rouge assembla ses premiers complices, et forma cette troupe de Pères de la Foi dont Bonaparte voulut délivrer la France, et qui a contribué plus tard à précipiter les circonstances qui firent tomber Napoléon. Tous les jours, sous les ordres du moderne Vieux-de-la-Montagne, des bandes noires de toutes les façons s'attroupaient sur les places publiques où un grand peuple se plaisait à faire l'essai fatal d'une liberté dont il n'avait aucune expérience, et méditaient leurs affreux desseins en pous-

sant des cris et des hurlemens qui glaçaient d'épouvante. Le souverain actuel de Mont-Rouge m'a dit plusieurs fois que, tandis qu'aux cris de la liberté les têtes tombaient sous ses yeux, lui et ses principaux compagnons rassemblés comme des furieux, confessaient, haranguaient, subornaient doucement le petit groupe fidèle et inébranlable qui les environnait autour des échafauds.

Tandis que quelques-uns de ces fanatiques travaillaient à renverser en France la liberté qu'ils semblaient soutenir avec rage et avec exaltation, d'autres s'établissaient en Angleterre et y avaient obtenu, par le moyen d'un abbé Broglio, de solides établissemens. Les jésuites Fontaine, Simpson, Clorivière, tous trois Français, et tous trois, depuis, provinciaux de la province de France, firent plusieurs voyages à Hartwell, et reçurent les promesses d'un roi de France d'être rétablis en même temps que les héritiers de la couronne. Le P. Simpson dont je fis la rencontre singulière au milieu des rochers de l'Ardèche, m'assura que Louis XVIII lui avait fait ce serment en présence de M. de Conzié; et M. l'abbé de Clorivière, jésuite de La Flèche,

qui était devenu aveugle à Paris et à qui je lisais de vieux manuscrits qu'il corrigeait, m'a montré des lettres de ce prince, en m'assurant qu'elles étaient authentiques. Je les ai lues; elles parlaient du rétablissement des confesseurs et des conseillers de ses ancêtres; je n'en saurais autrement garantir l'authenticité. A cette époque je ne connaissais pas l'écriture, encore moins le style de l'auteur de la Charte. J'ai bien vu d'autres lettres datées du même pays, envoyées par l'évêque d'Arras, par quelques hauts et puissans seigneurs, parmi lesquels un trop fameux *comte* qui assurait qu'il fallait des jésuites aux grands et des capucins au peuple.

D'autres jésuites[1] se jetaient par troupeaux en Italie et en Allemagne, sous le commande-

[1] Je sens que je devrais mettre les dates des temps dont je parle. J'avertis que je n'ai pris aucune note à Mont-Rouge, et que j'écris de mémoire tout ce que j'ai appris. J'étais très-curieux : je voulais tout savoir. J'interrogeais, j'observais et j'ai beaucoup su, mais, encore une fois, non pas pour avoir un jour le plaisir d'être leur délateur. Dans une conversation familière, on ne raconte pas les événemens comme dans une histoire. Je pourrais bien rapporter les dates, mais

ment d'un homme abominable qui s'appelait Paccanari. Celui-là au moins ne savait pas se déguiser comme les autres. Il avait déclaré franchement au pape que s'il ne voulait pas que la société se réorganisât ouvertement, sa vie ne serait pas en sûreté. Gruber les fortifiait et les renforçait singulièrement dans tout le Nord. A Rome, un vieux jésuite et l'abbé de Fortis faisaient de grands préparatifs, fondés sur ce qu'une ancienne prophétie annonçait la nouvelle société pour ce temps-là, et le pape tolérait ces manœuvres pour ne point compromettre ses jours, son trône, et peut-être l'Église. Paccanari, qui même à Mont-Rouge est dépeint comme un scélérat, avait menacé de tout bouleverser, de tout égorger, de tout détruire, si on s'op-

je n'ose me fier à ma mémoire. Un jésuite de la maison de M. le marquis de Vaulchier, que j'avais connu à Mont-Rouge, est venu tout exprès me visiter plusieurs fois pour m'assurer qu'il m'aurait traduit devant les tribunaux si j'avais parlé de lui, et qu'il n'avait, dans les *Jésuites modernes*, trouvé à redire que sur les dates qui n'étaient pas tout-à-fait exactes. Ces avis sont bons; et pourvu que les faits soient approuvés par les jésuites, que nous importe le reste?

posait à ses desseins : c'était un puissant coquin qui aurait tenu parole.

En France, malgré le règne de la terreur, de la démocratie, de la république, de l'aristocratie, les jésuites se maintenaient, mais à l'insu de tout le monde. Ils intriguaient dans la Bretagne et dans la Vendée. C'est le P. de R... qui introduisit parmi les chouans et les Vendéens la coutume de porter des chapelets, des sacré-cœurs et des images de la Vierge. Le peuple grossier avait foi dans ces images et leur attribua des vertus et des miracles que le Père ne manquait pas de confirmer par ses discours. Ces images devaient même assurer la victoire. On y mêla encore beaucoup d'autres superstitions qui sont en usage chez les jésuites et qui, après avoir séduit le peuple et le soldat, vont jusqu'à l'esprit des princes. Le général de Lescure portait toujours sur lui un scapulaire et un chapelet.

Le P. de V.... se trouvait à la tête d'une troupe de nobles émigrés. Il n'avait pas encore revêtu le froc de Paccanari; il combattait les armées de la république et fut employé plus d'une fois dans différentes négo-

ciations. Il était entré en France pour soutenir George Cadoudal, et ne songea qu'à s'échapper quand il vit qu'il n'y avait que la mort à gagner dans toutes ces conspirations. Aujourd'hui il est à la tête des jésuites de la rue de Sèvres, et dirige beaucoup de congrégations.

Il faut que les jésuites croient à la fatalité, et aient une grande confiance dans leur destin. Tandis que tous les temples n'offraient que des débris et que trop de prêtres périssaient sous les autels renversés, un certain jésuite, Brossard, et deux de ses confrères, bravant tous les périls, achetaient ou enlevaient les vases, les ornemens d'église qui échappaient à la rapacité des vandales de la révolution, et les entassaient dans les maisons de quelques pieux congréganistes, avec la ferme espérance qu'ils serviraient bientôt au culte de la société. Le P. Barat, l'abbé Eymery, amassaient les vieux livres qui n'avaient pas été la proie des flammes, et les destinaient déjà à former les bibliothèques des nouveaux ultramontains.

CHAPITRE II.

L'abbé Legris-Duval directeur des congréganistes. — Les jésuites dans le salon de madame de Staël. — Ils forment le projet d'assassiner Napoléon. — Un pair de France chef des conjurés. — Singulière qualification donnée à Louis XVIII par le jésuite Boyer. — Prédiction d'un frère portier. — Le P. Grivel et le prince Gallitzin. — Intrigues des jésuites en Russie. — Le P. Pholop dit le P. Condé.

Ce qui prouve incontestablement le but politique des jésuites, c'est qu'après que la révolution, fatiguée elle-même de ses propres excès et honteuse de ses crimes, eut fait succéder le calme aux proscriptions, et la justice aux sanglantes pratiques, ils se joignirent tous aux ducs, aux comtes, aux barons qui s'étaient ménagé des asiles au sein de leur patrie bouleversée. Dans les châteaux conservés encore à leurs maîtres par de vieux serviteurs qui avaient feint des sentimens qu'ils n'avaient pas, on trouvait toujours des jésuites. Ils n'étaient ni oisifs, ni étrangers aux affaires publiques. Les châteaux étaient devenus les temples de la con-

grégation qui commençait à s'agrandir dans Paris, au milieu de tout ce qui la détestait. Les congréganistes dirigés par l'abbé Legris-Duval allaient dans tous les cercles; il s'en trouvait même parmi les sénateurs et jusque dans les brillantes réunions qui avaient lieu chez la célèbre madame de Staël. Beaucoup de congréganistes s'étaient déguisés pour entrer facilement dans les administrations, et ce qui paraîtra singulièrement hardi, c'est que de tous ceux qui ont dirigé Mont-Rouge depuis la restauration, plus de la moitié était employée par le gouvernement impérial, et l'avait été aussi antérieurement.

Pendant que Napoléon rassemblait les débris de l'Eglise de France pour la relever avec plus de solidité et de splendeur, les jésuites, soit sous le nom de Pères de la Foi, soit comme simples prêtres, soit comme simples citoyens, cherchaient à le faire tomber sous le poignard qui avait frappé Henri IV, ce roi qui les avait tant protégés! Assemblés dans un château non loin des rives de la Seine, guidés par un pair qui fut plus tard protégé et enrichi par l'Empereur, les jésuites décidaient qu'on pouvait

poignarder un usurpateur ; que si cet usurpateur était un tyran, c'était un devoir d'en délivrer la nation, et que l'obéissance à un *parvenu* couronné était un crime. Ils ne cessèrent de répandre cette doctrine. Ils l'introduisirent dans les séminaires et parmi les prêtres qui s'établissaient sous les auspices de Bonaparte devenu premier consul, prince, conquérant, législateur et maître du monde. Ils firent distribuer dans les campagnes, des libelles qui prouvaient, par tous les livres de la sainte Ecriture, que l'Empereur était le véritable Ante-Christ, et que le nombre 666 se trouvait dans son nom. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que j'ai lu un livre fait par le jésuite Boyer, où Louis XVIII était qualifié de précurseur de l'Ante-Christ, pour avoir donné la Charte. Un autre fou de Mont-Rouge s'efforçait de me prouver, par le livre de l'Apocalypse, que le pape Pie VII était damné parce qu'il avait sacré Napoléon qui était le père de l'Ante-Christ. Toutes ces insolentes sottises se débitent encore parmi ces docteurs, et c'est une chose étonnante que cet empereur ait pu échapper à la fureur de leurs

poignards. En y pensant encore, je suis tenté de croire à la fatalité. Plusieurs jeunes jésuites s'étaient dévoués pour la cause de Dieu et avaient juré d'exterminer la bête de l'Apocalypse. Quelques jésuites russes ou polonais s'étaient mêlés parmi nos soldats pour imiter l'exemple de Judith. Les écoles qui venaient de s'élever retentissaient de ces principes.

Au milieu des orages politiques qui bouleversaient l'Europe et qui avaient plongé dans le néant tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de sottises dégoûtantes dont les siècles passés furent inondés, le plus curieux spectacle, mais le plus inconcevable, est celui des opinions contraires d'une communion religieuse qui se traîne dans l'ombre de la nuit, formée par la plus effrayante des tempêtes; qui se débat, s'attaque et se détruit elle-même. Laissez un moment tranquille le jésuitisme, il commence toujours par les disputes. L'ultramontain combat le gallican, qui combat le janséniste, combattu à son tour par le philosophe qui est combattu par tous les trois. Telle était la situation des Pères de la Foi, lorsque Napoléon les fit poursuivre et chasser de son empire.

Cet homme qui faisait trembler tout le monde ne faisait guère trembler les jésuites. Ils savaient bien que son règne ne durerait pas : le portier de la maison professe de Polotsk l'avait prédit au sortir d'une extase très-longue, et tous les jésuites le persuadaient à Alexandre qui les visitait souvent. Madame de Krudener ne le répétait que d'après le P. Pholop et le P. Jourdan qui l'avaient appris de leur frère portier, dont la réputation était plus grande que celle du P. Gruber et du général qui le remplaça.

Les Pères de la Foi gagnèrent les évêques français, et surtout le cardinal Fesch qui les protégeait afin de se rendre intéressant auprès de la cour de Rome. Ils continuèrent leurs intrigues, se servirent de quelques ambassadeurs pour mettre en sûreté leurs correspondances, et, malgré tout le pouvoir despotique du plus despote des conquérans, ils ne quittèrent point un pays dont il les exilait. Il en partit cependant plusieurs qui se joignirent aux jésuites de Pologne, entre autres ce P. Grivel qui tenta la conversion du jeune prince Gallitzin, et qui poussa si loin ses intrigues à la cour de Pétersbourg, qu'il y

causa la ruine totale de la société. Son compagnon, le P. Pholop, qui crut qu'il était plus facile de convertir des princes en usurpant leur nom, prit modestement celui du grand Condé : on conçoit quel crédit devait avoir sur la jeune noblesse moscovite un missionnaire qui se disait de la maison de Bourbon [1].

[1] Voir pour plus amples détails mes *Jésuites modernes*.

CHAPITRE III.

Louis XIV et l'habit de jésuite. — Le roi d'Espagne. — Le P. Leblanc et le roi de Sardaigne. — Un évêque de Jérusalem *in partibus infidelium*. — L'abbé de Mac-Carthy et M. de Châteaubriand. — Calomnies contre ce noble pair. — MM. Cuvier et Donnadieu. — Officiers jésuites dans les armées de Napoléon. — Leur directeur. — Portrait du jésuite Kirkor.

Les jésuites ont toujours recherché les grands : la naissance les a toujours flattés, et ils ont voulu avoir chez eux la noblesse. Dans la Russie, ils attiraient les jeunes seigneurs. Les émigrés français n'étaient pas les plus indociles à leurs caresses ; on comptait parmi les enfans d'Ignace, des Cossé, des La Ferté, des Montmorency, des Damas ; on faisait passer d'autres jésuites français pour des descendans des Lorraine, des Stuart, des Luxembourg, des comtes de Flandre ; enfin, s'il fallait ajouter foi aux impertinentes sottises de ces bons Pères, les rois d'Europe sont leurs petits serviteurs. Tous les jours encore

ils disent à leurs jeunes élèves que Louis-le-Grand mourut revêtu de leur habit, et engagé par tous les vœux, même par le vœu d'obéissance au pape. Toute la tradition de Mont-Rouge a beau me l'attester : je l'ai ouï de la bouche même du P. de Billy, précepteur de M. de Broglie, évêque de Gand; il le tenait des jésuites contemporains de Le Tellier; mais je n'en crois rien. Un roi comme Louis XIV n'est pas trop fait pour être jésuite, encore moins pour faire vœu d'obéissance au pape. Quand ils vous diront que le roi d'Espagne a de nos jours embrassé leur institut, qu'il n'a jamais pu obtenir d'être profès, et que, pour tout privilége, on lui a accordé d'être frère coadjuteur, sans être obligé de servir ses frères excepté le Vendredi-Saint, n'en croyez rien, fussiez-vous même Espagnol. Peut-on croire que, de nos jours, un roi d'Espagne perde le sens à ce point, et que des moines parviennent à ce degré d'impertinence?—Le P. Leblanc, provincial de la Suisse, se vante d'avoir donné l'habit au roi de Sardaigne et à son prédécesseur, d'avoir reçu leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. —

C'est un fou que ce P. Leblanc, car de pareilles impostures supposent trop de folie. N'en croyez rien. N'est-il pas ridicule qu'un roi qui gouverne fasse vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance? — Mais tous les jésuites l'assurent. — Ils sont tous des imposteurs. Un roi sage ne put jamais être jésuite. Peut-il y avoir un roi insensé à ce point?

Qu'ils vous disent tant qu'ils voudront, qu'un autre roi d'un fort joli pays, mais d'un bien singulier peuple, après avoir combattu long-temps contre la grâce, et cédé enfin aux douces invitations d'une femme mourante, a fait tous les vœux entre les mains d'un cardinal, et que, pour récompense de son généreux dévouement, il a été sacré évêque de Jérusalem *in partibus infidelium;* qu'il dit chaque jour la messe, et qu'il communie de sa main ses plus chers favoris; je n'en crois rien encore. Est-il possible qu'un roi chrétien souffre qu'on le fasse évêque d'un pays infidèle, tandis que ses sujets peut-être seraient les plus méchans chrétiens et les plus entêtés incrédules de l'univers? N'en croyez rien.—Mais le duc de Saint-Simon as-

sure dans ses Mémoires que Louis XIV mourut jésuite.—Croyez que le duc de Saint-Simon et tous ceux qui parlent comme lui se trompent. Les jésuites ont fait courir ces bruits injurieux à tous les rois ; leurs partisans les ont accrédités. Les prêtres, les dévots, les imbécilles, flattés par de tels contes absurdes, ont affirmé ce qu'ils ne savaient pas, et l'ont fait croire. Croyez que les jésuites n'inventent tout cela que pour troubler les empires et rendre odieux tous les rois. Par exemple, ils rapportent encore que monseigneur l'archevêque de Paris, dernièrement, sous le prétexte d'assister à la translation des reliques de François de Sales et de voyager pour sa santé, est allé dans la Suisse pour recevoir des ordres du général de Rome, et empêcher de tout son pouvoir la nouvelle Sorbonne. C'est encore un conte des jésuites. L'archevêque a dit que c'était pour sa santé qu'il voyageait : un archevêque de Paris n'est guère capable de mentir ; il est au moins aussi croyable que des jésuites. Croyez-le et laissez là les jésuites, qui ne savent que se vanter de ce qui peut les faire valoir. L'abbé de Mac-Carthy racontait

un jour que M. de Châteaubriand avait dit que lorsqu'il se serait dépêtré des affaires politiques et que sa femme serait morte, il irait se jeter dans les bras de ces bons religieux. Ce roman a tout l'air d'une calomnie. On assurait encore dans le même lieu et dans le même temps, que le savant Cuvier, que le général Donnadieu qui venait de prononcer une terrible catilinaire, n'étaient que des catholiques déguisés, et que c'était pour le bien de Mont-Rouge qu'ils ne se déclaraient pas encore. C'est un grand atelier de mensonges que ce Mont-Rouge! Un général comme M. Donnadieu ne sait pas se déguiser; et que peut-il y avoir de commun entre Mont-Rouge et le savant Cuvier?

Mais ce qui est très-certain, c'est que durant toutes les guerres de l'empire, les jésuites avaient terriblement avancé leurs affaires dans notre pays. Ils rampaient, mais en rampant ils sapaient à petit bruit ce trône tout nouveau et l'ébranlaient. Une grande partie de la noblesse ancienne qui était rentrée en France s'était jetée dans la congrégation du P. Delpuits. Il y en avait dans les armées françaises. Le P. Jourdan

et le P. Sélinski m'ont avoué qu'ils ont suivi long-temps nos troupes, qu'ils étaient soutenus par M. le baron de D***; lequel rassemblait à certains jours de la semaine les officiers qui jeunaient, faisaient maigre, récitaient le chapelet, et faisaient des neuvaines pour la chute du tyran qu'ils servaient. Le jésuite présidait à toutes ces réunions, et, s'il faut l'en croire, il ne manquait pas de refuser l'absolution à celui qui eût été trop scrupuleux pour le service de Napoléon. Le jésuite Kirkor, fils d'un général allemand, emporté, actif, mais sans modération dans ses transports, niant la Divinité et ne connaissant aucune vertu, trop vicieux pour un homme, trop téméraire pour un jésuite, trop peu réservé pour un religieux, sans honneur, en un mot le plus sale et le plus dégoûtant des hommes que j'aie vus, était le messager ordinaire chargé de la perfidie et de la trahison de quelques lâches Français. D'autres, à Paris, non moins actifs, allaient et venaient d'Angleterre à Paris, de Paris en Angleterre. Le P. de Clorivière s'installait dans la capitale, prédisant de grandes catastrophes et un règne tout

nouveau. Si j'étais prince, je ne souffrirais pas que des moines se mêlassent de prédire quelque révolution dans mes États. A coup sûr elle arriverait, parce que ces moines ne veulent jamais avoir le démenti de rien. Il faut que tout ce qu'ils annoncent arrive. Si jamais il leur prend envie de prédire la ruine du monde, vous le verrez, en dépit de tout, le monde périra, tant l'audace de ces hommes est grande ! tant le fanatisme est infatigable et opiniâtre dans ses desseins !

Il ne faut pas être trop crédule pour ne pas être homme à préjugés. Cependant trop d'incrédulité ne mène à rien de bon. Ainsi il est des hommes qui ne veulent rien croire de ce que l'on a dit de l'intrigue, de l'insatiable ambition et de l'inquiète agitation des jésuites. Comment se fait-il donc que sitôt qu'on apprend les défaites de nos armées trahies, et la honte de nos généraux vendus, les jésuites affluent de toutes parts vers Paris, qu'ils précèdent ces armées alliées qui ont inondé la France, et qu'ils aient trouvé sans obstacle des établissemens, des maisons, des biens, de l'argent, des partisans, des hommes d'Etat qui les

protègent? D'où leur venait cette audace de parcourir toutes nos campagnes pour y prêcher la chute de l'Ante-Christ et pour y annoncer le règne pacifique et glorieux des prêtres? Pourquoi, dès le temps même qu'un règne heureux s'établissait pour les Français, des jésuites étrangers étaient-ils appelés en France, enrichis, honorés, et autorisés à avoir des établissemens nombreux dans la ville de Paris? Comment tout cela se peut-il? Ils élèvent des colléges; ils sont approuvés et soutenus par des évêques qui les reçoivent sourdement à l'insu des lois. Ils les autorisent à prendre des titres imposteurs, et des chefs de l'Eglise mentent avec scandale aux yeux de tout le monde; car n'est-ce point mentir trois fois aux yeux de tout le monde, que de souffrir les jésuites sous le nom de Pères de la Foi, de les annoncer comme des prêtres ordinaires, et de leur permettre de s'étendre à l'aide de tous ces grossiers stratagêmes? Non-seulement ils sont protégés par des évêques, mais par les hommes les plus remarquables de la cour.

CHAPITRE IV.

Nobles recommandations des jésuites auprès de Louis XVIII. — Réponse de ce prince. — Un miracle à Mont-Rouge. Apparition de la Vierge. — Prédiction. — Mort d'un jeune fanatique. — *Te Deum* chanté à Mont-Rouge.

Louis XVIII était à peine monté sur le trône de ses ancêtres que les jésuites le firent solliciter par plusieurs notables de la congrégation et principalement par la duchesse de T***, par la marquise de L***, et par la comtesse de B***, qui toutes les trois leur avaient confié leurs enfans, pour obtenir le rétablissement solennel de leur société. Ce prince que tant d'événemens avaient dû rendre sage, leur fit répondre que les temps n'étaient pas encore venus, qu'il ne fallait point brusquer un peuple encore indocile à la voix de ses souverains, mais qu'il espérait que la Providence aplanirait bientôt toutes les difficultés. Voilà comment ce roi sage et modéré sut arrêter l'impatiente ambition de ces moines.

Peu attentifs à ménager les hommes et ne songeant qu'à leurs intérêts, ils réitérèrent plusieurs fois leurs demandes, et ils furent toujours éconduits par un prince qui avait su voir les besoins de son peuple, et qui craignait avec raison tout ce qui pouvait rappeler des temps et des institutions qui ne peuvent plus revenir.

Toutes les promesses de Louis XVIII ne les contentant pas, ils commencèrent à ne plus le respecter comme leur prince. Ils étaient déjà trop riches et trop forts pour être soumis. Ils disputaient à Louis XVIII son autorité et déclaraient qu'il n'était point légitime, tant qu'il n'aurait pas été sacré, parce que, disaient-ils, les prêtres seuls ont droit de donner la couronne, et doivent consacrer les droits d'un souverain.

La Charte que ce roi maintenait dans son royaume, n'était pas le moindre crime dont il s'était rendu coupable à leurs yeux. C'était, ne cessaient-ils de répéter, le Code athée d'un peuple athée, et la législation d'un prince qui voulait assurer la révolte et la sanguinaire impiété dans ses États. Cette doctrine ne tarda pas à devenir celle d'un

jeune clergé, avide de domination et plein des anciennes prérogatives de son ordre, et ce n'est pas sans surprise que j'ai vu un évêque de France, alors grand-vicaire d'un aumônier de la cour, soutenir dans un écrit public ces principes détestables, et les prescrire à tous ceux qui lui étaient subordonnés. Tout le monde sait que ces maximes ont été hautement défendues par l'abbé de La Mennais, qui s'efforce avec si peu de succès de calomnier si éloquemment tout le monde, excepté les ultramontains.

Dans tous les temps, la superstition fut la source de tous les maux et le mobile du vulgaire. Les princes n'en sont pas plus exempts que les autres, et les plus grands tyrans ont été quelquefois les plus superstitieux. Les jésuites, suivant ce que j'en ai ouï dire à Mont-Rouge, voulant effrayer Louis XVIII, essayèrent de troubler l'imagination d'un jeune seigneur par des apparitions et des prophéties alarmantes. Voici comme ils s'y prirent. Il y avait à Mont-Rouge un jeune homme qui était connu à la cour, et dont je n'ai jamais pu savoir le nom, quoique je l'aie beaucoup vu. Il était né pour un autre

siècle et pour un autre pays que le nôtre. Il ne rêvait qu'extase, que révélation, que miracle, qu'entrevue avec les anges et la bonne Vierge. Exténué par des jeûnes rigoureux, il se tourmentait l'esprit par de longues méditations, et se donnait une mort continuelle par des disciplines, des pratiques et des austérités dont l'humaine nature est effrayée. Ce qui est incroyable, et ce qui est pourtant bien certain, ce fou que dans un siècle plus raisonnable on aurait envoyé aux Petites-Maisons, était l'admiration de MM. les ducs, les marquis et les ambassadeurs qui venaient à Mont-Rouge. Il était surtout l'ami de M. le duc de M*** qui venait souvent pour s'entretenir avec lui des choses de l'autre monde, et se délasser des tracas de la cour. Les jésuites qui l'avaient façonné à toutes leurs friponneries, et qui l'avaient accoutumé à être la dupe de toutes leurs inventions diaboliques, lui tendirent un piége digne de leur compagnie si féconde en stratagêmes tout à la fois ridicules et profonds.

Le jeune moine que ses macérations homicides avaient rendu languissant, se promenait souvent le soir pour jouir de la fraî-

cheur de l'air sous une allée de tilleuls qui se trouve au milieu du jardin. C'est là que ce pauvre fou, dont les abstinences coupables avaient aliéné le cerveau, croyait voir tous les jours son petit ange gardien et la bonne Vierge qui le consolait de toutes ses souffrances. Les jésuites qui voulaient des révélations d'une autre nature transforment un de leurs jeunes scolastiques en vierge. Il était d'une taille svelte; à la délicatesse de ses traits on l'eût pris pour une femme. Son port, ses yeux, sa voix convenaient parfaitement au rôle qu'on voulait lui faire jouer. Il avait la physionomie d'un ange avec tout l'esprit d'un démon. Il prend les habits d'une vierge, se couvre d'un voile, et se place sur un tilleul que la superstition semblait avoir taillé pour le mensonge. Le jeune novice malade vient selon sa coutume se promener en récitant son chapelet. C'était au mois de mai; appelé chez les jésuites mois de Marie. Il faisait un très-beau clair de lune. Tout était calme autour de Mont-Rouge, tandis que tout Mont-Rouge s'agitait pour fabriquer un grand mensonge. Le jeune malade passe sous l'allée, et en levant par un trans-

port d'amour de Dieu ses yeux mourans au ciel, il aperçoit une Vierge immaculée, non pas telle qu'il l'avait vue plusieurs fois, mais plus belle encore et plus majestueuse. A cette vue il se jette à ses genoux, s'incline et tombe dans une extase que des médecins libéraux appelleraient la fièvre de l'enthousiasme ou le délire de la superstition, mais qu'on qualifia alors de vision céleste et de révélation divine. Tandis que l'admiration extatique l'enchaînait au pied du sacré tilleul, la jeune et habile vierge, entre autres révélations qu'elle fit, assura d'un ton ferme « qu'il mourrait lui-même dans quarante » jours; qu'un prince le suivrait bientôt » après au tombeau; qu'un fatal couteau le » percerait dans un lieu profane; que sa fa- » mille serait malheureuse tant qu'elle ne » rétablirait pas le culte de Marie et qu'elle » n'abolirait pas les désordres qui régnaient; » que le glaive de Paul allait exterminer son » pouvoir si elle ne prenait pas les intérêts » de l'Eglise; que toute cette famille s'étein- » drait malheureusement, si elle ne se- » couait pas le joug de l'athéisme. » J'ai ouï dire encore qu'elle avait prophétisé la ruine

de Paris, une invasion prochaine des armées du Nord et la chute enfin de cette Babylone, d'où partaient tous les maux qui désolent la terre..... Cette Babylone est la France. Ce malheureux, enfin relevé par un frère aposté près de là, fut porté dans un lit où il rêva jour et nuit à cette apparition. Le jour suivant on ne parla que de cet événement. On célébra la messe au pied de l'arbre sur lequel la Vierge était apparue. Toute la congrégation apprit le miracle et chanta un *Te Deum*. Les grands s'empressèrent de venir réclamer les prières du jeune inspiré, qui se préparait à la mort par les jeûnes les plus effrayans, les disciplines les plus sanglantes et les rêveries les plus sombres. Il mourut..... La légende de Mont-Rouge rapporte que sa mort arriva au temps fixé par la bonne Vierge; mais elle a soin de ne pas nous dire les moyens qu'on a pris pour assurer le succès de la vision. Elle ne dit rien non plus de l'effet de la révélation sur ceux qui l'apprirent. Nous n'en rapporterons donc rien du tout.

CHAPITRE V.

Le laboureur Martin. — Son entrevue avec Louis XVIII. — Prophétie d'un jésuite. — Etoile tombée. — Mort du duc de Berry annoncée à Mont-Rouge. — Le député et l'évêque dînant chez les jésuites. — Un mot sur les mœurs des disciples d'Ignace.

Tout le monde sait qu'un laboureur de Galardon, nommé Martin, se croyant inspiré par un ange, vint parler à Louis XVIII et l'entretint de choses qui l'étonnèrent. S'il faut en croire tout Mont-Rouge, le monarque a pleuré aux révélations du laboureur Martin, comme Louis XIV avait pleuré à celles du maréchal de Salon, suivant le récit de Saint-Simon. J'ai entendu les jésuites se vanter encore de ce stratagême, et madame la comtesse de S*** aurait été l'instrument dont les hommes de Dieu se seraient servis. C'est bien dommage que le jésuite Bar... ne m'ait pas confié le nom de celui qui habilla

cet ange : M. le duc de N***, congréganiste de Ronsin, a, dit-on, travaillé à cette manœuvre prophétique ; M. de Bov..., solitaire d'Hartwell, a contribué beaucoup à manifester la conscience du monarque.

Quoi qu'il en soit, le pauvre laboureur n'avait point envie d'être prophète et refusait d'aller trouver un roi qu'il ne connaissait point ; mais les menaces du messager divin l'épouvantèrent, il fallut obéir ou s'exposer à la mort.

Quelques jours avant la mort du duc de Berry, je me trouvais à Mont-Rouge au milieu de tout ce que les jésuites avaient de plus intrigant, de plus fanatique et de plus vieux dans le monde. On s'occupait des affaires publiques, et l'on y prédisait les futures calamités. Un de ces Pères, je m'en souviens encore, au milieu de la plus singulière et de la plus incroyable conversation, tout-à-coup plein d'une fureur divine, annonça qu'une étoile brillante allait bientôt tomber. C'est du style de tous les bons prophètes : il n'y en a point d'autre dans toute l'Apocalypse. Mais il était clair que c'était une prédiction. Il se trouva heureusement quelqu'un de la compagnie

qui voulut appliquer naturellement ce que le ciel avait communiqué à son serviteur. Je l'entendis et jamais cela ne sortira de ma mémoire. Rien ne m'a tant frappé, lorsque j'appris quelques jours après quelle sorte d'étoile était tombée d'en haut.

Le P. de V... assure que le prophète laboureur avait prédit au roi de France que, s'il n'abolissait pas les fêtes et les débauches du carnaval, s'il ne renversait pas les théâtres, et s'il ne défendait pas dans tout son royaume d'ouvrir les boutiques les dimanches et les fêtes, il lui arriverait un grand malheur au théâtre, un jour de dimanche et aux fêtes du carnaval. Le Père ajouta que cet événement n'était pas loin et qu'on apprendrait bientôt la mort d'un prince. Il est encore certain qu'on sut cet étrange assassinat dans les colléges des jésuites presqu'au moment qu'il se commettait à Paris, et l'on m'a assuré que, dans les Basses-Alpes, un des prophètes de la compagnie, le P. C..., l'annonçait en termes positifs à ceux qui l'écoutaient. Ce qu'il y a de plus étrange dans tout cela, c'est qu'en 1818, à Mont-Rouge, on prédisait toutes sortes d'événe-

mens arrivés depuis avec une exactitude qui m'effraie. A l'explication du P. de V... que je viens de citer, il s'éleva quelques contestations. Les uns voulaient que ce fût la guerre d'Espagne qui était prédite dans les paroles du bon homme de Galardon, et voyaient la vie de Ferdinand en danger au sein de ses États; selon d'autres, elles annonçaient la mort du pape et celle de Louis XVIII; plusieurs y voyaient des choses qui sont malheureusement arrivées depuis. Enfin, figurez-vous une douzaine de jésuites, ou plutôt douze siècles rassemblés, s'occupant à expliquer les bons et les mauvais événemens de la vie, moralistes, théologiens, astrologues, casuistes, philosophes et politiques; ils dispensent du fond de leur demeure les biens et les maux selon la bizarrerie de leur opinion et le caprice de leurs sentimens. Ils y mettent une importance qui ferait rire des hommes qui croient s'occuper d'affaires plus sérieuses et qui dans le fond sont aussi risibles que celles qu'ils méprisent. De tout côté on pense, ou l'on croit penser, on médite, on consulte, on délibère, on se partage en différentes opinions, on élève de grandes controverses, on

discute, on s'échauffe dans le monde, on en vient à des injures. Le fanatisme unit tout à Mont-Rouge pour le malheur du genre humain.

Peut-il y avoir des prophéties? C'est une grande question dans les écoles. Ce n'en est point une pour l'homme sensé. Y a-t-il de faux prophètes? On n'en a jamais douté. Mais croyez aux prophéties des jésuites de la même manière que vous auriez cru le Vieux-de-la-Montagne s'il vous avait prédit la mort de quelque prince. On doit ajouter foi à de tels prophètes, mais il faut les prier de ne pas nous prédire notre avenir.

Je sais qu'un ministre du Roi et le parti libéral furent accusés de la mort du duc de Berry par un homme qui allait chercher tout ce qu'il fallait dire à la Chambre des députés, à Mont-Rouge où il dînait alors avec cet évêque qui a déclaré bien tard leur existence coupable, en protestant avec tant d'hypocrisie qu'il ne les connaissait point. Je le sais, ce ministre du Roi et le parti libéral n'ont pas eu besoin de se purger d'une pareille accusation; mais je suis convaincu que les jésuites auraient besoin de me prouver

leur innocence; car pour moi, je les crois coupables de la mort du duc de Berry. Plus bas je dirai quelque autre chose là-dessus. On verra que ce n'est pas sans raison que je les accuse.

La curiosité des hommes pénètre dans la vie privée des individus qui troublent l'univers, et veut savoir jusqu'aux détails des mœurs des jésuites et aux secrets de leurs plaisirs. Ce Mont-Rouge excite l'attention de tout le monde. On a dit que c'était une forteresse où une faction ennemie du genre humain s'exerçait aux combats.

J'ai ri quelquefois de la simplicité de quelques bonnes gens de province qui prenaient ces belles figures à la lettre, et qui croyaient ce repaire jésuitique plein d'armes à feu préparées pour la ruine de notre pays. De mon temps il n'y avait pas d'armes, mais il y avait des hommes qui n'avaient pas besoin de fusils pour nous détruire; ils savent le faire sans cela. On a écrit que ce séjour était l'asile des plaisirs, de la mollesse et des raffinemens de la volupté. On a avancé qu'ils poussaient l'amour des jouissances et la brutalité des désirs jusqu'à faire frémir la nature la plus

enhardie et la plus déhontée. Cela peut être. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus pour l'instruction des hommes et pour la conduite des gouvernemens. Mais où sont les peuples, où sont les gouvernemens capables de connaître la vérité sans se corrompre, et de la laisser dire sans en punir les auteurs? Et qu'importe après tout au genre humain le détail de ces faiblesses malheureuses qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques? A Mont-Rouge on met sur les autels des hommes qui ont répandu le sang, qui ont dépouillé le pauvre, et qui ont outragé la nature.

Je vais envisager Mont-Rouge par un endroit digne de l'attention d'un homme qui pense et qui aime encore sa patrie. Depuis l'expulsion des jésuites détestés de l'Europe entière, que de troubles ont remué le monde! Nous avions été tranquilles quelques momens : nous marchions vers une liberté raisonnable qui est le besoin d'un peuple éclairé. Des jésuites, élevés sourdement et venus à notre insu au sein de nos cités, campent devant la capitale. Des révolutions, des calamités, des mouvemens terribles, rien

moins que le fanatisme et la servitude, nous menacent à l'instant, et j'ai presque vu le moment où nous allions être courbés sous le joug sans pouvoir jamais le secouer.

Je n'étais pas encore revenu de ma frayeur, lorsque je fus arrêté par un autre homme dont l'aspect n'était pas plus rassurant et qui me demanda, à l'entrée d'un vrai coupe-gorge, si j'allais au tombeau de François Regis, et si je n'y avais pas quelque rendez-vous de Paris. Je lui dis que je n'entendais rien à tous ces rendez-vous dont ces chemins retentissaient, que je ne savais pas ce qu'il voulait me dire; et je me hâtai de m'échapper de ses mains. Mon étonnement redoubla lorsqu'à la Louvesc je trouvai plusieurs personnes, et beaucoup de jeunes gens qui me firent les mêmes questions et toujours avec le même mystère.

Enfin mes incertitudes furent bientôt dissipées. Quelques heures après mon arrivée, on annonça celle du provincial des jésuites et de son secrétaire, qui me reçurent avec beaucoup de démonstrations d'amitié, et qui me témoignèrent le plus vif empressement de m'engager dans leur société. Le P. de Grivel, secrétaire de la compagnie, me parla de ses campagnes de Russie, me dit qu'il venait d'en être chassé, et que tout son crime pourtant était d'avoir voulu convertir un prince. Il me parla de la singulière rencontre que je faisais

au tombeau du jésuite Regis, me fit entendre que c'était un miracle de la Providence qui voulait faire de moi un jésuite. Je le crus. La célébrité de cette compagnie me flattait. Je croyais que j'allais devenir un savant comme le P. Pétau, un orateur comme Bourdaloue, un confesseur comme le P. Cotton. Enfin figurez-vous un jeune homme tout rempli des chimères de la gloire obscure des théologiens, qui se voit tout-à-coup recherché par le chef d'une société qui remplit tout l'univers de son nom, et à qui l'on fait les plus séduisantes promesses. Il n'en fallait pas tant pour me tourner la tête, à moi qui m'étais imaginé que tous les jésuites étaient des hommes d'une vertu remarquable, et qu'il ne pouvait y avoir chez eux que des Bourdaloue, des Neuville, des Berthier ou des missionnaires de la Chine. Je fis donc le serment d'entrer dans cette société. Ces rochers, ces bois, ces lieux sauvages, deux jésuites bannis de tous les pays, mon aïeul qui versait des larmes par un pressentiment peut-être de ce que je serais un jour; les autels, les tombeaux, les cendres d'un jésuite ignorant et superstitieux, voilà quels

furent les témoins d'un engagement téméraire que je formai sans expérience; un malheureux pressentiment me disait que je le romprais bientôt avec éclat.

Il est bien étrange qu'un gouvernement qui ne nous laisse point disposer de nos biens avant l'âge de vingt-un ans, souffre que long-temps avant cet âge on aliène pour toute la vie sa liberté, sa raison, ses sentimens, qui sont des biens d'une toute autre importance que ceux dont les lois ne nous laissent point disposer, et que de jeunes filles, de jeunes garçons, privés de toute expérience, contractent des engagemens éternels dont les remords sont toujours la suite et dont un désespoir affreux est le terme. On me dit que nos lois s'y opposent, et qu'elles ne reconnaissent plus de vœux perpétuels. Mais d'où vient donc que dans toute la France, aux pieds des autels et des ministres de la religion de l'État, au mépris des lois, des droits de la nature et de l'humanité, tous les jours une multitude de jeunes superstitieux fait des vœux qui n'ont ni bornes ni mesure, et qui outragent les institutions du pays? Vous avez beau leur dire : « Vos vœux sont nuls. Les lois

de votre pays vous les défendent. » Le religieux français ou la religieuse vous répondra : « Rome les approuve et les confirme, que m'importe le droit français ? Il vaut mieux obéir au pape qu'au gouvernement de France. » Vous ne trouverez pas un seul village où l'on ne vous fasse cette réponse. Rome encore veut gouverner le monde.

On ne peut dissimuler les torts irréparables que font à la société ces engagemens malheureux que l'on voudrait remettre à la mode parmi nous. Je partis après mes sermens. Je pris le chemin de Mont-Rouge où déjà mon nom m'avait précédé. Le Provincial m'avait donné une lettre pour me présenter à la maison professe de Paris où je fus bien accueilli par toutes les vieilles têtes de la Compagnie, et de là conduit en voiture à ce noviciat de Mont-Rouge. La lettre du P. Provincial me surprit par la manière dont elle était pliée. Sa forme était triangulaire. Toutes celles qu'il avait données aux jeunes gens qui étaient au rendez-vous avaient la même forme ; je remarque cela parce que j'en fus frappé ; déjà inquiet et rêveur, je commençais à me défier de

tous ces airs de mystère. J'allai donc à Mont-Rouge. Ici je sens que mon pouls s'élève, que mon sang s'allume et bouillonne dans mes veines, que tous mes sens frémissent, et que mes cheveux se dressent sur ma tête. Je pâlis en mettant le pied dans cette maison, mes genoux se dérobaient sous moi; sans une espèce de crainte qui me donna de la force, je crois que je me serais évanoui. L'air de ces lieux me parut mortel à un homme. On prit ce désordre pour de la fatigue, et moi-même j'attribuai tout cela à la longueur du voyage que je venais de faire. Imaginez, si vous le pouvez, une vingtaine de fronts courbés vers la terre, tous plus hideux les uns que les autres, des physionomies sans aucune expression que celle qu'on lit dans les yeux d'un esclave accoutumé au meurtre, un langage étranger, barbare, froid comme la mort et contraint comme la servitude, des manières affectées, des airs qui n'avaient rien de naturel, des gens sales et dégoûtans qui viennent vous embrasser par habitude ou par obéissance, dès que vous êtes introduit parmi eux : quel spectacle et quelle société pour un jeune homme ! Ce fut bien au-

tre chose quand ils me reçurent parmi les novices. On me donna pour modèle l'intrépide François Xavier, et la conquête du monde était mon partage. On me présenta un appareil terrible d'instrumens de pénitence, vrais ornemens de la superstition qui tue les hommes. Je voulus paraître généreux et plein de courage. Cela fit plaisir au chef de ces Arsacides, qui découvrait en moi un homme d'une trempe telle qu'il lui en fallait. Il contint ma bouillante jeunesse qui se jetait, par une sorte de désespoir, à corps perdu dans les excès du fanatisme, me fit ôter les instrumens affreux dont je m'étais emparé et me dit en m'embrassant que je serais un bon jésuite, qu'il ne fallait que renoncer à toute volonté propre. C'était là toute la difficulté, et moi je me sentais le plus indépendant des hommes. J'avais seize ans. Je menais cependant une vie si sage qu'on me proposait pour l'exemple de ce Mont-Rouge, et que je m'étais concilié l'estime de plusieurs grands personnages qui venaient souvent; non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter ces attentions que je méprise; mais j'ai l'humeur naturellement

douce et tranquille. Je m'appliquais à l'étude par goût, je rêvais, je méditais, je lisais, j'écrivais, j'étais philosophe à ma manière. J'étais chimérique, je mépris ais le monde que je ne connaissais point, je calomniais les hommes parce que je les entendais calomnier; la sécurité, la pureté de mes intentions, la douceur de mes habitudes, la confiance avec laquelle je me livrais à cette vie indolente et solitaire, l'extrême besoin que j'avais de m'occuper de moi, étaient précisément ce qui m'ôtait le courage de les quitter; on me comptait pour des vertus une aversion naturelle pour ce qui est vicieux et une inclination presqu'invincible pour tout ce qui est droit, honnête et raisonnable.

CHAPITRE VII.

Mont-Rouge. — Études et occupations du jeune novice. — Règles de la maison. — L'obéissance aveugle. — Les doctrines.

Mont-Rouge, comme on le dit encore tous les jours, n'est point un séminaire, à moins que par ce mot on n'entende une société de conspirateurs, qui méditent tous les jours la ruine des nations. Dans ce cas, le plus affreux repaire de scélérats est aussi un séminaire. C'est le lieu où les jésuites nouvellement reçus, jeunes ou vieux, viennent apprendre le métier des fourberies, des prestiges et de l'usurpation. La science en est bannie. Les deux années qu'on y passe sont employées à devenir jésuite. C'est la seule étude à laquelle on applique tous les jeunes gens qu'on destine à jouer un rôle dans la société. Le chef de cet établissement impor-

tant est nommé par le général, et il est obligé de correspondre toutes les semaines avec le général et avec le provincial de sa province pour leur faire connaître les caractères et les vertus, les talens et les défauts de ceux qui lui sont soumis.

Nulle autre part qu'à Mont-Rouge on ne met tant de soins et d'art pour affermir les aveugles et zélés exécuteurs des ordres du général des jésuites. Nulle part ils n'auraient reçu une éducation plus propre à former des exaltés, des fanatiques, pour l'ordinaire admis, dès l'âge simple de la jeunesse, dans un endroit écarté, désert au milieu du monde, inaccessible aux femmes; étrangers à l'amité, aux sentimens du cœur, aux liaisons du sang, forcés d'oublier qu'ils ont une patrie, pour ne songer qu'à conquérir l'univers qui est la patrie commune, dispensés de tous les soins de la vie, pour n'avoir qu'à s'occuper de l'empire universel du monde, entretenus toujours du fol espoir d'une félicité chimérique : on égare leur raison, on séduit leur conscience, on enflamme leurs jeunes cœurs, on excite en eux la soif d'une ambition dont ils ne connaissent ni la na-

ture ni les bornes; on les passionne, on les abat, on les transporte, on les soumet, on les aguerrit, on les efféminе, on en fait tout à la fois des braves, des lâches, des républicains, des esclaves, des fripons, des hommes vertueux, présomptueux, traîtres, hypocrites et charlatans, prodigues d'un verbiage imposant et stérile en idées; hauts avec les petits, et impitoyables envers ceux qui sont soumis à leur autorité; rampans aux pieds des grands qu'ils veulent abaisser, et toujours vils auprès de ceux qu'ils ne peuvent soumettre; polis, adulateurs, souples, artisans de fraudes, prenant toutes les formes, simulant tous les sentimens, mettant toute la religion dans de vaines simagrées, la vertu dans des pratiques ridicules, et ne connaissant d'autre devoir que celui d'opprimer leurs semblables pour les réduire au pouvoir d'une société qui les opprime eux-mêmes. Voilà ce qu'on fait à Mont-Rouge de ces pauvres victimes qu'on y retient pendant deux ans dans un silence quelquefois plus rigoureux que celui que Pythagore exigeait de ses disciples.

On déclame chaque jour contre la manière

de former les jeunes jésuites, mais toute l'antiquité n'en a jamais connu d'autre. Ils ont emprunté les maximes des premiers séducteurs, ils suivent les mêmes systèmes que le Vieux-de-la-Montagne. Comme lui, ils transportent les pauvres novices dans les plaisirs d'une autre vie; ils les enivrent des jouissances les plus ravissantes; chaque jour on les anime, on les échauffe par l'espérance de plaisirs nouveaux, par des séductions, des caresses, des prestiges, des récompenses, des visions, des sentimens voluptueux dont l'ame peut à peine supporter les délices. Tout leur est promis pour exciter leur courage et corrompre leur volonté, les jouissances passagères de ce monde et l'ivresse des passions réservée dans le ciel à ceux qui sont les plus soumis. Si l'amour de la patrie enfante des miracles, le fanatisme de la dévotion, allumé par toutes les excitations et par les spectacles les plus séduisans, étonnera par ses prodiges.

En entrant dans la maison, le novice jure de garder un secret inviolable, d'être fidèle aux lois qu'on lui impose, de recevoir tous les emplois qu'on lui donnera, d'obéir aveuglément aux ordres qu'on lui prescrira, d'être un

homme sans volonté, sans jugement, sans raison, sans conscience, parce que le supérieur qu'il doit regarder comme Dieu même, doit être la volonté, le jugement, la raison, la conscience de ceux qui lui sont soumis; et saint Ignace regarde ce point comme tellement important, qu'il veut que ses disciples voient Dieu seul dans la personne de ceux qui les commandent, qu'ils soient comme des statues qu'on transporte, qu'on remue, qu'on place à volonté sans éprouver de résistance, ou comme la cire molle à qui l'on peut donner toutes les formes et que l'on peut manier comme l'on veut. Ce principe est, à proprement parler, le seul principe des jésuites; dans toutes les conférences de Mont-Rouge on ne les entretient que de cet effroyable assujettissement, qui est la disposition nécessaire pour y être admis et pour y persévérer long-temps. Car telle est la constitution unique de cette société; chaque âge, chaque rang, chaque emploi a ses ressorts, ses moyens, ses vues; mais le jésuite est toujours le même, quoique peut-être avec des intentions diverses. Dévot, il veut que tout le monde soit dévot; mondain, c'est un

intrigant rusé qui court à la puissance; jeune, il séduit la jeunesse; vieux, il s'empare des grands; tour à tour croyant, athée, mystique, relâché, dans l'âge tendre, au milieu de la vie, au déclin des ans, le jésuite infatigable s'agite, s'inquiète, travaille, invente, voyage, s'agrandit, et ajoute quelque chose à ses domaines incalculables. Nul n'est dans le repos, nul ne jouit des fruits des travaux communs sans y avoir mis du sien. C'est le pacte qu'il signe dès son entrée dans la carrière, et la condition sans laquelle il ne peut être admis ni rester. Tous sont menés au but, conduits aux fins de la société, entraînés au même point; c'est la force de leur institution, et tel qui n'irait là que pour en épier les secrets, et pour observer d'un œil malin leurs manéges inconnus, se tromperait beaucoup de croire que ses desseins échapperaient, et, malgré lui, il irait au même but qu'il abhorrerait.

CHAPITRE VIII.

Les armes à feu à Mont-Rouge. — La poche d'un jésuite. — Travaux à Mont-Rouge. — Le seau percé. — De l'amitié jésuitique. — Cérémonies et pratiques. — La conférence sur l'esprit de la Compagnie.

C'est un préjugé répandu parmi nous que les jésuites ont des armes à feu et font l'exercice militaire au milieu de leur maison. Un faiseur de nouvelles a débité ce conte, des gens crédules l'ont accrédité, mille sots l'ont répété, tout le monde l'a redit, et voilà comme les plus grandes sottises se répandent et finissent par devenir des vérités. Il y a bien quelques fusils à Mont-Rouge et à leur maison voisine de Vitry. J'en ai fait la remarque; mais on m'a répondu qu'ils ne servent qu'à effrayer les voleurs et les oiseaux qui viennent dévorer les fruits de leur jardin. Mais laissez le fanatisme aux jésuites; c'est

la seule arme dont ils veulent faire usage. Ne leur en donnez point d'autres, ils n'en ont pas besoin, et ce serait un trop plaisant spectacle que celui d'une bande noire de jésuites armés d'un sabre et chargés d'un fusil. Mais non, on ne les verra pas même aller au milieu des factieux avec un poignard dans la poche; mais j'en ai vu tomber quelque chose de pire. Je l'ai jeté au feu : il est des scandales qu'on ne doit point apprendre au monde. Je n'aurais pas souillé mes mains en le ramassant, si j'avais su ce que c'était.

Il est difficile de nier qu'il y ait parmi eux cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Tous les jours les jeunes et les vieux jésuites se lèvent à quatre heures du matin. La superstition se lève avec eux. Durant tout le jour elle est toute leur étude, et tout le soin du chef est de rompre, de briser et d'anéantir la volonté et le caractère de ces pauvres victimes qui ne sont pas libres un seul moment. Ils changent d'occupations à chaque quart d'heure. Ils n'habitent pas même un mois les mêmes chambres. Ils sont employés à différens travaux, tels que la folie humaine en inventa pour se

jouer de l'espèce humaine. Comment pourra-t-on croire qu'on a quelquefois commandé à quelques-uns de planter des choux la tête dans la terre et la racine en l'air ; à d'autres d'arroser un bois sec et stérile planté au milieu du jardin ; à tel autre, qui prêchait cependant aux princes de la terre, d'aller puiser de l'eau dans un puits avec un seau percé, et de faire ces sublimes travaux sans impatience, sans humeur, sans murmure ? On rira, et l'on n'aura pas tort, et cependant tout cela est plus sensé et plus profond que l'on ne pense. Il ne leur est point permis de lire un livre étranger à leur société ; ils ne s'occupent que de ce que les anciens jésuites ont fait et de ce que les nouveaux doivent faire. A chaque heure du jour il y a quelque conférence, tantôt pour apprendre à se tenir, à ne parler, à ne penser, à ne voir tout que de la même manière, de sorte qu'en quelque lieu qu'il soit, le jésuite reconnaîtra sans peine un jésuite, fussent-ils nés, l'un sur les rives de la Dwina, l'autre sur les bords de la Tamise. Ils n'ont pas de signes, mais ils ont une même façon de vivre à laquelle ils sont journellement exercés. On les épie, on les

observe, on les reprend, on les corrige, on ne leur passe rien. A table, au maintien, à la démarche, à l'air, au regard, au toucher, aux embrassemens, un vrai jésuite ne se méprendra point, et connaîtra sans peine un jésuite qui est novice et celui qui est déjà initié. Ils apprennent tous, quels que soient leurs talens et leur grade, à lire, à écrire, à déclamer, à prononcer, à bien parler en un mot, afin que dans la société il y ait une uniformité et une harmonie qu'Ignace de Loyola regarde comme nécessaires aux succès et à l'agrandissement de son empire [1].

L'observation de toutes ces minuties est d'autant plus aisée, qu'ils sont continuellement épiés les uns par les autres, que les novices pris en défaut sont sûrs d'être dénoncés aussitôt, comme les réglemens l'ordonnent, et redressés par des chefs impérieux qui les gouvernent. Des hommes qui s'observent ainsi à chaque pas pour se dé-

[1] Aussi le cardinal de Richelieu se vantait-il de pouvoir gouverner l'univers avec les constitutions de Loyola. Je le crois, mais il faudrait que l'univers consentît à les suivre.

lancer ou pour se reprendre, ne doivent pas s'aimer beaucoup. Mais ils ont toutes les apparences de l'affection. Ils se soutiennent tous par des principes aussi forts que l'amitié, et ont tous l'air de s'aimer comme des frères, quoiqu'au fond la défiance et la crainte jettent dans ces ames une froide insouciance et une mortelle insensibilité.

J'ai cru long-temps que les jésuites étaient des philosophes; mais ils ne ressemblent qu'à des moines, et toute la différence qu'il peut y avoir entre eux, c'est qu'ils sont les plus rusés, les plus effrontés, les plus entreprenans des moines. Leur rituel, ou, si l'on veut, leurs institutions, comme ils les expliquent, ne sont qu'un ramas de cérémonies, de pratiques superstitieuses, de coutumes ridicules qui font rire quiconque n'est pas encore dépourvu de sens, ou plutôt quiconque, n'étant pas philosophe, s'étonne des sottises des pauvres humains, et ne se rend aucun compte de celles qui sont tous les jours son propre ouvrage.

De toutes les conférences de Mont-Rouge, la plus intéressante est celle où l'on traite de l'esprit de la compagnie. On y apprend qu'un

jésuite n'est sur la terre que pour y régner; que tous les rois sont établis pour être leurs tributaires; que les jésuites sont faits pour assujettir toutes les nations, et que le glaive de leurs discours doit exterminer les rebelles; qu'ils ne doivent cesser leurs efforts qu'après avoir conquis la terre, et que la victoire est à eux, s'ils ne se laissent point rebuter par les difficultés.

CHAPITRE IX.

Le fanatisme. — Guerre aux statues et aux livres. — Les Tuileries, le Luxembourg et le Cabinet d'histoire naturelle. — Le nouveau Ravaillac. — Naïveté d'un chanoine de Reims. — Singuliers modèles de morale jésuitique. — Le célibat.

J'ai dit que les jésuites ne font pas d'exercice militaire, et cela est vrai; je le crois. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'on ne s'entretient, dans leurs conférences, que de mépris, que de haine du monde, de combats, de guerre, de conquêtes, de mouvemens séditieux; toutes ces jeunes têtes sont si faciles à s'enflammer, que plusieurs fois, dans leur égarement, ils ont voulu se jeter sur Paris, les uns pour renverser les spectacles, les autres pour abattre les statues, plusieurs pour mettre le feu à ces amas de livres qui les attaquent, beaucoup pour combattre les hommes qui leur résistent, et tous pour sub-

juguer, vaincre et reconquérir le monde, que Jésus, disent-ils, leur a donné pour héritage. Ne voilà-t-il pas une autre étrange légitimité [1] ?

A quel excès l'enthousiasme ne peut-il pas entraîner des cœurs nourris continuellement de ces funestes maximes? M. C..., jeune élève de Saint-Sulpice, vint me voir l'année passée, pendant que je travaillais à mes *Jésuites modernes*. Je l'avais connu à Forcalquier où les RR. PP. l'avaient façonné à leur mode. Ce jeune malheureux, égaré par les doctrines et les discours qu'il entendait tous les jours, ne respirait que le meurtre et l'assassi-

[1] De mon temps on fut obligé à Mont-Rouge d'enchaîner un pauvre jésuite qui voulait à toute force aller briser deux statues qui sont au milieu des Tuileries, à l'endroit même où il y a tant de sentinelles pour garder le Roi. Un autre s'était armé déjà d'un gros bâton pour renverser toutes ces divinités scandaleuses qui sont au Luxembourg. Il me fallut toute la raison des prophètes et toute l'éloquence des apôtres pour empêcher un autre d'abattre d'un coup de pied la belle statue qui se trouvait alors au Cabinet d'histoire naturelle. On me dit que je cite là des fous ; c'est qu'il y a beaucoup de ces fous à Mont-Rouge.

nat de ceux qui ne pensaient pas comme lui. Non content d'en vouloir à la vie des hommes qui ne soutenaient pas ses droits, il voulait frapper d'un poignard un Roi qu'il ne trouvait pas à son gré, ni assez enthousiaste, ni assez fanatique. « Allons! s'écria-t-il d'une voix que je crois entendre encore, allons! il est beau de mourir pour soutenir la bonne cause! Venez, suivez-moi, sur le trône même j'irai lui arracher la vie! Vous tremblez? me dit-il.... » La nuit, le silence, la solitude qui régnait autour de moi, cette voix, ce discours, m'inspiraient une telle horreur, que je tremblais comme si j'eusse été complice de ses affreux desseins, et je ne fus tranquille qu'après l'avoir conduit moi-même au séminaire, où je l'abandonnai avec une incroyable précipitation au malheureux génie qui le guidait.

Leur colère pour les philosophes et les libéraux tient de cette rage dont les superstitieux sont animés contre tous ceux qui ne partagent point leurs opinions. Cette haine fait tout le fond de la religion qu'on leur inspire, et les plus parfaits sont ceux qui en ont le plus dans l'ame. Il n'est pas rare d'entendre prêcher

ces consolantes et humaines maximes, qu'on ne sera jamais heureux en France, tant qu'on n'ira point de Bayonne à Paris les routes bordées de pendus ; et un jeune jésuite, chanoine de Reims, avouait avec une étonnante franchise, que s'il était, roi, il se donnerait le plaisir de marcher de Reims à Paris à l'ombre ensanglantée des têtes de tous ceux qui soutiennent les intérêts du peuple. Le dirai-je? Ses farouches regards exprimaient déjà que sa bouche allait bientôt prononcer les noms du duc d'Orléans, de Benjamin Constant, de La Fayette, Manuel, Royer-Collard..... Mânes de Foy, pardonnez-moi si je vais troubler le repos de votre grande ombre ! Sa brutale férocité vous avait pris pour première victime.... C'est le dernier effort des erreurs qui enfantent les crimes. Le novice de Mont-Rouge ne voit dans toute la France et dans Paris surtout que des bêtes féroces : il ne faut pas trouver étrange qu'il ne respire que le carnage.

Les dogmes [1] qu'on leur prêche, les visions

[1] Croira-t-on que, de nos jours, dans le noir repaire

qu'ils se forgent, les jeûnes, les austérités, les prières, le silence absolu auquel ils sont condamnés, tout échauffe ces imaginations déjà bien enflammées par les institutions et les mauvais discours qu'on leur prodigue.

Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, est une loi qui subsiste encore chez les novices de Mont-Rouge, et qu'on ne transgresse jamais impunément. Il est d'une rigueur incroyable, et plus d'un fanatique observateur de la continence l'a payé de sa vie.

Les alimens modifient singulièrement ce que nous appelons notre ame. L'usage immodéré des boissons et des viandes excite et allume les passions; et c'est ce qui rend la continence impossible à l'homme du

de Mont-Rouge, on propose encore aux jeunes jésuites l'exemple de ce frère jésuite qui, dans les Missions étrangères, dérobait les enfans, les baptisait, et les assassinait aussitôt pour les envoyer au ciel? C'est peu. Le P. Valet nous faisait admirer un père étouffant dans le berceau son jeune enfant pour assurer son salut, et ne voyait rien de plus beau que ce trait d'humanité et de dévotion, sinon le sacrifice généreux du bon père Abraham !.. Quelle douce morale! comme elle est propre à former des caractères bons !

monde, et le célibat si difficile parmi nos moines. Mais la superstition est féconde en inventions pour pallier ses faiblesses.

CHAPITRE X.

La nourriture à Mont-Rouge. — Le Vendredi-Saint. — Les poulets et les pigeons. — Le chocolat avant la messe. — Les olives et le jardin des Oliviers. — Les vœux de pauvreté et de chasteté.

Ce n'est pas chez les jésuites qu'on partage les misères publiques. Leurs soins paternels les écartent de toutes leurs maisons. Ils vivent à l'ombre des autels dans cette abondance qu'on ne trouve que dans les palais de ceux que nous appelons grands. Ces pauvres, que les aumônes mettent dans la nécessité d'être riches, sont nourris aux frais de toutes les provinces, et la frugalité de leur table offre souvent la réunion de tous les fruits de l'univers. Les fruits ordinaires, les légumes, les herbes, la chair grillée des animaux qui paissent dans nos champs, quelques assaisonnemens simples, ne sont pas les festins de Mont-Rouge. Vit-on ja-

mais qu'une nourriture commune et simple dût être du goût de ces bons jésuites qui se croient choisis du ciel pour convertir les grands? Ils nourrissent très-délicatement ceux qu'ils destinent à devenir les prédicateurs des rois, et j'ai vu plusieurs jésuites qui ne vivaient que de raisins secs et de mets très-légers pour être des écrivains distingués et pour avoir un style délicat.

C'est une chose très-singulière que de tous les couvens de moines, ceux des jésuites se sont toujours fait le plus remarquer par la recherche d'une vie voluptueuse et la délicatesse des petits soins. Outre les commodités qui adoucissent toutes les amertumes de la vie, outre les jeux, les divertissemens, les délassemens nouveaux qui trompent les ennuis et les dégoûts qui nous suivent partout, ils ont, sous le prétexte que la santé l'exige, introduit parmi eux la coutume de faire deux fois par semaine des banquets extraordinaires où sont prodigués les boissons les plus délicieuses et les mets les plus recherchés. Cette profusion de biens, ne cessait-on de nous prêcher, est une faveur du ciel qui donne le centuple à ceux qui quittent tout

pour le servir; et pour nous en convaincre, on nous montrait dans tous les pays du monde, des domaines, des maisons, des frères, des tables toujours chargées de fruits, les soins, les alimens les plus exquis, et, à mon avis, il n'y a pas de meilleure preuve.

Le Vendredi-Saint, tandis qu'une abstinence sévère est commandée à tous les chrétiens, à Mont-Rouge, ces bons missionnaires au teint frais et vermeil, qui ont prêché le carême et la pénitence avec une inflexible rigueur, trouvent, sur une table magnifiquement servie, des pluviers, des vanneaux, des poules d'eau, des canards, qu'ils mangent, à l'exemple de leur père Ignace, pour la plus grande gloire de Dieu. Ils prétendent que manger ces oiseaux c'est faire maigre, parce qu'ils proviennent des rivières et des marais. Plusieurs vont plus loin; croquer poulets et pigeons nouvellement sortis du sein de leur mère, c'est aussi faire maigre : et un Samedi-Saint j'ai vu les tables de Mont-Rouge couvertes de ces jeunes victimes immolées en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Bien des gens ne trouveront pas beaucoup de différence entre

un canard et un poulet, car ils ont l'un et l'autre chair et os. Nous autres mondains, nous sommes parfois atteints de trop de scrupules, mais nos bons jésuites de Russie et d'Angleterre, qui prennent tous les jours une bonne tasse de chocolat avant de dire la messe, n'y regardent point de si près.

Ne croyez pas que pour leur dessert on présente à ces hommes de Dieu des pommes, des poires, des noix et tous ces fruits que nous voyons mûrir dans nos jardins. Un Vendredi-Saint n'est point un jour ordinaire. Jésus-Christ ayant souffert son agonie dans le jardin des Oliviers, ils mangent, tous les vendredis de l'année, des olives, des dattes, des oranges, des grenades, que leurs confrères espagnols leur procurent, comme aussi les bonnes confitures de la sœur Marthe, le vin de Bordeaux de madame la marquise de La C***, les vins d'Alicante et de Malaga, que le seigneur chanoine Ostolaza leur envoie pour dire la messe : voilà les collations de ces pauvres religieux.

On ne peut, à la vérité, leur reprocher de violer, par ces richesses et par ces raffine-

mens de délicatesse, les vœux de pauvreté et de chasteté; ils ne font pas expressément ces vœux, il n'y a de véritable vœu que celui d'obéissance, il est sans restriction et sans bornes. Quand ils prononcent ceux de pauvreté et de chasteté, plus chimériques l'un que l'autre, et tous deux peu en usage chez les moines qui en parlent le plus, ils doivent ajouter ces mots remarquables: « Je fais vœu de pauvreté et de chasteté, *comme l'entend la société.....* »

Il faut que je le dise, j'avais trop de conscience pour ne pas sentir quelques remords, et cédant au scrupule qui s'élevait en moi, j'ai souvent rougi de faire ce que j'aurais condamné dans les autres. Mais il fallait me taire, et je me taisais. Combien de fois, poussé par un zèle indiscret, ai-je voulu blâmer ces missionnaires qui venaient, le soir, au milieu de la bonne chère et des vins étrangers, se moquer grossièrement de ce qu'ils avaient prêché le matin! Que de fois, en les voyant rire de la simplicité de ces braves gens qui leur confiaient avec tant de crédulité les secrets de leurs ames, ai-je été tenté de leur reprocher avec courage leur sacrilége au-

dace et leur lâche hypocrisie! Mais trop d'expérience m'avait appris à me taire; après tout, que leur importait ma juste réprimande? Ils ont des fronts où la rougeur ne sait plus monter, et des consciences inaccessibles à tous les scrupules.

On conçoit aisément combien, avec tant de mollesse, d'oisiveté et de délices, la continence du jeune novice est en péril et qu'elle doit souvent succomber. Loin d'étouffer les sentimens de la nature, la solitude les accroît; le solitaire éprouve mille sensations que l'homme du monde ignore. L'imagination contrainte est bien autrement agitée que celle qui est libre. Qu'on me permette de dire ce que je sais par la plus triste expérience : les désirs de la chair et la fureur des plaisirs s'acharnent à poursuivre l'homme qui est esclave et qui n'est pas réduit à songer aux besoins de la vie. Malheur à lui s'il est environné de tous les biens de la fortune! Il sera le plus malheureux, s'il n'est pas le plus méchant des hommes.

CHAPITRE XI.

Le nénufar et les drogues. — Disciples d'Origène. — Histoire d'un jeune fou. — Les visitandines de la rue des Postes et le P. de Clorivière. — Un jésuite dans sa chambre.

C'est une barbare coutume à Mont-Rouge et dans tous les séminaires où je me suis trouvé, de mêler du nénufar au vin et à la nourriture pour affaiblir les tempéramens et pour amortir le feu des passions qui dévorent. J'ai surpris un jour un jésuite préparant les drogues funestes ; de pernicieux assaisonnemens, des mélanges monstrueux qui deviennent une précaution criminelle contre les ardeurs des sens, mais qui attaquent l'espèce humaine jusque dans sa source, et font couler dans les veines de l'homme un poison qui le consume et le détruit à la longue : voilà comme on peut concilier ces teints livides et hideux avec les vins

les plus généreux et la meilleure chère; et voilà aussi des crimes qu'un bon gouvernement ne doit pas laisser impunis. C'est la nature outragée qui réclame justice.

Je ne dirai rien des chaînes de fer, des disciplines, des cilices, des haires et de ces inventions meurtrières qui abrègent les jours ou ruinent les tempéramens, qui prouvent toutes que l'homme est fait pour se reproduire et que la nature est plus forte que toutes nos institutions. Dans cette affreuse maison de Mont-Rouge, de mon temps plusieurs en ont été les victimes. J'ai vu périr, à la fleur de leurs ans, des jeunes gens que trop de vertu a rendus criminels, et qui auraient été les ornemens de leur patrie, s'ils n'avaient pas été égarés. Dans le désespoir de ne point acquérir un odieux abrutissement, quelques-uns ont suivi l'exemple d'Origène et du courtisan Combabus, après avoir entendu les discours de ces religieux fanatiques qui veulent établir parmi nous les sauvages maximes des Abéliens [1].

Deux jours à Mont-Rouge, et le plus obs-

[1] *Voyez* dans le *Dictionnaire de Bayle*, les articles

tiné dévot sera bientôt guéri de ses folies horribles, s'il lui reste encore un peu de sens et quelque pudeur. Ah! les hommes affreux que les célibataires! Pourquoi ne les bannit-on pas de toutes parts? Et surtout pourquoi souffre-t-on qu'il y en ait? Si j'étais prince, je ferais étouffer le pédant dissolu qui vanterait le célibat à ses disciples; cet état, si opposé aux lois de notre être, a une telle influence sur les mœurs qu'elles périssent sitôt qu'il n'est pas en déshonneur. Ce sont ces demi-hommes, ces êtres dégénérés, qui introduisent ces vices honteux qu'on ne peut nommer sans rougir, et que les plus effrontés ne contractent jamais sans remords. Celui qui jette du mépris sur le mariage ne peut être qu'un malhonnête homme. Quiconque a juré de vivre célibataire, a juré de n'être plus soi-même et d'être vicieux. L'homme a des besoins, il lui faut des plaisirs; il a beau s'armer de la force des stoïciens et de toute la vertu des sages, il sera la proie des penchans impérieux qu'il outrage,

du pieux Origène, du chaste Combabus et de la secte édifiante des Abéliens.

son existence sera un supplice affreux, et tôt ou tard, cédant à des passions effrénées, il faudra qu'il se donne des supplémens malheureux qui font frémir l'espèce entière. Une conduite sage peut bien ralentir le feu des penchans naturels, et retardera, si l'on veut, ce puissant instinct qui nous porte à nous reproduire, mais jamais elle ne l'éteindra. Je crois même qu'en affaiblissant les sens, on donne plus d'empire à nos passions. Le corps faible est esclave de la volupté, et tout le nénufar du monde, avec les autres remèdes qu'on emploie, n'est pas capable d'étouffer en nous l'amour des plaisirs. Que de tristes exemples j'en ai vu ! Que la nature est terrible quand on veut lui donner des fers ! Mais laissons là cet effrayant tableau de la dépravation humaine. Il est des crimes que, même pour l'instruction des hommes, il faut bien se garder de raconter. Notre fausse délicatesse ne supporte pas la peinture de nos propres vices, comment pourrait-elle supporter celle de ces excès qui ne sauraient être que l'ouvrage de quelques monstres ?

Il y a un grand nombre de fous chez les

jésuites comme dans tous les lieux où le despotisme et la superstition font sentir leur puissance, et j'ai remarqué que ces sortes de folies ne sont que des passions longtemps comprimées, quelquefois éteintes et souvent rallumées, qui sortent avec violence de leur caractère; c'est le cri de la nature qui redemande brutalement ses priviléges, c'est l'être dégradé par une honteuse servitude, et qui, rompant sa chaîne, exprime avec un accent frénétique ses besoins et ses souffrances. J'étais à peine arrivé à Mont-Rouge que je fus témoin de quelques-unes de ces scènes horribles. Un jeune novice, dont le cerveau s'était dérangé, sortit tout nu dans le jardin, en courant et en criant de toutes ses forces : « Des femmes! des femmes! Donnez-moi des femmes! » Il serrait dans ses bras les pierres, les arbres, les statues, les animaux, les hommes et tout ce qu'il rencontrait, et repoussant aussitôt ces êtres insensibles, il fuyait à grands pas, et répétait avec un accent qui allait trouver mon ame: « Où sont les femmes?... » Tout Mont-Rouge, alarmé de ce spectacle, se mit à la poursuite de ce pauvre malheureux, qui se jeta

dans le puits du jardin, en disant encore : « Des femmes ! des femmes ! Donnez-moi des femmes !... »

Au commencement du règne de Louis XVIII, les jésuites, contre tous les droits, les usages et les réglemens de l'Eglise, habitaient la même maison que les visitandines de la rue des Postes ; rien ne séparait les religieux des religieuses. Ce n'était qu'avec scandale que je voyais dans la chambre du P. de Clorivière les nonnes les plus jolies et les plus scrupuleuses, et que je rencontrais journellement les sœurs tourières avec les frères coadjuteurs. J'ai vécu quelque temps dans cette maison ; ma chambre était vis-à-vis celle d'une jeune visitandine qui touchait très-bien le piano et qui chantait encore mieux : sa voix plus d'une fois est allée remuer le fond de mon ame et y a jeté la mélancolie. L'infortuné novice dont je viens de parler, avait demeuré aussi dans cette maison. On l'en avait retiré parce que souvent pendant la nuit, au milieu de ses songes tumultueux et quelquefois terribles, il portait le trouble et les alarmes dans les tranquilles cellules des timides visitandines.

Il est honteux pour notre siècle qu'il y ait encore des déclamateurs comme M. de Bonald, qui vantent ces institutions malheureuses. De grâce, n'outrageons pas la morale et la nature, si nous voulons outrager le bon sens et la raison. Le célibat est impossible à l'homme, je le répète : j'ai vu trop de célibataires pour en douter, et les deux faits que je vais citer auraient dissipé tous mes doutes si j'en avais eu.

J'entrai un jour un peu brusquement dans l'appartement d'un jésuite qui m'aimait, et que j'estimais parce que je le croyais vertueux et loin des petits préjugés de ses confrères. Je le vis, non point avec des livres, non point avec des femmes, non point avec ses instrumens de musique qu'il cultivait. Il était seul. Je le vis, et je reculai d'horreur ; lui-même étonné et confondu, n'osant point s'irriter, et furieux cependant de ma présence, se remet, s'approche, et les yeux tout humides de pleurs, me dit ces mots que je n'ai point oubliés : « Mon ami, plaignez-moi, mais ne me blâmez point. Une horrible nécessité nous rend souvent coupables malgré nous. »

Il se tut, et reprit quelques momens après : « Vous êtes jeune, Monsieur, et veuille le ciel que vous ne soyez pas témoin de tout ce qui se passe ici ! Quelle que soit votre fortune, fuyez, quittez des lieux où l'exemple des bonnes mœurs est un crime, et où tôt ou tard vous seriez puni d'être vertueux. Fuyez; si je n'étais prêtre et jésuite, il y a long-temps que je ne serais plus l'esclave de mes vices. Je serais marié... » Cet honnête prêtre et jésuite est professeur de morale!

Etrange effet des penchans de la nature étouffée par les institutions! Les jésuites étaient parvenus à séduire un jeune protestant, et à le renfermer dans ce séminaire de Saint-Sulpice, qui n'est que le logement de tous les valets de pied de Mont-Rouge. Ce jeune homme, d'un bon naturel et d'une sensibilité rare, pour obéir aux jésuites sulpiciens qui le dirigeaient, dévorait en secret la passion la plus forte et la plus malheureuse. La nature enfin l'emporta; bientôt il lui fut impossible de retenir le feu qui le brûlait; égaré, consumé par une fièvre ardente, il court chez son confesseur, et un canif à la main : « Je veux une femme! lui dit-il;

» donnez-moi une femme, ou je me tue ! » Les froides remontrances de son directeur irritant encore sa passion : « Une femme ! » s'écriait-il ; et sans attendre aucune réponse, il se frappe d'un coup de canif. Chose épouvantable ! ses supérieurs, plus faibles et plus coupables dans le fond du cœur, le traitèrent avec une rigueur qui fait frémir.

Je finis là les détails de Mont-Rouge ; ils sont bien courts, je l'avoue ; si je disais tout, l'on ne me croirait plus. Les hommes sont ainsi faits. Si j'écrivais les justes soupçons qui s'élevaient sans cesse dans mon esprit, à la vue des choses et des hommes, je ferais un livre abominable, que personne ne voudrait lire.

CHAPITRE XII.

Quelques particularités de Mont-Rouge. — Journées et récréations. — Le noble jeu de billard. — MM. d'Hermopolis et Tharin. — Le billet fatal.

Les petites choses deviennent quelquefois trop grandes, et nos misérables opinions donnent souvent trop d'importance à ce qui n'en devrait point avoir. Ce Mont-Rouge, qui ne devait avoir d'autre destination que de servir de retraite à quelques pauvres moines, est devenu, par les circonstances, un lieu dont on ne veut rien ignorer, et sur lequel l'histoire de notre époque ne pourra point se taire.

Ce village, le principal théâtre des opérations du jésuitisme moderne, est situé à une lieue sud-ouest de Paris. La maison que les jésuites y occupent se trouve vis-à-vis l'ancienne maison de campagne du noviciat

de la compagnie dissoute par Ganganelli; et c'est une des raisons qu'ils ont eues de se placer dans ce lieu quand ils sont venus, comme le disait si bien le provincial Simpson, se camper devant Paris pour arrêter les entreprises des rois.

Dans le commencement, cette demeure n'était qu'une simple maison de campagne où les bons Pères venaient passer les beaux jours du printemps avec le petit nombre de jeunes novices qu'ils élevaient. Peu à peu, par les libéralités de M. le duc de Montmorency et de plusieurs personnages du gouvernement occulte, cette habitation s'agrandit et s'embellit considérablement; on y vit de beaux jardins, de grandes allées, des pavillons pour toutes sortes de jeux, des temples que monsieur l'archevêque de Paris a consacrés, des cellules écartées pour les congréganistes qui vont se faire initier, des souterrains où les mystères se pratiquent, et où se font les fameuses cérémonies des poignards.

Depuis 1818, ce lieu est le noviciat des jésuites. Le provincial y demeure une partie de l'année avec les novices, qui sont obligés d'y vivre pendant deux ans. Ils ont chacun

une chambre meublée avec beaucoup de simplicité, mais où il ne manque rien de ce qui est nécessaire. Le luxe est réservé pour le réfectoire et pour l'église, et il y en a beaucoup.

Tous les matins les novices se lèvent à quatre heures, commencent par faire une méditation d'une heure, puis vont à la messe, d'où ils se rendent au déjeuner, toujours abondant en bons vins et en excellens fruits, se promènent au jardin sont appelés à la conférence où on les façonne aux momeries ultramontaines, où on leur apprend la forme du monde, les belles manières, où l'on corrige leurs défauts de langage, l'accent de leur pays, le ton, les habitudes, tout ce qui pourrait choquer la délicatesse de ceux qu'ils doivent convertir. Un quart d'heure ne les trouve point dans la même occupation. Ils sont dérangés à tout moment pour faire les offices de domestiques, de jardiniers, de cuisiniers, de marmitons, parce qu'on ne laisse pénétrer dans cette maison aucun profane serviteur.

Ils ne sont libres en aucun instant. La liberté de se promener avec un novice de leur

choix ne leur est pas même donnée. On assigne à chacun le compagnon qu'il doit suivre. Telle est la vie qu'ils mènent depuis le matin jusqu'au soir; ce qui faisait dire à Voltaire qu'un jésuite est un animal qui se lève à quatre heures du matin pour se coucher à neuf heures du soir, après avoir récité les litanies des Saints.

Tous les mardis et les jeudis, les vieux et jeunes Pères se rassemblent, et alors tout est permis, excepté encore d'être libre. Depuis cinq heures qu'on se lève, on mange, on boit, on joue, on se promène; l'été sur le gazon on prolonge les propos inutiles, et trop souvent pernicieux; l'hiver, enfermé dans un billard, on joue des chapelets, des *oremus*, des neuvaines, des messes; et je me souviens d'avoir eu le plaisir de gagner plusieurs parties à M. de Sambucy, aumonier du Roi, qui fut obligé de réciter à genoux, sur toutes les pierres du billard, les *Ave Maria* qu'il avait perdus.

C'est dans ces jours de joie que M. d'Hermopolis [1] et M. Tharin viennent se délasser

[1] Au reste, il est bien juste que M. d'Hermopolis

de leurs travaux politiques. Le peu d'instans que leur laisse la trève des affaires sont consacrés à ce noble jeu de billard qu'ils ont presque sanctifié. Alors on voit les Éminences, armées de queues élégantes, déployer leur grâce et leur souplesse dans l'arène nouvelle qui s'ouvre à une autre ambition, et où ils espèrent aussi trouver la gloire. Tout Mont-Rouge s'émeut à l'aspect de ces joueurs illustres; une rivalité ardente enflamme les jeunes novices qui briguent l'honneur de lutter avec eux; mais pour eux, dans un pareil combat, le bonheur est dans la défaite; on succombe heureusement sous de tels adversaires, et l'humble joueur, qui sait de quel poids sont dans la balance ces petits avantages qui flattent la vanité des hommes frivoles jusque dans les plus minces sujets, sait disputer habilement la victoire afin d'en relever encore l'éclat aux yeux du vainqueur. Combien de faveurs et de grâces

y aille souvent exercer son talent. Il a lui-même fait les frais d'un magnifique billard. La queue qui lui est destinée est aussi sacrée que sa crosse, car personne n'y touche.

ont été le prix de ces futiles complaisances? Mais moi, témoin de ces manœuvres, moi, qui ne voulais être ni évêque ni cardinal, encore moins courtisan d'un ministre, quand je jouais avec M. d'Hermopolis, j'oubliais entièrement qu'il avait le porte-feuille des affaires ecclésiastiques; je ne me faisais nullement faute du carambolage, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, et ma bille, étrangère à tout calcul, était sans égards, sans procédés pour la bille ministérielle.

Le lendemain de ces jours d'amusemens, les intérêts de la religion exigent qu'on fasse pénitence des fautes de la veille. On prescrit donc de prendre la discipline pendant l'espace d'un *Ave Maria*. On ferme les fenêtres: on se dépouille de ses vêtemens... La plume m'échappe.... Je ne sais pas comment il est possible de raconter ce qui se passe, et ces faits horribles ne seront jamais couverts de ténèbres assez épaisses....

Ces pratiques basses et honteuses deviennent le prétexte de tous les crimes. Je me souviens qu'au collége des jésuites de Saint-Acheul, quelques élèves dépravés faisaient semblant de prendre de rudes disciplines pour

en imposer à leurs ridicules maîtres. Ils frappaient sur leur lit des coups qui retentissaient dans ces longs dortoirs, et les plus noires actions se commettaient à l'aide de ces odieux stratagêmes.

C'est dans ces singulières occupations, dans cette paresse et dans cette gêne extrême, qu'on retient ces pauvres novices de Mont-Rouge pendant deux ans. Avant de les envoyer dans les provinces ou de les employer aux ministères de la société, on les sépare de toute la communauté, et ils sont condamnés à une retraite et à un silence de quarante jours. Après cette sévère retraite, ils prêtent des sermens horribles, on leur désigne la place qu'ils doivent occuper dans la compagnie; on leur fait signer un écrit dont ils ignorent le contenu. Je ne me souviens qu'en tremblant de ce fatal billet que j'ai signé. Qui le sait? peut-être ai-je signé la mort de quelque personnage fameux de mon pays; car les crimes ne coûtent guère à ces religieux-là.

CHAPITRE XIII.

Les missions en France. — Les journaux secrets. — Scènes de fantasmagorie. — Le jésuite physicien. — Le jeune convulsionnaire. — La relique de Louis de Gonzague et madame la duchesse de Montmorency.

Ce n'est qu'avec surprise et presque avec scandale, que j'ai vu les missions en France, et c'est peut-être le plus grand outrage que les jésuites aient fait à notre nation. En nous inondant de missionnaires, ils nous ont mis au-dessous des barbares, des Iroquois et des Hottentots. L'évêque de Pignerol, M. Rey, que toute la congrégation voulait faire évêque d'Angoulême, quoiqu'il fût sujet d'un prince étranger, disait en ma présence à un jeune abbé qui voulait partir pour les missions étrangères : « Croyez-moi, mon jeune ami, à présent il ne faut point passer les mers pour trouver des sauvages, il y en a assez autour

de vous. Vous en trouverez plus de trente millions sous le ciel des Français..... » Cet homme, dont les sermons étaient d'une ignoble trivialité, ne cessait, dans les missions qu'il a faites aux prêtres français, de leur faire jurer de rétablir les jésuites et de favoriser l'inquisition en France. Cette institution, disait-il, nous était nécessaire pour nous civiliser.

Il faut que le droit d'égorger ceux qui ne pensent pas comme eux soit bien cher à ces hommes durs et barbares. Ils regrettent tous les jours ce privilége exécrable, et n'aspirent qu'au moment où ils pourront l'établir parmi nous. C'est le but de toutes leurs missions.

Mais que veulent donc les jésuites avec toutes leurs excursions apostoliques? Est-ce la religion qu'ils viennent ramener dans notre pays? car l'on sait que nous sommes à leurs yeux un peuple d'athées et d'incrédules. Eh! non : ils se soucient peu de la religion, et l'impiété n'est pas ce qui les tourmente le plus. Est-ce le trône ébranlé qu'ils veulent soutenir? Non : il y a long-temps qu'ils sont les ennemis des rois qui ne leur sont pas soumis,

et dont ils se vantent cependant d'être les maîtres. Est-ce la noblesse qu'ils veulent se concilier? Eh! qu'est-ce que la noblesse pour des jésuites, si ce n'est un joli troupeau d'esclaves qu'ils mènent à leur gré sous un joug couvert de fleurs, avec des chaînes d'or? Que veulent-ils donc? Tâchons d'éclaircir ce mystère. Je pourrais en deux mots le dire; mais il faut rapporter les choses : elles frapperont peut-être nos cœurs indifférens. Des faits! des faits! car les raisonnemens sont maintenant mis au rang des chimères.

Le culte simple d'un Être suprême dégagé de toute superstition et de tout fanatisme n'est pas du goût des jésuites et ne doit pas l'être : une religion raisonnable suppose une société raisonnable. S'il ne fallait que croire un Dieu unique, l'adorer, et sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, nous n'aurions pas besoin de missionnaires. Cela est si naturel, que tout le monde l'a cru avant qu'il y eût des jésuites et des missionnaires. Ce n'est que lorsqu'on a commencé à prêcher la vertu, qu'on a commencé à en douter; et je le répète, c'est apprendre au peuple qu'il peut oublier ses devoirs, que de prendre

tant de soins pour l'en instruire. Quand on a fait du culte de Dieu un métier, un système, qu'on a inventé des prestiges, des exorcismes, des missions, des cruautés comme on en a vu, alors Dieu et la religion, les choses les plus sacrées de la terre, sont devenus un prétexte dont on leurre les crédules humains. L'empire qu'on prétend soumettre à Dieu n'est que pour l'homme, et l'on voit dans l'univers des conquérans d'un genre tout nouveau courir à des conquêtes d'une espèce toute nouvelle.

Je vois, parmi nos jésuites qui vont évangéliser nos provinces, une douzaine de ces factieux que l'empereur Alexandre a chassés de Pétersbourg, où déjà ils soufflaient tous les feux de la discorde. Parmi ceux-là, il s'en trouve quatre qui ont essayé d'assassiner Napoléon, et qui l'ont suivi avec constance, sous des habits différens, durant la campagne de Moscou. Je pourrais nommer ces quatre bons apôtres qui sont à Paris, et qui sont assez connus d'un ministre du roi qui vient de tomber. J'en trouve un autre à la tête de ces hommes de Dieu, lequel, après avoir parcouru le pays des Cosaques et tenté de

soulever la Sibérie, est venu chercher en France de nouveaux hasards et une plus heureuse fortune : c'est un puissant coquin né sur les bords du Tage, qui fut d'abord mauvais soldat, mauvais citoyen, mauvais prêtre, et depuis devenu bon jésuite, qui fut l'ami, le confident et le messager de M. le baron de D***, chef des congréganistes militaires qui se mêlaient parmi nos bataillons victorieux, et qui y semaient les lâches, les traîtres et les assassins.

Ces conquérans religieux sont les fléaux des bonnes mœurs et la cause de la chute des empires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait de sages gouvernemens qui les tolèrent, et ce qui passe mon intelligence, c'est qu'ils soient soutenus par un gouvernement représentatif. Voyez cet abbé Guyon [1], plus fait pour commander une bande d'Espagnols que pour être à la tête des apôtres de Dieu ! A cheval sur la croix de Jésus-Christ que portent des milliers de pauvres gens payés par les missionnaires, il déclame à son aise contre nos institutions les plus saintes et nos lois les

[1] C'est à Montpellier qu'on a vu ce jésuite à cheval sur la croix de la mission.

plus justes. Et ce qui nous scandalise moi, et tous les citoyens qui pensent, c'est qu'on tolère ce missionnaire Guyon et sa bande effrontée, qui vont dans nos villes et nos campagnes, prêchant que nous vivons sous des lois athées, sous une magistrature impie, distribuant des livres pleins de cynisme et des images dont la pudeur s'effraie.

La France a toujours été l'ennemie des jésuites, et les jésuites à leur tour sont les ennemis jurés des Français. C'est pour cela que, négligeant les autres missions, ils attirent dans notre pays tous les apôtres aguerris des autres nations. Arrivés ici, ils se jettent dans les provinces, malgré les bons curés qui en gémissent, mais qui ne sont pas assez forts pour s'y opposer. Chez nous, il n'y avait que le peuple de la campagne qui faisait la nation, et voilà que cette secte ennemie du repos va jusque sur les rochers où les pas humains n'ont laissé aucune trace, semer la division, l'inquiétude et la haine. Ce peuple, dans toute la simplicité du caractère national, sans méfiance, sans passion, également éloigné du mépris des lois et des tracas d'une politique ora-

geuse, offrant sous sa pauvre chaumière une ame pure à Dieu, et sincèrement dévoué à sa patrie, se laisse aisément séduire. Eh ! comment voulez-vous qu'il ne le soit pas avec cet appareil de divinité, de puissance, de cérémonie, avec cet air de sainteté et de bonhomie, de science et de sagesse, qu'on sait faire briller avec tant d'adresse à ses yeux ? Dans les grandes villes et les capitales, vous autres, grands génies, vous en êtes tout éblouis, tout ébranlés, tout changés; trouverez-vous étrange que de pauvres gens, simples comme la nature qu'ils cultivent, le soient aussi ?

Les peuples du Midi surtout sont très-loin de la civilisation. Au milieu de leurs sauvages montagnes, j'ai rencontré quelquefois des villages qui ressemblaient aux peuplades du Nouveau-Monde. C'est là que triomphent les jésuites. Après les prônes, ils vont dans les cabanes, ils séduisent par leurs manières ces montagnards qui sont d'une simplicité et d'une crédulité risibles. Le missionnaire leur parle du Roi qu'ils connaissent à peine; il fait entendre qu'il a du crédit auprès du prince, et je sais tel et tel qui ont fait croire

à plus d'une province éloignée qu'ils parlaient tous les jours au Roi et obtenaient de lui ce qu'ils voulaient. Alors viennent les exhortations toujours puissantes dans la bouche de ceux qui ont quelque crédit. On prêche, on déclame contre les libéraux. Il est clair qu'ils ne sont que des Ante-Christs, et qu'il en faut purger le pays. Un homme qui lit le *Constitutionnel* est un scélérat qui ne rêve que révolutions pour s'enrichir ou pour égorger ses ennemis. La Fayette, Benjamin Constant, Foy, Manuel, et tous les défenseurs de la patrie, sont mis au rang des plus grands scélérats. Vous ririez de la surprise que vous causez aux jeunes prêtres, quand vous leur assurez que La Fayette est un homme doux et Benjamin Constant un honnête homme, et dans toutes nos montagnes du Midi vous n'ôteriez pas de l'idée de ces pauvres campagnards que les libéraux tiennent prêts leurs poignards pour égorger les prêtres. Ne nous le dissimulons pas, trop de nobles ont la niaiserie de croire que c'est pour les proscrire et les massacrer que les libéraux vantent la liberté. Plaise au ciel que le fanatisme n'ait pas inspiré ces sen-

timens à des hommes qui devraient par leur rang et par leur naissance être plus modérés que les autres, et qui, par une fatalité singulière, sont toujours dans les temps de partis les plus injustes et les plus violens de tous! Malheur au prince élevé par un maître qui s'attacherait ainsi à lui rendre odieux tout un peuple!

Pour mieux propager leurs idées, les missionnaires rédigent quelques journaux secrets qu'ils font circuler, malgré l'autorité, dans tous les coins de la France. Rien n'est plus audacieux que ces pamphlets périodiques, comme aussi rien n'est plus dégoûtant que ces symboles par lesquels ils veulent représenter les faiblesses de l'homme. Mais tout cela est bon pour frapper les esprits du peuple, des femmes et des enfans.

Je ne rapporterai rien ici des scandales qu'ont donnés les missionnaires dans beaucoup de villes. Nous ne sommes plus au temps où ils avaient le pouvoir de se faire regarder comme des anges; ils voudraient bien le ramener, mais il faut espérer qu'on n'oubliera jamais qu'ils sont hommes comme les autres, et, pour parler à la Diogène, qu'ils

sont trois fois hommes, c'est-à-dire les plus méchans de tous. Si je racontais les choses que je sais et que j'ai vues en partie, comme je le ferais naturellement et sans détour, on m'accuserait d'outrager la morale et la religion que je n'outrageai jamais; on me jetterait dans un cachot comme un impie, moi qui n'aimai jamais les impies. J'ai vu distribuer des images d'une obscénité repoussante, par ces missionnaires qu'on révère comme des saints. L'autorité l'a vu aussi bien que moi, et n'a rien dit. Je serais à coup sûr flétri et châtié sans miséricorde, et précipité pami les voleurs et les assassins, si je m'avisais seulement de les décrire.

Les prodiges, ressource ordinaire des imposteurs, sont multipliés dans leurs missions. On dirait qu'il ne peut pas y avoir de Dieu sans miracles, et qu'il n'y a de vraie morale que depuis qu'on prêche des merveilles. Telle est chez les jésuites la fureur de parler miracles, qu'ils en font faire à ceux qui n'y croient pas. Lorsque je quittai Mont-Rouge pour aller à Forcalquier, les jésuites athées et superstitieux assuraient d'une commune voix que je faisais des mira-

cles, moi qui, malgré ma curiosité, n'en vis jamais un seul, qui n'y aurais pas même cru quand même je l'aurais vu, moi qui avais été surnommé le pyrrhonien, parce que déjà je commençais à douter de tout ! Ils ont osé débiter que j'avais eu des extases, et que la bonne Vierge m'avait parlé.

Le mensonge aussi bien que les crimes ne leur coûtent rien. Dans leurs missions de la Pologne, quand ils prêchaient l'enfer ou la mort, ils se servaient de la fantasmagorie pour effrayer les consciences, et ils avaient encore l'insolence de se vanter d'opérer des miracles.

Le P. de Zamowski, mauvais physicien, mais parfait charlatan, voulut un jour employer les mêmes moyens dans un petit village de la Provence, mais il ne réussit pas. Un de ses confrères, plus adroit et plus expérimenté, nous donna une scène trop risible et trop singulière pour l'oublier. Ce Père, qui avait tout à la fois la simplicité de la colombe et la malice du serpent, avait été invité par un curé à venir célébrer dans sa paroisse la fête de la reine des anges. Ce jésuite, ainsi que

le curé, avait la manie des miracles; dans leur bavardage ecclésiastique, ils en supposent toujours de nouveaux, car ils croiraient la religion perdue sans cela.

Pour donner plus de force à ses sermons, le jésuite à miracles, dans un mouvement plein de chaleur, appelle les anges et le feu du ciel sur ces pauvres gens qui avaient l'habitude de boire un peu plus qu'il ne faut. Les anges, disposés par des congréganistes sur la voûte de l'église, paraissent. Le tonnerre roule et gronde dans la voûte au moyen de tonneaux qu'ils faisaient rouler avec fracas. Des étoupes allumées sont le feu du ciel et jettent la terreur parmi les chrétiens. La trompette, la voix de quelques zélés congréganistes, le tumulte de toutes les machines, les flammes, la fumée, la surprise, le temps serein et beau qui ajoutait à cette scène quelque chose de plus merveilleux, tout cela fit croire à ces hommes ignorans que la fin du monde arrivait.... Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans la suite ces supercheries dégoûtantes deviennent des vérités incontestables, et que ces missionnaires en font des articles de foi.

Je ne veux rien dire ici de ces miracles qu'on a faits à Mont-Rouge, de la statue de la Vierge qui pleure, des reliques de Louis de Gonzague qui apaisent les fureurs d'un fou, mais qui ne guérissent pas de la superstition qui est la plus dangereuse maladie de l'homme. On se fatiguerait bientôt de lire tant de sottises, et je n'aime pas à les écrire. Qu'on me permette seulement de raconter un fait dont j'ai encore été témoin, et qui a fait naître en moi la raison qui sera toujours mon guide.

Il y avait à Mont-Rouge un jeune homme atteint d'une maladie nerveuse, il entrait à toute heure dans des convulsions effroyables, et semblait agité par toutes les furies. Tous les jésuites virent du miracle où il n'y avait que de la folie. Dans un moment de délire, ce jeune jésuite déclare qu'il sera guéri si on lui met au cou une relique de Louis de Gonzague qui est cachée dans la chambre du P. Mac-Carthy. On la trouve, on la pend au cou du malade, il est soudain délivré de toutes ses fureurs. Tous les dévots de Paris en furent avertis et l'on ne manqua pas de crier au miracle. M. de Montmorency

dont la femme était malade, espérant le même effet de la relique, vint avec M. l'abbé de Pins, administrateur de Lyon, pour la demander ; il l'obtint avec peine, mais les miracles n'avaient plus lieu, la relique fut sans effet pour madame de Montmorency, et le jeune jésuite est encore aussi fou qu'il l'était auparavant. Je cite ce fait pour montrer jusqu'où peut aller l'impudence des hommes. Dans leurs colléges, dans leurs missions, les jésuites ne cessent de rapporter ce prétendu miracle, et de le prêcher avec autant d'assurance que la résurrection de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIV.

Le secret de la confession. — Opinion de MM. Justiniani et Cadolino. — La messe du P. Leblanc. — Plan d'une monarchie universelle.

Pour mieux s'assurer du pays, les jésuites établissent partout une espèce de tribunal plus exécrable que l'inquisition ; ils laissent dans tous les lieux où ils passent, des missionnaires qui reçoivent les confessions des hommes simples et niais, et ils sont obligés ensuite d'en faire un rapport tous les mois aux comités généraux qui sont établis à Bordeaux, à Avignon, à Lyon, à Rouen, à Reims, et de-là à Mont-Rouge, où se trouve le grand comité. Voilà pourquoi on y voit venir de toutes les provinces des hommes qui, sous le prétexte d'y faire des retraites, n'y viennent en effet que pour dévoiler les consciences, les secrets, les opinions des familles, et

s'assurer ainsi du gouvernement des esprits.

J'ai cru long-temps que le secret de la confession était inviolable, et qu'il était impossible à un prêtre d'y manquer. Simple que j'étais! Quand je vins parmi les jésuites, je fus bientôt désabusé. Je découvrais sans dissimulation ma conscience à mon directeur, me reposant sur le droit sacré que nous donne la religion. Quelle fut ma surprise, lorsque j'appris que plusieurs jésuites connaissaient ce que Dieu seul et moi pouvions connaître!

Mais rien n'égale l'injustice dont les missionnaires se rendent coupables à ce sujet. Ils menacent de dénoncer un chrétien possesseur de quelque bien, pour avoir commis un crime qu'ils ont connu par la voie de la confession, et par la crainte qu'ils inspirent, ils arrachent des sommes considérables aux coupables que la justice n'a point poursuivis, et aux femmes infidèles dont les fautes sont encore ignorées. Quelle tyrannie! quelle abominable inquisition! Telle est l'étrange injustice des hommes! Un citoyen, qui a le courage de dénoncer des conspirateurs parmi lesquels il a vécu, est taxé de perfidie. Des

missionnaires coupables, abusant de la bonne foi des hommes, conduisent par leurs délations à l'échafaud de pauvres malheureux qui ont eu des faiblesses, et les missionnaires sont partout vénérés.

La superstition rend trop souvent les peuples plus dépendans de leurs confesseurs que de leurs magistrats, et les jésuites ne se servent de cet empire sacré que pour entrer dans toutes les affaires. S'ils sont exilés d'un pays, ils n'abandonnent pas la confession des princes qui avaient confiance en eux. Ils le confessent par lettre, c'est ce qui se fait pour quelques jeunes seigneurs russes dont les confesseurs sont à Paris, et pour beaucoup d'autres grands personnages étrangers, quoique depuis long-temps l'Eglise ait défendu cette pratique qui n'a pu être inventée que par des intrigans et des politiques dangereux, et c'est avec autant d'étonnement que de scandale que j'entendis dire à M. Justiniani, alors nonce d'Espagne, que, pour vaincre les Cortès, les troupes françaises n'avaient qu'à entrer en Espagne pendant le carême, et que les confesseurs avanceraient les affaires plus que nos soldats.

M. Cadolino, secrétaire de M. Justiniani, que j'ai connu à Bordeaux, jeune prélat romain d'une dévotion basse, minutieuse et ridicule, me disait que le seul moyen de rétablir le pouvoir de Rome, était de lâcher des bandes de confesseurs et de propager l'usage de la confession. C'est ce que les jésuites ont mis en pratique dans tous les lieux où ils ont passé, et je remarque que c'est là ce qui les rend maîtres des peuples.

Tantùm relligio potuit suadere malorum!

Lorsque le duc de Berry fut assassiné, il y eut à Mont-Rouge une grande assemblée de missionnaires de la province de France, et ce que j'ai pu savoir de leur délibération, c'est qu'il s'agissait fortement d'avancer la monarchie universelle qui depuis Ignace est le but de leurs constans et criminels efforts. Un des plus fameux jésuites de Russie, le P. Pholop, en donna même le plan. Ce P. Pholop est un singulier fou, et il serait difficile de concilier une politique si bizarre, des projets si hardis chez les jésuites avec leurs superstitions, leur mysticité et leurs maximes dé-

gradantes, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez d'autres hommes, et si nous ne savions pas que des moines croient tout facile à leur ambition.

Les événemens ont tellement modifié les gouvernemens, l'Europe depuis long-temps marche et se maintient dans une agitation tellement perpétuelle, l'état présent des choses est mêlé de tant de biens et de maux, que, sans des circonstances incroyables, toute grande révolution est désormais impossible, je l'espère. Les jésuites espèrent le contraire. Ils n'ont peut-être pas tort non plus. Chacun voit les choses comme il les désire.

Les peuples des capitales sont toujours superstitieux. Les pauvres habitans des campagnes sont ignorans, et après les grandes révolutions, les grands peuples subissent la souveraineté du fanatisme, s'ils laissent échapper la liberté qui s'offrait à eux.

Et nous, nous marchions naguère entre la servitude et la liberté.

D'ailleurs, quel pays, quelle nation a triomphé des moines? Dites-moi ce qui peut arrêter un jésuite ambitieux? Où est l'humanité, où est la modération, quand il faut

s'enrichir, gouverner, être maître à quelque prix que ce soit ? Où sont les obstacles pour des hommes qui ne tiennent à rien de ce qui touche les autres hommes, et qui sont étrangers à toutes leurs affections. Point de famille, point de patrie, point d'intérêt particulier, point de passions isolées ; tout concourt à l'objet commun, et rien ne peut les en séparer. Mais enfin, me dira-t-on encore, tout est chimérique dans leurs projets ; ils veulent s'emparer de l'univers. Oui, hommes sensés, qui regardez comme chimérique tout ce qui ne vient pas de vous. Je conçois que l'empire universel est une vraie chimère. Comme vous, je crois que le dessein d'établir le despotisme sur toutes les nations ne peut entrer que dans la cervelle d'un fou. Mais enfin, il y en a de ces fous. Ils existent depuis des siècles. Ils ont poursuivi leur chimère dans tous les coins de l'univers. Ils ont dompté les flots, franchi les montagnes, traversé les déserts, bravé les âpres frimats, abordé les peuples farouches, séduit les peuples polis, asservi les plus grands rois ; ils ont troublé, changé, gouverné le monde ; ils ont presque atteint un moment ce que vous appelez leur chimère.

Qu'Alexandre voulût une monarchie universelle [1], nul ne s'en étonne, parce qu'on s'imagine qu'avec des armées on vient à bout de tout. Nous savons, cependant, ce qui est résulté de tout ce fracas de conquêtes, et, avec tous ses triomphes, ce grand Alexandre n'était qu'un fou, qui s'égarait dans les conceptions de son orgueil, et qui a été la victime de son ambition. Plus tard, l'histoire nous parle d'un monarque espagnol qui voulut tout vaincre, tout subjuguer, tout abattre, et qui finit par n'être plus qu'une espèce de moine. Et que ne dira point aux siècles à venir, cette île où vient de mourir un homme dont le nom seul fait encore trembler l'Europe, et qui a fini comme tous les héros, après les avoir surpassé tous?

Les armes ne sont pas ce qui vient à bout de l'espèce humaine, et si j'étais ambitieux, et que je voulusse faire des conquêtes, je m'y prendrais autrement que les héros. Quels charmes, quels prestiges, quelle force n'ont pas les doctrines! Quels miracles n'ont-

[1] *Unus Pellæo juveni non sufficit orbis,*
Æstuat infelix angusto limite mundi.

elles pas opérés dans l'univers! Quels triomphes les discours n'ont-ils pas obtenus! Quels obstacles n'ont-ils pas renversés et quels peuples n'ont-ils pas asservis! Ces esprits forts qui les méprisent tant, sont subjugués les premiers. Leur résistance souvent n'est qu'apparente, et dans le fond ils sont toujours vaincus. Voyez-vous ces fiers républicains, qui sont les maîtres du monde? Un simple orateur, un histrion, un philosophe les remue, les soumet sans armes. De pauvres gens, à l'aide d'une doctrine sans raison et d'un enthousiasme plein de délire, s'emparent du monde entier. Le jésuite Xavier séduit le peuple le plus rusé de l'Asie. Mille autres après lui en font autant dans toutes les contrées; vous en trouverez sur toutes les mers, dans toutes les îles; qui sait si vous n'en trouverez pas dans ces déserts affreux où il n'y a que des bêtes féroces. Je me garderais bien d'affirmer que la paix des déserts ne les importune pas. Ils sont naturellement si jaloux qu'ils doivent envier aux sauvages animaux le peu de liberté et de repos que ne leur ont point encore ôté nos ridicules systèmes, notre insatiable cupidité.

Je sais que bien des gens rient des alarmes que nous causent les jésuites, et traitent de folles visions ce que malheureusement on nous a mille fois répété sur leurs sinistres manœuvres. Nous rions, c'est très-bien; les Athéniens riaient aussi des harangues de Démosthène.

A l'époque où les pauvres Galiléens méditaient doucement de s'emparer de l'empire des Césars, j'imagine un citoyen de la ville de Rome, venant tristement au milieu du Sénat dénoncer une secte nouvelle, dévoilant avec effroi l'étrange dessein de changer Rome entière, d'y établir une domination d'un genre tout nouveau, et prédisant une révolution certaine: à coup sûr, ce sage citoyen dut exciter la risée publique. Les grands, les politiques, les philosophes dédaignèrent les craintes et les prédictions d'un homme dont la simplicité et le bon sens n'étaient plus de mode, et le reste des citoyens suivit leur exemple. Comment en effet croire que ces fiers dominateurs de l'univers dussent être bientôt les serviteurs de quelques moines? C'est comme si l'on prédisait aux élégans petits maîtres de Paris, qu'un jour les rives de la Seine

offriront les mêmes spectacles que les bords du Nil ou ceux de l'Eurotas. Nous vantons nos constitutions, les Grecs et les Romains vantaient aussi les leurs, et ils avaient peut-être moins tort que nous. Mais s'il est quelque chose qui doive nous étonner, et donner à penser à ces peuples qui font tant de bruit dans le monde, c'est de voir les descendans des Brutus, des Fabricius, des Scipion, des Caton, des César, devenus controversistes de profession, briguant les bénéfices, les évêchés, les chaires de théologie plus ardemment que leurs ancêtres n'avaient brigué les couronnes triomphales, les tribunats et ces pompeux honneurs dignes d'un peuple libre et conquérant.

Quand les disciples de Jésus eurent pénétré dans les Gaules pour en convertir la population au christianisme, si quelque Gaulois, plus prévoyant que les autres, eût crié : « Gardez-vous d'écouter ces nouveaux docteurs ! Vous êtes perdus, si vous oubliez » les maximes de vos ancêtres et désertez les » autels des dieux de votre pays. La servi» tude sera votre partage, et tous ces apôtres

» deviendront vos souverains; » il y a grande apparence qu'on l'eût traité de fou, et qu'on l'eût soupçonné d'une haine particulière contre ces chrétiens qu'on méprisait alors. Néanmoins ces pauvres gens tant dédaignés se répandent dans toutes les Gaules, et malgré la fierté barbare de ces Gaulois que Cicéron regardait comme les plus grands impies du monde, ils deviennent les maîtres de toutes les cités; leurs évêques s'érigent en petits monarques, et les trois quarts de cette Gaule, si fertile en guerriers, se trouvent bientôt le domaine de quelques moines, et les bénéfices de quelques abbés.

Je ne parlerai point des Japonais; tout le monde sait qu'un seul jésuite porta chez eux le trouble et les révolutions, et qu'il y causa la perte de plus de six cent mille hommes. Dans la Chine, ils parviennent au titre de mandarin; en Pologne, il n'y a que quelques années, ils étaient grands seigneurs et étaient les maîtres de plus de deux cent mille serfs. Dans la Russie, l'empereur Alexandre allait souvent dîner avec eux. Un jésuite de Madrid, parent d'Ostolaza, m'a assuré que le roi Ferdinand allait aussi de temps en temps

partager leur pain; cela est tout naturel en Espagne. Dans un pays voisin du nôtre, le roi va servir la messe du P. Leblanc. Pour des Italiens, pour des Piémontais, pour des peuples façonnés par des inquisitions, il n'y a là rien qui étonne. Mais nous, nous qui nous piquons d'être libéraux, indépendans, philosophes, qui nous flattions de ne plus avoir de disciples d'Ignace, tout-à-coup, malgré toute notre raison, nos constitutions, notre libéralisme, nous voilà environnés de jésuites; nos campagnes en sont inondées, nos cités embarrassées, nos ministères remplis. Comme les autres, nous avons souri de pitié quand, à leur approche malheureuse, quelque sage citoyen a sonné l'alarme et dénoncé leur funeste présence, et maintenant qu'ils sont établis, qu'ils ont envahi la patrie entière, qu'il est peut-être impossible de l'en purger; nous crions, nous appelons à notre secours une législation sans force et des ministres gagnés; j'ai bien envie de dire que nous faisons comme ces pauvres gens qui vont chercher le médecin quand le malade est déjà mort.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle

des choses humaines! Depuis la chute d'un gouvernement féodal indigne de tout homme raisonnable, qu'on voie dans notre histoire tant de révolutions, tant des ystèmes différens, tant de politiques, tant de prudence, tant de vertus, tant de guerres entreprises, tant de courage, tant de sang répandu, tant de nations conquises, tant de belles actions, tant de triomphes, tant de gloire, ce projet de tout soumettre si audacieusement conçu, si fortement soutenu, si malheureusement fini, et qui loin de donner lieu à des résultats funestes comme on devait le craindre, nous avait amené les circonstances propres à établir la liberté nécessaire à un peuple éclairé, à quoi a-t-il abouti? A nous préparer à recevoir sans indignation des jésuites venus du fond du Nord où la révolution les avait chassés? Quoi! ce peuple français aurait donc triomphé de tant de vicissitudes étonnantes, n'aurait vu abattre tour à tour sa propre souveraineté, celles de la république, de l'aristocratie, de la puissance militaire, du ministère le plus vil et le plus insolent, que pour retomber à la fin sous le joug de la souveraineté des prê-

tres[1] ! On ne recouvre donc ses droits et sa liberté que pour se les voir ravir de nouveau avec plus de honte ! On dirait que les hommes ne travaillent qu'à se donner des maîtres dont la tyrannie est encore plus cruelle, plus avilissante que celle dont ils ont brisé le joug ; le repos, le bonheur seraient-ils donc incompatibles avec leur nature ?

Les grands peuples, dès leur naissance, ont toujours honoré leur pays par leur caractère, leurs actions, leurs lois. Tant que leurs institutions soutenues par le courage et des vertus ont subsisté, ces pays se maintiennent, et sont l'admiration des autres peuples ; mais insensiblement, l'abus qui semble inséparable des choses humaines, s'y glisse. Ces peuples si vantés et si glorieux dégénèrent. Bientôt ce n'est plus la nation qui fait la gloire du pays, c'est le pays qui est l'honneur de la nation. Combien de peuples ne sont fameux que par les souvenirs attachés au sol qu'ils cultivent !

[1] S'il y a quelque chose de risible, c'est d'entendre les jésuites nous dire sérieusement que la Providence a disposé tous ces événemens pour les ramener parmi

Y a-t-il dans toute l'Europe une contrée qui nourrisse un peuple de citoyens? Une bonne législation est encore à faire, un vrai peuple est encore à trouver. De tous les pays du monde, le plus civilisé se précipite vers sa décadence, et court dans la servitude malgré quelques braves citoyens qui s'efforcent de retenir la liberté mourante, et je ne doute pas qu'il n'ait le sort de ces beaux pays qui combattent un peu tard pour ressaisir leurs droits. Ce peuple trop poli, trop généreux, trop vain, est près de perdre sa liberté, ou plutôt va se trouver dans l'affreuse impossibilité de l'obtenir, car il ne l'a possédée qu'un instant, et il aura bien le temps de remplir de ses larmes ses cités désertes, ses campagnes dévastées, de ronger les fers qui l'écraseront, s'il ne doit la redemander, comme le peuple d'Athènes, qu'au bout de plusieurs siècles d'esclavage.

C'est un principe qu'il ne faut jamais chan-

nous, et que c'est pour ce retour unique que tout cela s'est fait. Peut-on blasphémer plus insolemment la Providence? Et peut-on se jouer du ciel avec plus de cynisme et d'effronterie?

ger les mœurs et les manières chez un peuple qui est en proie à tous les partis. Il faut redouter ces espèces de révolutions dont il résulte de très-grands maux, et qu'on ne soupçonnerait pas. Voilà pourquoi les missions me paraissent pernicieuses à tous les peuples en général, parce que si ces peuples ont des mœurs, elles les détruisent; s'ils n'ont que des manières et des lois, elles renversent tout cela, et, en le renversant, elles établissent un nouvel état de choses.

CHAPITRE XV.

Finances des jésuites. — Les quêtes générales et particulières. — L'ancien écuyer du prince de Condé. — Le jésuite Vidand et la comtesse dévote. — Les boutiques de la congrégation. — Les petites chapelles.

Le mot de finance est un mot d'esclave, a dit quelque part J.-J. Rousseau; aussi est-il à la mode chez tous les peuples qui sont dans la servitude. Sitôt qu'une nation a perdu toute la force que pouvaient avoir ses institutions, et qu'elle se laisse gouverner par des abus, c'est l'argent qui vient la soutenir. Mais c'est une étrange politique de nos jours, de croire qu'avec les ressources de l'argent on puisse maintenir long-temps une constitution quelconque. L'Etat devient nécessairement la proie de la plus abjecte avarice. Les affaires privées alors occupent uniquement les esprits; les affaires publiques ne

sont plus rien qu'autant que les pensions, les places, les cordons, les recettes y attachent; mais l'or et l'argent s'épuisent bientôt, et l'on voit disparaître avec ces choses les meilleures institutions qui ne fleurissent que par la vertu, l'équité, la constance et la force. Si dans cet état, l'argent, auxiliaire de l'industrie, semble produire des effets merveilleux, ces effets sont comme ces crises que des médecins inhabiles prennent pour des signes de guérison, et qui ne sont que des symptômes de mort. C'est pourtant ce qu'en certains pays on ose appeler la prospérité d'une nation.

Si ce mot de finance est un mot d'esclave, il doit être en vogue chez les jésuites, et il l'est en effet, non pas que les individus y possèdent quelque bien; nul, comme individu, n'a le droit de conserver la plus petite propriété, et cela est poussé si loin, que ses souliers, sa chemise ne lui appartiennent pas plus, d'après les institutions d'Ignace et la politique constante de l'ordre, que les richesses les plus considérables qu'il recevrait de ses parens.

Autrefois c'était surtout par la superstí-

tion que les jésuites gouvernaient le monde; ils étaient riches, mais ils faisaient peu de cas de l'argent et le laissaient au fond de leurs trésors. Mais depuis qu'ils savent que c'est par les finances qu'on est maître du monde, leurs ressources sont inépuisables aussi bien que leurs intrigues. Le dernier produit de leurs revenus ou quêtes dont j'ai connaissance, s'élève à plus de treize millions pour la France. Que sera-ce pour l'univers qui commence à être leur domaine?

Le dénombrement dont je suis certain, seulement dans les provinces qui composent la France, s'élève jusqu'à deux ou trois millions d'hommes capables de les soutenir de leurs bras vigoureux ou bien de leur fortune, en ne comptant ni les vieillards inutiles, ni les jeunes gens au-dessous de vingt ans, ni les pauvres, ni les prêtres, ni la multitude de moines, encore moins les jésuitesses et les femmes qui sont partout en plus grand nombre que les hommes, et qui ont en France trois fois plus de congrégations établies que les hommes, parce que les hommes ont naturellement honte de la superstition comme d'une grande faiblesse, et

que les femmes se font une vertu de cette faiblesse comme de toutes celles qui les caractérisent.

A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de six millions de jésuites en France. Notre Europe n'en a pas moins de vingt millions, en comptant nos six millions dont il ne faut pas retrancher un seul, un dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, un autre dans l'Allemagne, la Suisse et quelques pays circonvoisins, six millions dans toute l'Italie, presque autant dans l'Espagne et le Portugal, quatre dans la Russie, la Pologne, la Suède et d'autres pays du Nord. Il y en a un nombre assez considérable dans l'Asie; ils ne sont rebutés ni par le climat de la Sibérie, ni par l'indomptable humeur des Tartares; sous des habits odieux et sous un turban apostat, ils font le commerce à Constantinople et à Smyrne; ils ont un camp de réserve à Jérusalem. Leurs missionnaires ont encore pénétré dans la Chine et espèrent qu'ils y parviendront encore au titre de mandarin. S'il faut en croire les récits qu'on fait à Mont-Rouge, il n'y a pas long-temps que quelques jésuites portugais et irlandais auraient

péri dans le Japon, victimes d'une dernière entreprise qu'ils avaient tentée.

En Amérique, c'est autre chose. Il y a là, un peuple, nouveau, des républiques, des constitutions, des sauvages qui ne rêvent que liberté et indépendance; soyez sûr qu'il y aura des jésuites; depuis longtemps leurs valets de pied sont établis à Montréal, et tandis que j'étais à Mont-Rouge, il arriva plusieurs jésuites d'Angleterre et de Hollande qui devaient partir pour le Canada et le Paraguay, escortés d'une troupe de jeunes jésuitesses sorties de la rue de Varennes. Les jeunes vestales furent chargées de la relation du voyage et de leur arrivée dans le Nouveau-Monde. On nous lut pendant le dîner à Mont-Rouge cette lettre touchante et curieuse. Elles marquaient qu'elles avaient été très-bien reçues avec leurs compagnons, et, pour me servir de leurs propres paroles, tous ces pauvres gens accouraient sur les bords de la mer, pour les accueillir et pour leur demander si les bons Pères noirs ne reviendraient pas bientôt dans leur pays. Les jésuites, pour s'emparer des républiques de Washington, de Boyer et de Bolivar,

suivent le même système qu'en France.

C'est de multiplier les jésuitesses, et de se faire précéder de ces pieds-plats que le duc de Saint-Simon appelait leurs valets de pied, et que M. le comte de Montlosier appelle, pour les moins choquer, affiliation secrète des jésuites. Ces affiliés prennent les noms, tantôt de sulpiciens, de capucins, de mendians, de chartreux, de St.-Lazare; tantôt de missionnaires, de frères de Dieu, de frères de l'école chrétienne, de frères de la retraite, toujours inséparables des sœurs de la retraite, etc.

Bien des gens m'arrêteront ici pour me demander ce qu'ils prétendent faire dans les Etats-Unis? Rien. Mais enfin que veulent-ils? Rien encore, vous dis-je. Ils ne veulent que semer leur doctrine; ils pensent qu'un jour elle fructifiera : ils n'ont pas tort.

Mais, que n'altèrent point les temps impitoyables?
Nos pères, plus méchans que n'étaient nos aïeux,
Ont eu pour successeurs des enfans plus coupables,
Qui seront remplacés par de pires neveux.

C'est parmi les jésuites un ancien usage qui a force de loi, d'envoyer tous les mois un tribut au général. Ce tribut destiné à ré-

pandre leur système religieux dans toutes les contrées, à procurer des missionnaires par tous les pays, et à fournir tous les moyens pour obtenir le succès de la compagnie, doit être le produit de la charité chrétienne et des libéralités de la congrégation. On fait donc des quêtes fréquentes. Il s'en fait dans tous les départemens par différentes personnes, pour des motifs différens, et toujours pour le même trésor. Les évêques font contribuer les prêtres; les prêtres à leur tour mettent à contribution la charité de leurs paroissiens qui ne peuvent mettre personne à contribution.

Il y a des quêtes générales, il y en a de particulières. Celles-ci ne sont pas pour tout le monde. Les unes se font dans les séminaires, dans les colléges, dans les communautés, dans les cercles, dans les congrégations. Les autres ont lieu secrètement dans les familles. Tel jésuite, sous l'habit de trapiste, va parcourir les provinces, et revient à Paris verser dans les trésors du général des sommes accumulées pour la gloire de Dieu; tel autre ira sous le froc d'un capucin vagabonder de village en village, de hameau en hameau,

mendiant des secours pour la cause de l'Eglise, tandis qu'il ne travaille qu'à grossir la fortune du général des jésuites; tel autre, au nom des prisonniers, au nom des pauvres, sous un habit qu'on vénère, ment pour le service de Dieu, et reçoit un argent sacré, destiné aux malheureux, et le fait servir à l'agrandissement des jésuites.

Des pélerinages aussi fameux et aussi fréquentés par nos dévots que celui de la Mecque, sont encore une source inépuisable d'or et d'argent pour ces marchands de prières. Un seul de ces pélerinages, connu sous le nom de la Louvesc, au milieu du pays le plus pauvre, le plus misérable et le plus sauvage, leur produit tous les ans plus de vingt mille francs. On conçoit donc qu'il est impossible qu'ils n'amassent pas des richesses incalculables. N'exigeraient-ils de chaque imbécille qui entre dans leurs congrégations qu'un sou par semaine, au bout du compte, à la fin de tous les mois, la somme serait énorme [1].

Mais leur habileté n'est pas moins fertile en stratagêmes quand il faut arracher la for-

[1] Je citerai plus loin des faits à ce sujet.

tune. A Paris, il y a beaucoup de congréga-tions, il y a celles du peuple et celles des gens à livrée; car le royaume des cieux a aussi son inégalité de conditions, et, l'Évangile a beau dire, la premiere place dans l'Eglise est toujours pour celui qui est le plus puissant ou le plus riche. La congrégation du P. Ronsin est composée de tout ce que l'ancienne noblesse a de plus orgueilleux et de plus magnifique. Il y a là de nobles ducs, à qui il n'est pas difficile de faire donner des sommes considérables, quand on leur fait entendre qu'il s'agit du bien de la religion et du salut de l'Etat. Six à sept cents congréganistes, tous fortunés ou riches des pensions du ministère, superstitieux ou avides de domination, d'honneurs ou de distinctions, peuvent seuls former un revenu suffisant pour propager cette race funeste, quand on pense surtout que de pauvres imbécilles, de pieux niais, qui n'ont ni parens, ni amis, ni sentimens, ni raison, sacrifient presque tous les ans un revenu de cinquante, de soixante, de cent mille francs pour les progrès de la congrégation.

On ne doit donc pas être surpris, après cette énumération, si les richesses de cette

société sont grandes. On le sera moins quand j'aurai tout dit.

Telle est la force de la superstition et la fureur du prosélytisme que, sous le prétexte d'une bonne œuvre qui presse, et que l'on ne fait jamais connaître, le directeur obtient de plusieurs riches congréganistes des libéralités qui montent à des sommes étonnantes. Je pourrais citer ici de riches orphelins majeurs, dupés ainsi par leurs directeurs, qui ne font rien que pour la gloire de Dieu; mais cela m'entraînerait trop loin.

Passons aux héritages; il y a là bien d'autres choses à dire. C'est une singulière religion que celle qui dépouille le fils des biens de son père, le neveu de ceux de son oncle, le parent de ceux de son proche parent, parce qu'ils peuvent abuser de leur fortune, ou bien parce qu'ils ne sont pas rigoureux observateurs d'une foi religieuse dont tant de ministres sont inhumains. Grâce au ciel, nous ne vivons plus sous ce régime affreux où les cloîtres étaient des prétextes légitimés de spoliation et de violence; mais nous ne sommes pas pour cela à l'abri de ces tyrannies effroyables par lesquelles on forçait une

jeune fille ou un jeune homme d'embrasser une vie monacale que tous ses penchans repoussaient. Je connais plus de cent jeunes hommes qui ont été contraints, par leurs barbares pères, de se vêtir de cet habit de prêtre qui leur était odieux. C'est ainsi que ces hommes religieux s'assurent des legs pieux et des héritages, qui deviennent enfin la proie d'un moine ultramontain, et c'est ainsi que, sans qu'on y songe, l'or et l'argent disparaissent d'un Etat pour passer dans un autre.

Nos lois, il est vrai, ont tout prévu, et il n'est pas trop facile de faire de mauvais testamens; mais les jésuites ont des ressources infinies, et savent acquérir de grandes possessions sans testament. M. le comte de M...., ancien écuyer du prince de Condé, avait un fils unique chassé tour à tour de Saint-Acheul du séminaire de Bordeaux et de Forcalquier, pour son humeur indisciplinable et sa mauvaise conduite. Le père désolé, après avoir mûrement délibéré avec les PP. de Saint-Acheul, résolut de vendre une grande partie de ses biens, de se mettre entre les mains des jésuites pour mourir de la mort des jus-

tes, et de ne laisser à son fils que ce qu'il lui était impossible de lui ôter. M. de M..... lui-même me racontait sa détermination prise par les conseils de son confesseur, qui lui fit un cas de conscience de laisser une grosse fortune à un enfant qui se perdrait infailliblement.

Madame la comtesse de L... fait plus encore. Elle était riche et dévote : le jésuite marquis de Vidand lui déclare de la part de Dieu qu'elle est appelée, ainsi que ses enfans, à la vocation religieuse, et lui ordonne de s'enfermer avec ses filles dans le couvent des dames du Sacré-Cœur, ou jésuitesses, de faire de son fils un prêtre, et de donner son bien à l'Eglise. Femme crédule! elle prend les ordres de son confesseur pour des arrêts du ciel, et elle devient avec ses enfans la proie de ces hommes de Dieu.

Distinguons toujours la religion de Jésus-Christ, qui est celle de l'Etat, et la religion des moines, qui dégrade à la fois l'homme et la Divinité. La première est simple comme son auteur, et ne touche point aux biens de ce monde. L'autre, qui est l'ouvrage de l'avarice et de la superstition, ne peut être

bonne que pour des esclaves. Une religion qui en veut aux richesses de la terre sera toujours funeste aux hommes. Voyons l'Espagne : elle a eu des trésors immenses ; les moines, qui dévorent tout, ont englouti une grande partie de ces trésors ; et il n'y a pas long-temps encore que le roi de ce pays ravagé par tous les démons du fanatisme, n'avait pas de quoi faire un voyage de trente lieues. C'est le sort qui attend tous les Etats où les moines ont la liberté de s'emparer des biens au nom du ciel qui leur prescrit d'être pauvres.

Habiles à profiter de la faiblesse des hommes, les jésuites emploient toutes les manœuvres pour les appauvrir, et savent tout mettre en usage pour pallier leur iniquité trop manifeste. Une maison leur fait-elle envie ? Est-ce un homme superstitieux qui la possède ? Ils le supplieront, le presseront, l'étourdiront de tout le verbiage apostolique, l'assommeront de toutes les autorités célestes, l'accableront de toutes les promesses de l'autre monde, lui montreront l'intérêt de Dieu compromis par ses refus, et le salut de son ame assuré par ses dons ;

ils l'importuneront tant, qu'ils emporteront à coup sûr ce qu'ils convoitaient.

Dans nos provinces éloignées, où la civilisation n'a point encore pénétré et où le fanatisme tient asservis les esprits, les confesseurs, violant nos lois les plus sacrées, jettent la terreur dans toutes les consciences, et prétendent que c'est un crime horrible de retenir les biens nationaux, les anciens monastères, les domaines des émigrés. Quelques bonnes gens, alarmés par les jésuites qui voulaient que les biens des anciens moines leur fussent rendus, rejetés, condamnés sans pitié au tribunal de la confession, et inquiets pour ce qu'ils appellent le salut de leur ame, ont abandonné à ces spoliateurs sacrés ces possessions devenues légitimes. Mais que voulez-vous? Comment tenir devant des remords qu'ils ne cessent d'exciter et d'augmenter par leurs éternelles remontrances? Ce tribunal de la pénitence est redoutable chez les jésuites; ils savent s'en prévaloir dans les temps de parti pour séduire les jeunes personnes et les porter au crime, pour semer les divisions et allumer les discordes, pour dicter les testamens et

ravir la fortune. Qui de nous ignore ce que peut dans l'ame d'un dévot le refus de l'absolution d'un prêtre? J'ai connu un vieillard assiégé à l'heure de la mort par toute la bande noire du jésuitisme, pour avoir de lui une ancienne abbaye de bénédictins. Un esprit affaibli par l'âge et par la maladie ne pouvait résister que faiblement à une aussi redoutable obsession. Les parens, d'un autre côté, conjuraient le moribond de ne point faire tort à sa famille, et lui exposaient la justice de leur demande. « Laissez-moi, leur disait ce vieillard, en proie à de superstitieuses terreurs; laissez-moi; j'aime mieux que vous mouriez de faim, que de vous donner les biens de l'Eglise. Mon salut avant tout. » Il mourut bientôt. Quelques-uns de ses parens ne meurent pas de faim, mais sont dans la détresse, tandis que les moines de Loyola s'engraissent d'une fortune arrosée des larmes d'une famille malheureuse.

Les menus plaisirs de l'enfance sont aussi l'objet de leur abjecte avarice : ces hommes de Dieu font un petit commerce dans leurs colléges. Nul élève ne peut acheter quoi que ce soit que dans les boutiques de la congré-

gation. Les profits et l'intérêt y sont énormes. Mais l'audace humaine légitime tout, et les plus noires actions ont été justifiées par la superstition. L'usure, qu'ils condamnent chez les gens du monde, est juste pour eux, qui ont fait vœu de n'avoir rien du tout sur la terre, et c'est la raison pour laquelle ils vendent cher à leurs élèves les marchandises qu'ils permettent.

Dans ces colléges, on trouve aussi beaucoup de congrégations plus mystérieuses les unes que les autres. Il y a la congrégation de la Vierge : celle-là est pour les jeunes garçons âgés de plus de seize ans. Celle des anges est pour les petits garçons; et l'académie enfin est un choix de jeunes gens pris dans la première. Dans toutes ces congrégations, on fait des quêtes dont le produit n'est pas mince, et qui forment au bout de l'année une somme assez forte. Dans les grands jours de fête, on élève de petites chapelles où l'enfant Jésus et la Vierge reçoivent des pièces d'or et d'argent qui avaient été le fruit d'une application constante et d'une régularité du goût de ces maîtres.

Je laisse les bourses qu'ils ont soin d'obte-

nir des évêques, des riches congréganistes, ou des princes étrangers qui les encouragent; je dirais trop de choses, et nous sommes dans un siècle où il ne faut pas tout dire, si l'on ne veut pas être ennuyeux.

En lisant l'histoire des nations, je ne vois que trois manières de subjuguer les hommes : celle de leur proposer des lois et de les faire exécuter en les faisant aimer; celle d'abrutir les hommes par la superstition et par l'avilissement de l'ignorance; celle enfin d'appauvrir, d'écraser, d'égorger les hommes libres, et de les gouverner à force d'attentats; il n'y en a point d'autre. Les jésuites ne veulent pas de la première; la seconde ne suffit pas dans les temps où nous sommes; ils emploieront la troisième pour réussir.

La fortune et l'industrie rendent les hommes indépendans et fiers. On ne flatte guère ceux dont on peut se passer. On ne se laisse pas opprimer quand on n'a besoin de rien. « Si j'étais prince, me disait un jour un provincial des jésuites, j'aurais bientôt soumis le peuple à mon autorité. J'abaisserais d'abord les riches, je commencerais par diminuer le crédit de Lafitte, de Casimir Perrier, de Ter-

naux, et de beaucoup d'autres, en diminuant leurs richesses. Quand la fortune des particuliers est assez forte pour balancer le pouvoir du Roi, elle est dangereuse, et il est juste de l'affaiblir. Le gouvernement perd à mesure que les particuliers s'élèvent... » Voilà à mon avis le raisonnement du despotisme, et je le crois très-bon pour légitimer l'usurpation, la violence, le brigandage et tous les lâches assassinats des princes.

Les peuples pauvres sont faciles à gouverner. Voilà pourquoi les jésuites veulent être riches et pourquoi aussi ils le sont. Ce sont encore, il est vrai, des pauvres qui cherchent à faire fortune pour subjuguer des riches qui seront devenus pauvres. Ils auront bientôt le pouvoir des richesses et compteront beaucoup d'esclaves; et c'est ainsi que tout s'éloigne de son origine. La révolution avait détruit les monastères, refuge d'une foule de vauriens et d'hommes inutiles; à leur place, elle avait élevé des fabriques, des manufactures, d'immenses ateliers, où l'industrie, le commerce et le travail faisaient subsister une multitude heureuse et tranquille; une nouvelle révolution viendra peut-

être les remplacer par des cachots où l'on jettera sans pitié la vierge timide, le jeune orphelin héritier d'une grande fortune, et où de nombreuses victimes gémiront sous les lois d'un jésuite sorti d'un pays goth, tartare ou turc.

Une espèce de piété, qui se mêle à l'esprit de parti répandu dans presque tout l'univers, rend l'Europe fanatique, tributaire des jésuites. En France, comme on le sait maintenant, leurs revenus sont effrayans pour un pouvoir qui les a protégés. Ils ont à la vérité de grands voyages à payer, il leur en coûte tous les ans plus de soixante mille francs pour les voitures seules. Ils ont sept ou huit cents jésuites qui vivent comme de grands seigneurs aux dépens de la société. Il leur en coûte aussi beaucoup pour l'entretien de leurs maisons. Eh bien! avec tout cela, nos jésuites français envoient fidèlement leurs tributs à Rome. Ils passent chez les nations voisines pour les religieux les plus riches, les plus puissans et les plus respectés. Les étrangers regardent leurs maisons comme des asiles honorables pour ceux qui cherchent une vie molle et remplie de délices. Fasse le ciel que bientôt ces asiles

ne soient pas, comme du temps de Louis-le-Faible, les prisons des princes détrônés!

Les jésuites peuvent-ils parvenir à la domination sur les peuples, après avoir été l'objet de leur haine la plus fortement prononcée? Telle est la grande question que débattent les politiques, et que le monde a décidée. En dépit des nations qui les repoussent, les voilà installés dans l'Europe entière. Le produit de leurs quêtes s'élève à des millions; ils étendent leurs possessions dans les royaumes qui leur sont le plus contraires. Les libéralités des grands et des dévots ne concourent pas peu à les enrichir. Ils s'assurent par les finances de la soumission du peuple toujours esclave du plus riche. Les vexations, les rapines, leurs lois spoliatrices abaisseront ce qu'ils appellent les puissances du peuple. La superstition, toujours du goût des nations qui périssent, fera le reste.

CHAPITRE XVI.

De l'éducation des jésuites.—La jeune noblesse à Saint-Acheul. — M. de Bonneville. — Opinion de Paccanari et de M. le cardinal de Latil sur la science. — Éditions corrigées. — La nymphe Calypso. — Livres à l'index.

Quiconque se mêle de donner des institutions à un peuple doit savoir l'élever. L'éducation fait le citoyen aussi bien que l'homme moral. C'est moins la loi que l'éducation qui forme les bonnes mœurs, et pour bien connaître ce qu'est ou sera un peuple, il ne faut qu'observer le peuple enfant et aller dans les écoles où il est élevé. L'éducation doit surtout être en rapport avec les institutions sociales, et rien n'est plus singulier que de voir dans ce siècle de philosophie la méthode d'élever l'enfance toute contraire aux institutions qu'elle doit suivre. De tous les pays civilisés, il n'y en a point où l'on fasse tant de livres d'éducation,

ni de plus beaux préceptes sur la manière d'enseigner la jeunesse qu'en France, et point où l'on connaisse moins la manière de former un jeune peuple et de régler ses mœurs. De tous les siècles de politique et de religion, il n'y en a point non plus où l'on parlât tant que dans celui-ci de morale, de vertu, de sagesse dans le gouvernement. Chacun se forge à son gré des républiques; les plus beaux discours nous sont si familiers, qu'à nous entendre on nous prendrait pour des sages de l'antiquité, et pourtant jamais siècle ne fut ni moins moral, ni moins bien gouverné que le nôtre. Nous parlons trop, nous autres Français. Nous sommes toujours bien fiers quand nous pouvons chanter; une maxime dite avec esprit nous persuade que nous sommes sages; des épigrammes, des bons mots, nous consolent de tout et nous font oublier nos misères. Athènes en tout fut comme nous. Athènes fut réduite au plus dur esclavage.

Nulle part nous ne voyons plus d'hommes. Des citoyens, n'en cherchez pas; et si nous en prenons encore le nom, ce n'est que par la sotte vanité de paraître ce que nous ne

sommes pas. Comment voulez-vous qu'on en trouve, lorsque tout dans notre éducation sauvage concourt à dénaturer les enfans? Ce n'est plus pour la société qu'on les élève; ce n'est plus pour en faire des républicains, ni des aristocrates, pas même des esclaves titrés; votre fils ne sera ni un magistrat, ni un prêtre, ni un soldat, encore moins un bon père, un bon époux; rien de tout cela. Les jésuites ne savent pas s'amuser à ces petites bagatelles. La famille, la patrie, sont pour eux des mots vides de sens; mais à coup sûr, il sera le vil flatteur de ses maîtres, l'esclave de l'opinion, le valet d'une secte. Que trouverez-vous à redire à cette noble éducation? N'est-ce pas celle qu'il vous faut, à vous homme privilégié, qui ne voulez pas que votre fils soit élevé comme le peuple, et qui n'admettez point les principes immoraux de la licence moderne?

On a mille fois redit que l'éducation de Rousseau était imaginaire, je ne comprends point ce que l'on entend par-là. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a bien peu de gens qui sachent lire ce grand homme, c'est que son éducation doit être en effet bien chimérique

pour nous qui ne savons pas nous dégrader jusqu'à revenir à notre première nature, qui nous efforçons tous les jours de nous en éloigner et qui rougirions même d'être autre chose que des êtres dépravés.

Une éducation vraiment chimérique à mon avis est uniquement celle qui a pour base les principes de la mysticité et de l'intolérance, et, par un renversement de l'esprit humain, elle est adoptée, pratiquée par les gens du monde qui craignent le plus les chimères.

Les moines ne sont point propres à élever l'enfance; il y a long-temps qu'on devrait le savoir. Ils peuvent avoir réussi dans les temps passés. Comme il n'est pas aisé de s'en bien assurer et que je l'ignore, je ne m'en embarrasse point. Pour ceux que je connais, si j'avais le malheur d'être prince ou législateur, je les aurais bientôt chassés de mes États et je ne m'en ferais pas un mérite; je n'aurais fait qu'accomplir le plus pressé de mes devoirs.

Ou les moines ne sont pas attachés à leur croyance, ou ils le sont; dans le premier cas, l'on ne saurait trop se hâter de les proscrire, à moins de dire adieu aux plus simples

principes, aux droits les plus sacrés, aux mœurs. S'ils sont dévots, comme je ne voudrais régner, ni sur des imbécilles, ni sur des superstitieux, ni sur des libertins hypocrites, je les bannirais bien vite, car leurs élèves ne peuvent être que cela. Ajoutez qu'une fois que les moines ont gagné du terrain dans une nation par la jeunesse qu'ils ont élevée, par les dévots qu'ils ont dirigés, par les misérables qu'ils font vivre des restes de leur pain, ils veulent s'emparer doucement de l'autorité; alors bientôt le prince n'est plus que leur premier esclave. L'Etat devient le théâtre ou de leur sanguinaire avarice ou de leur cruelle superstition. Voilà les simples raisons qui me feraient redouter les moines dans mes Etats, et ce sont les moindres de toutes. Vous pouvez m'en croire, car je ne dis pas encore tout ce que je sais.

Chez les peuples troublés par les factions, l'éducation est toujours l'expression de quelque parti dominant. Le lecteur va juger de quel parti les jésuites sont les organes. Leurs colléges sont remplis de tout ce qui faisait partie de l'ancienne noblesse et de tout ce qui s'efforce de renverser une liberté dont

à peine nous goûtons quelque fruit, et c'est une chose vraiment frappante que dès qu'ils mettent le pied dans un pays, ils soient aussitôt suivis par les ducs, les barons, les marquis, les fils de ministres, d'ambassadeurs, de pairs et de tout ce que la cour a de plus brillant et la France de plus riche. Je ne dis rien de Saint-Acheul : il n'y a pas longtemps que tout, jusqu'aux enfans de chœur, y était prince, ou duc, ou pair, excepté pourtant M. de Renneville qui n'était encore que le fils d'un député du peuple, et qui depuis est devenu un personnage très-important.

Lorsque j'arrivai à Forcalquier, pays inaccessible et sauvage, je fus bien surpris d'y trouver la jeune noblesse de Lyon, de Valence, de Grenoble, de la Provence et du Languedoc. Ce qui surprendra aussi beaucoup de monde, c'est que dans ces colléges que la France semblait ignorer, il y avait des Américains, des Espagnols, des Italiens, de jeunes étrangers de la plus haute distinction. Les grands de Paris se disputaient les places de Saint-Acheul : ces bons Pères ne peuvent pas suffire aux demandes qu'on leur fait de toutes parts pour des éducations par-

ticulières, tant ils ont de crédit auprès des *gens comme il faut!*

Leur méthode d'enseigner est-elle meilleure que celle des colléges nationaux qu'ils s'efforcent tant de décrier? Non. La différence qu'il y a entre les élèves de ces moines et ceux des universités qu'ils méprisent, est celle qui existe entre un homme vivant et un cadavre, et pourtant il y a bien à dire sur les autres éducations. L'éducation, l'instruction, la littérature, y sont nulles. «Il faut, a dit Montesquieu, en parlant de l'éducation dans le gouvernement despotique, il faut ôter tout afin de donner quelque chose, et commencer par faire un mauvais sujet pour faire un bon esclave. »

Les jésuites doivent tout à l'esprit de parti. C'est la fureur de la superstition unie au fanatisme de la féodalité qui les a mis à la mode. S'ils n'avaient d'autre but que la science, ils seraient bientôt oubliés. On ne verrait pas tant d'opiniâtreté du côté des nobles pour les maintenir, ni tant d'insolentes brigues du côté des jésuites pour triompher d'une nation qui les abhorre comme de mauvais citoyens et qui les craint comme des scélé-

rats; car après tout ne donnons rien à l'opinion. Voyons ces maîtres fameux tant prônés par leurs esclaves et si souvent méprisés par leurs disciples; examinons-les, quels sont-ils?

Ce sont pour la plupart de pauvres montagnards ramassés dans les Cévennes, dégrossis par les curés du pays, élevés par les soins des chrétiens charitables et puis surchargés d'un jargon théologique plus barbare que leur primitive éducation; ce sont quelques vieux débris de prêtres ignorans jetés sur nos rivages par toutes les révolutions qui agitent l'Europe, tous bannis, repoussés de leur patrie qu'ils troublaient à l'aide d'une science sans raison et d'un orgueil sans mesure; le plus grand nombre est sorti de leurs mains et n'est pas le moins à craindre. Ce sont de jeunes plantes cultivées avec soin, et leur culture, comme on l'a vu plus haut, n'est pas l'ouvrage d'un moment. La haine du monde et le mépris de la raison sont leurs premiers principes, comme la fourberie et le mensonge sont leurs premières vertus. Elevés dans toute la corruption des cachots monastiques, ils nour-

rissent dans leurs cœurs une profonde aversion pour tout ce qui est humain ; et renonçant par état aux droits les plus sacrés de la nature, ils n'ont de voix et de vigueur que pour les arracher aux autres. Ne voilà-t-il pas de bons instituteurs? Et pouvaient-ils en trouver de meilleurs pour nous ramener à la civilisation des Hottentots?

Ajoutez cette foule de jésuites étrangers, ignorant nos usages, nos lois, nos mœurs, notre langue même, portant parmi nous des préjugés inconnus et des manières barbares, et venant au milieu de notre nation former comme une autre nation. Le Russe veut faire son élève Russe, le Polonais veut le rendre Polonais; l'Allemand, qui voit partout des préjugés hors chez lui, veut lui donner ses goûts; l'Italien le façonne aux momeries ultramontaines ; l'Anglais, contraire en tout à nos coutumes, l'élève à sa façon; il en est de même de l'Espagnol, du Suisse, de l'Africain, de l'Américain : car il y a de tout cela chez les derviches de Mont-Rouge. Ainsi livrée à ces étrangers sans principes, sans talens, sans patrie, sans Dieu, la jeunesse française deviendra étrangère au pays qui

l'aura élevée, et c'est ainsi que le caractère d'une nation s'altère peu à peu et devient enfin méconnaissable, au point que de tout ce qui la distinguait, il ne lui reste qu'un vain nom, encore ce nom se sent-il tôt ou tard du dépérissement de tout le reste. On peut conjecturer de là quel sera bientôt le caractère national des Français. L'invasion des nations européennes a laissé parmi nous des traces qui ne s'effaceront point : la foule des étrangers curieux qui viennent visiter notre pays, le grand nombre qui s'y établit, nos compatriotes qui vont chez l'étranger et qui veulent se donner le ton d'en emprunter les mœurs aussi bien que les modes, la manie des gens d'État de vouloir nous faire tout autres que nous ne pouvons être, d'autres causes qu'il est inutile d'énumérer ici, tout cela nous marque assez la destinée future de notre pauvre patrie! Avec le caractère national l'État périt aussi, parce qu'alors rien n'arrête les progrès de sa décadence.

On peut juger par les maîtres quels seront les disciples. Remontons en esprit au temps de nos bons aïeux qui vivaient sous

le régime des moines, et nous aurons l'idée de ce que les temps vont devenir.

La science dont les jésuites font un si magnifique étalage dans leurs prospectus, n'est qu'un leurre spécieux dont ils couvrent insolemment leurs véritables intentions; à part quelques livres faits par les religieux de la société, tous les livres de la littérature française sont interdits chez eux. On dirait même que la langue française leur est suspecte et qu'elle a quelque chose de pestilentiel, tant ils sont attentifs à la négliger pour un latin abâtardi que n'entendraient ni Cicéron, ni Quintilien, et pour un grec qu'ils ne savent pas eux-mêmes; bientôt notre nation aura deux langues, et les Français ne s'entendront plus entre eux. Les jésuites pratiquent avec succès parmi nous ce qu'ils avaient commencé dans la Pologne. Ils dénaturent les mots, ils changent, tronquent, vicient notre langue; ce qui est une preuve certaine, dit un auteur ancien, de la décadence d'une nation.

Dans les commencemens de la nouvelle société, connue sous le titre menteur de PP. de la Foi, Paccanari, le plus ignorant des hom-

mes, et l'implacable ennemi du talent, proscrivait sans modération toute espèce de littérature. Un peu de latin, un peu de théologie, beaucoup de fanatisme, suffisait pour être bien élevé. Il ne voulait ni discours, ni poésie latine, ni grec; il disait que dans le siècle où nous sommes, il fallait ramener les hommes à la simplicité des premiers siècles de l'Église, et que pour cela il fallait recourir à l'ignorance; la science étant, selon lui et le cardinal de Latil à qui je l'ai ouï dire, une arme nuisible à tout le monde, et un obstacle insurmontable aux progrès de l'Évangile. On sait ce qu'a de valeur le mot science dans la bouche des Paccanari et de cardinaux tels que M. de Latil.

Les jésuites sentirent bien qu'avec de tels systèmes, ils ne pourraient jamais réussir en France. Ils se détachèrent de cet inflexible et sauvage Paccanari, et se réunirent aux jésuites de la Pologne, qui leur donnèrent un plan d'études, de conduite et de politique qu'ils suivent encore. Dans ce plan, c'est le fanatisme de l'ignorance qui s'arme avec fureur contre le pouvoir de la raison; c'est la plus grande haine de la philosophie mo-

derne qui l'a inspiré, et, dans leur aveugle colère, ils n'ont pas même épargné les principes les plus modérés.

Cependant les jésuites, autorisés par leur général Fortis, permettent avec beaucoup de réserve la lecture de quelques ouvrages français, mais corrigés, mutilés, corrompus par leurs modernes Jouvency. Ils ont fabriqué pour tous leurs colléges et les petits séminaires de France, un Télémaque, un Boileau, un La Fontaine, un Racine, un Molière, une chronologie, une grammaire, des histoires. Ils n'ont pu refaire tous les livres, mais ils savent les rendre bons pour eux, à peu de frais, et en peu de temps les plus grandes bibliothèques deviennent un funeste poison sous la main de ces Vandales. Ils font donc *cartonner* tous les livres de chaque collége par les congréganistes. Cette méthode est trop curieuse pour n'en pas citer quelques exemples.

Prenons Saint-Acheul; puisque c'est là que nos grands seigneurs vont s'instruire, il faut au moins savoir comment on s'y prend. Si jamais nous sommes grands seigneurs, ce qu'à Dieu ne plaise, nous saurons à

quoi nous en tenir, quand nos enfans seront en âge d'être élevés.

Un jeune homme de ma connaissance avait la permission de lire Télémaque. C'était précisément dans le temps où Loriquet s'occupait de faire ses éditions jésuitiques. Télémaque était donc *cartonné*. D'abord l'imprudent congréganiste chargé du *cartonnage*, au lieu d'arracher l'estampe où l'on voyait Calypso toute nue, s'était contenté de *cartonner* le beau sein de la déesse, et l'on conçoit que, pour l'imagination d'un jeune homme, ce beau sein voilé était bien plus dangereux que s'il eût été à découvert. Mais c'est peu : à chaque page ce jeune homme était arrêté par ce malheureux carton qui cachait tantôt une longue période, tantôt des demi-phrases, tantôt des mots seuls, et c'était là surtout ce qui l'embarrassait. Passe encore qu'on retranche des pages entières : elles peuvent être mauvaises ; mais des mots ! Il voulait arracher le carton. Ses maîtres l'avaient prévu, avec le carton disparaissait la pensée condamnée, et il n'était pas possible de contenter sa curiosité. Je laisse à penser au lecteur quels effets peuvent produire ces extrava-

gantes précautions sur l'ame d'un enfant. Il veut, à quelque prix que ce soit, connaître ce qu'on lui cache avec tant de soin. Il sort, achète un Télémaque, le parcourt pour trouver les passages *cartonnés*. Quelle surprise pour lui, lorsqu'il voit que ce qu'on lui dérobait avec tant de mystère, c'est cette vérité si simple et si incontestable pour l'esprit même d'un enfant : *Les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois*, etc. Que doit-il penser, lorsqu'il trouve que dans cette phrase : *Ce peuple va tout nu ;* ce *tout nu* scandaleux, impie, abominable, est seul impitoyablement effacé ; et que dans celle-ci : *Cette princesse nourrissait dans son cœur un violent amour*, ce sacrilége *amour* avait le même sort que le *tout nu* effrayant que nous venons de voir?

C'est un singulier spectacle que celui d'une troupe de jeunes congréganistes dirigés par Loriquet, déchirant les plus sages livres, anéantissant avec horreur les mots de *femme*, de *vierge*, d'*égalité*, de *liberté*, de *philosophie*. Quelques bonnes ames de la congrégation allaient même jusqu'à cartonner le nom de *chasteté*, de peur, sans doute, de

réveiller des idées qui chatouillent un peu notre faible nature.

Mes lecteurs ne s'imaginent peut-être pas que la charmante Sévigné soit capable de scandaliser personne. Prenez garde, mon cher lecteur, vous sentez un peu le fagot, vous dirait d'Alembert. Un jésuite, presque célèbre par son fanatisme, déclara dans cette maison de Reims où nos rois vont guérir les écrouelles, que les lettres de madame de Sévigné étaient un recueil d'obscénités et d'infamies. Il décréta qu'on ne lirait plus ce livre abominable, sans encourir l'indignation de Dieu, et pourquoi? Parce qu'on y parle de la grossesse et des accouchemens de madame de Grignan; qu'on y recommande à M. de Grignan de n'être pas le bourreau de sa femme, et qu'on s'y entretient des belles femmes de la cour de Louis-le-Grand.... Ce jésuite ajouta que de tous les livres de la littérature française il n'avait voulu conserver que la tragédie d'Athalie, et que malheureusement, en arrachant les autres pièces de Racine pour les jeter au feu, il avait déchiré plusieurs pages du chef-d'œuvre qu'il aimait.

J'épargnerai à mon lecteur de lui parler des commentaires que l'on fait dans ces maisons religieuses sur la seconde églogue et le IV^e^ livre de l'Enéide de Virgile, pour en interdire la lecture. Il est difficile de pousser plus loin le cynisme et la grossière brutalité, et qu'après de tels discours une jeune et sensible imagination puisse demeurer chaste. Quoi ! vous voudriez que votre fils sortît simple et innocent de ces colléges où le nom de femme est effacé des livres comme si ce mot devait corrompre les mœurs, et où l'amitié la plus légitime est décriée comme le plus grand de tous les crimes ! Dans le monde, des parens, des sœurs, une mère, ne seront à ses yeux que des objets pernicieux aux hommes. Ses plus saints embrassemens ne seront jamais sans crime. Son sang bouillonnera d'un feu coupable au milieu des plus douces étreintes de celle qui lui donna le jour.

Encore un fait qui terminera ces détails trop propres à affliger les cœurs bons et à indigner les hommes qui pensent.

La vérité est peu de chose pour ces hommes d'Église. Il fut défendu à Forcalquier de lire l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury,

parce qu'il rapporte que quelques papes ont eu des bâtards, ont commis des assassinats, des crimes de toutes les façons. Tout l'archevêché de Reims se souleva parce qu'on lisait au petit séminaire le roman de *Paul et Virginie.* Un jeune professeur fut disgracié, et ses élèves mal notés pour avoir traduit dans un examen public la satire de Juvénal contre les nobles. Buffon fut brûlé comme un infâme libelle. Un élève du séminaire avait acheté secrètement l'Histoire naturelle. Le supérieur l'apprend, lui adresse des reproches, lui fait du bel ouvrage de Buffon la peinture la plus horrible, et lui avoue naïvement que lui, prêtre supérieur d'un petit séminaire, n'oserait jamais lire un livre comme celui-là, et qu'il fallait le brûler. Je ne dirai point ce que c'était que cet homme. Quand je ne l'aurais pas su, je l'aurais deviné à ce seul trait. Il faut être bien dépravé pour se perdre à de telles lectures.

Après cela, vous croyez peut-être qu'ils enseignent avec plus de liberté la géographie, les mathématiques, la physique, l'astronomie ? Point du tout. Malte-Brun est un

athée qui a glissé son funeste esprit de paradoxe dans sa Géographie; aussi Loriquet en a-t-il fait une autre. Lalande peut bien avoir communiqué son incrédulité aux astres qu'il connaissait si bien; il serait dangereux de laisser lire les livres de Lalande, et Loriquet s'est fait astronome. La physique, telle qu'on l'apprend dans le monde, explique toute la nature sans avoir besoin de Dieu; c'est un scandale aux yeux des jésuites, et Loriquet de travailler aussi à devenir physicien. C'est un homme étrange que ce Loriquet! Il s'est chargé de refaire toute notre littérature, il veut réformer toutes nos sciences. Son activité et son zèle ardent ne négligent rien; il dénature, il tronque, il anéantit tout ce qui tombe dans ses mains. La bande Loriquet, c'est ainsi qu'on l'appelait à Saint-Acheul, veut faire disparaître nos bibliothèques profanes, nos cabinets de lecture, nos presses, nos librairies; elle se hâte de faire imprimer, dans les Pays-Bas et à Paris, les livres qu'elle veut substituer à ceux qu'elle mutile; elle entasse dans ses colléges tous ces vieux écrits poudreux, ces in-folios absurdes, ces commentaires inepies dont nous

avons condamné à l'oubli jusqu'aux titres même. Vous seriez étonné de voir arriver des provinces, des voitures chargées de vieux ornemens d'église et d'énormes paperasses de théologie qui troublaient les pauvres cervelles des temps passés. On est tenté de rire en voyant ces petites menées, et moi j'en suis alarmé. Que de livres ne sont point parvenus jusqu'à nous ! Qui sait si avec nos immenses bibliothèques nous avons le quart des livres composés depuis l'origine des lettres ! A combien de grandes bibliothèques l'intolérance farouche n'a-t-elle point mis le feu ! Combien de livres les savans n'ont-ils point sacrifié à leur jalousie furieuse ! De tous les livres des philosophes grecs dont Diogène Laërce nous a donné la liste, il ne nous reste qu'un petit nombre, et qui m'assurera que ce petit nombre n'a pas été tronqué par les moines qui nous les ont transmis ? Il n'y a rien de plus actif que l'esprit de parti, et rien de plus violent que le fanatisme. Voyez comme ils se pressent encore d'en détruire tous les jours ; il n'est pas de mission, pas de sermon, pas de jubilé, pas de neuvaine, pas de conversion qui ne soit l'occasion

d'un magnifique auto-da-fé. Les temples, les palais, les enceintes destinées aux leçons de la jeunesse, deviennent les théâtres de ces pratiques à la fois sacriléges et anti-sociales. Les paisibles campagnes sont aussi les lieux où se passent ces scènes odieuses. Il n'y a pas longtemps encore que tout près de Versailles, dans le château d'un noble pair, la conversion d'un riche Américain a donné lieu à une de ces cérémonies trop souvent reproduites devant nos yeux. Avant d'abjurer la foi de ses pères, il fallut qu'il consentît au sacrifice d'une précieuse bibliothèque. M. le duc de R*** le détermina par ce raisonnement si semblable à celui d'un calife: «Quelques livres qu'elle renferme, il faut les brûler. S'ils sont mauvais, la religion le veut, c'est un crime de balancer; s'ils ne le sont pas, ils ne peuvent être que superflus. Que diraient-ils qu'on ne trouve dans la Bible? L'Evangile doit suffire au chrétien... » Le superbe auto-da-fé fut célébré, la main du riche néophyte alluma le bûcher, et les flammes de la Sainte-Hermandad dévorèrent *Estelle et Némorin*, *Paul et Virginie*. Fénélon ne put trouver grâce devant ces farouches

Vandales pour le plus beau de ses écrits; Châteaubriand ne fut pas même épargné : il y a quelque chose dans les *Martyrs* qui sent l'hérésie; et on livra cette fois aux flammes deux amans que l'auteur avait déjà voués aux bêtes féroces.

Les Français n'ont point d'histoire : ce n'est que dans un pays libre qu'on peut en trouver. Comment voulez-vous que, sous des ministres absolus, il y ait des gens qui osent parler sans détour ? Des esclaves ne s'avisent guère de dire ce qu'ils pensent. S'ils l'osaient, ils seraient bientôt punis de leur audacieuse sincérité. Les tyrans n'aiment pas qu'on les blâme, et les méchans craignent surtout qu'on les découvre. Aussi voyez-vous ces pays tant vantés pour leurs lumières et pour leurs écrits? pas un bon esprit n'y entreprend une histoire nationale. On y voit bien des relations de voyages, des histoires de peuples étrangers, les vies de princes qui ne furent pas les leurs, mais on se garde bien de raconter ce qui se passe ou s'est passé autour de soi ; on sait trop ce qu'il en coûterait, si l'on ne flattait quelque parti, ou si l'on ne vantait aux dépens de la justice

ceux qui ne sont sur la terre que pour y faire le mal.

Je n'aime pas non plus les histoires faites dans les temps de crise et d'agitation. Au milieu des dissensions civiles, la vérité modeste ne se fait guère entendre. Les passions et les préjugés règnent dans les temps orageux, et rarement la raison simple y trouve quelque place; il faudrait, pour juger les événemens, les choses et les hommes, être à une égale distance des partis qui dominent, et cette juste modération est rare parmi les hommes. Je voudrais bien moins encore que des religieux se mêlassent de l'histoire d'une nation. Ils ne sont pas même faits pour écrire l'histoire de leur couvent et noter tout ce qui s'y fait; comment voulez-vous que leurs faibles cerveaux tiennent contre les événemens multipliés qui agitent les Etats? Leur éducation est trop resserrée pour qu'ils puissent s'occuper d'un ouvrage quelconque, ils sont trop esclaves pour pouvoir bien juger des choses; ils sont trop vils et trop dénués de cœur, pour résister aux caresses ou aux menaces de ceux qui gouvernent.

Cependant la fidélité de l'histoire intéresse

autant que la vérité des mœurs et des caractères. L'intérêt du genre humain exige que les événemens soient fidèlement rapportés. Car après tout, puisque l'histoire a servi de base aux principes de la morale, de la religion et des lois, il importe que les faits qu'elle nous montre ne soient ni controuvés ni l'ouvrage du mensonge ou de l'esprit de système.

Ce n'est rien quand l'histoire n'est que défectueuse. Qu'importent des noms, des lieux, des dates, si du reste le cœur humain est bien dépeint, et si elle enseigne à connaître les hommes? Mais les pires historiens pour les jeunes gens et pour une nation déchirée par mille factions différentes, sont ceux qui peignent les hommes plus méchans qu'ils ne peuvent être, qui choisissent les événemens, ou plutôt qui les inventent, les ornent de détails de leur fabrique, rendent leur lecture agréable pour corrompre plus sûrement la jeunesse, et pour détruire entièrement l'esprit d'une nation.

Je laisse à part l'histoire ancienne, non-seulement parce que les moines en ont fait un recueil de mensonges ou de préjugés,

mais parce que depuis long-temps ils en ont fait un tissu de simplicités puériles plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former.

Mais n'avez-vous jamais lu les histoires du P. Loriquet, moderne historien de Saint-Acheul, et de ces barbouilleurs de papier de gazette, qui font métier de falsifier toutes nos histoires, et de tromper les jeunes cœurs? Depuis le commencement jusqu'à la fin de ses livres, ce jésuite Loriquet ne cesse de calomnier le peuple français, et d'outrager les citoyens les plus sages. Il s'attache à faire voir les choses et les hommes, non pas comme ils sont, mais comme il les jugé dans sa haine ou dans ses systèmes. Il rapporte, il multiplie, il assure les faits les plus faux; il n'omet rien pour perpétuer ses mensonges. Il est politique, il est religieux, il est sincère en apparence, il est tout ce qui ne convient point à la jeunesse trop facile à se laisser éblouir et séduire. Malheureusement il flatte les nobles, et soutient surtout le clergé. On ne voit presque dans tous ses récits que l'éloge de l'absurde féodalité et la censure des sectateurs de la raison. La fureur de la superstí-

tion qui a gagné de nos jours tous les peuples, a mis en vogue ces œuvres de l'ignorance et de la mauvaise foi. Vous ne trouverez pas une maison d'éducation, un petit collége, un seul petit village où ces misérables écrits ne soient recommandés et répandus par les prêtres.

Il faut encore ici recourir aux exemples. Ils feront sans doute une plus vive impression que tous les discours.

Dans son livre d'histoire, ou plutôt de fausseté, ce jésuite Loriquet peint la nation française comme un peuple féroce et ennemi de toute humanité, nos armées comme une troupe de scélérats qui n'aspiraient qu'au pillage et à la fortune; il ose même dire que nos soldats n'avaient aucune discipline, et que, s'ils ont remporté quelques victoires, ils ne les ont dues qu'à la force. Selon lui, les chefs de notre constitution n'étaient que des républicains sans foi, sans science, sans mœurs, qui ont établi des institutions barbares, et fait des lois contraires à la raison. Quand il parle de Napoléon, il n'a pas assez de rage, et ses injures dégénèrent souvent en ridicules puérilités; tantôt ce grand em-

pereur n'est à ses yeux qu'un aventurier téméraire et fougueux, qui parvient à la souveraine puissance à force d'attentats; tantôt un mauvais chef de brigands qui va ravager le monde; tantôt encore il en fait un homme sans humanité, sans religion, sans loi, sans principe. Tel est le sort de ce maître de l'Europe, dont la renommée devait égaler la gloire! Il passe chez les jésuites pour un monstre plus affreux que Néron, et ses généraux pour des complices sans honneur, qui trahissaient leur patrie pour arriver aux premières places de l'empire. Croirai-je qu'un seul Français, qu'un seul de ceux qui servirent et admirèrent ce grand homme, voulût sans indignation laisser lire à ses enfans de semblables histoires, et leur donner pour maîtres ces lâches détracteurs de nos hommes illustres? Et voilà comment le fanatisme, ainsi que l'esprit de parti, calomnie sans cesse toute une nation!

D'après les renseignemens donnés au ministère de l'instruction publique, il est certain que le nombre des élèves des jésuites est trois fois plus considérable que celui des élèves de l'Université; j'exhorte les Français

à faire attention à cet avis qui m'est venu de bonne source, et qui doit nous faire trembler tous sur le sort de notre infortuné pays. C'est l'éducation qui donne aux ames le caractère national, et qui communique cet amour des lois et de la patrie, sans lequel il n'y a rien dans une nation. En apprenant à lire, l'enfant connaît tout ce qui intéresse son pays. Sous des maîtres contraires à toutes les lois et aux bonnes institutions, sans patrie, sans famille, il apprend à n'être rien, à être pis, puisqu'il apprend à être l'ennemi d'une partie de ses compatriotes.

On peut juger par-là combien il importe que la loi règle la matière, l'ordre et la forme des études. C'est l'article important pour un peuple qui veut se former ou qui veut se renouveler.

Je ne voudrais pour instituteurs que des Français, point prêtres, point célibataires, mais mariés, remarquables par leurs mœurs, leurs lumières et leur zèle pour le bien public.

Quand nous voudrions supposer les prêtres, les jésuites, aussi habiles dans l'art d'élever la jeunesse, que nous les font quelques

hommes de ce siècle ; quand nous en ferions des philosophes austères, religieux, désintéressés, attachés par goût et par des maximes de justice et de vertu tirées de l'amour de Dieu et de son semblable, à l'éducation des jeunes gens; enfin, quand nous leur supposerions autant d'intelligence et de talens qu'il faut en avoir et qu'on leur trouve dans le fond de stupidité, d'ignorance et d'avilissement, quel bien retirerait la nation de cette absurde théologie, de ces vils préjugés, de ces dégradantes maximes dont ils font profession? Quel progrès pourraient faire les peuples laissés à la merci de ces hommes qui redoutent la raison et qui cherchent à l'étouffer ? Comment pourraient-ils éclairer et perfectionner les hommes, eux, qui n'ayant ni pays, ni domicile fixe, ni famille, ni aucun de ces sentimens qui nous attachent mutuellement, n'ont pas d'autres besoins que d'avilir leurs semblables, et de les mettre au-dessous d'eux?

Qu'on songe de combien de choses nous sommes redevables à la grande révolution qui s'est faite parmi nous ; combien la philosophie a facilité la civilisation, et combien

l'éducation, fondée sur des principes de raison et de liberté, a développé l'esprit de la nation; qu'on pense à cette distance infinie qui sépare notre siècle du siècle qui s'est écoulé, nos goûts et nos opinions des goûts et des opinions de nos bons aïeux; qu'on songe qu'il a fallu des circonstances infinies pour nous amener au point où nous sommes, et l'on jugera combien il serait dangereux pour nous de retourner avec les moines à notre premier état de barbarie. Nous serions pis que nous n'étions.

Qu'il me soit permis encore de considérer le vice de cette éducation que le fanatisme semble mettre tous les jours de plus en plus à la mode parmi nous.

Bien des pères, méprisant assez ce qu'on appelle études, ne se soucient guère que de former leurs enfans aux exercices du corps et à la connaissance du monde. Ce n'était qu'après avoir instruit les enfans dans les exercices du corps que les Perses s'occupaient de ceux de l'esprit; ils prétendaient que ce système était le seul conforme à la nature, et qu'il est aussi absurde de vouloir régler la pensée d'un être qui n'a pas encore reçu la

faculté de penser, qu'il le serait de s'occuper à diriger la course de celui qui ne peut pas marcher. Mais il ne faut chercher rien de tout cela chez les jésuites. Il est important pour eux de s'emparer des esprits dès l'âge le plus tendre, et ils n'oublient rien pour cela.

Quoi qu'il en soit de leur méthode, qu'ils n'aient ni littérature, ni philosophie, ni histoire, on voit du moins qu'ils travaillent sans relâche à rompre tout commerce parmi les hommes, à détruire toute union dans la famille, à détacher les enfans des parens, et à courber toutes les ames sous le joug de la plus abjecte et de la plus affreuse superstition.

Je m'arrête ici, et je supplie mes lecteurs de suspendre leur lecture pour considérer le malheur qui menace le genre humain, si jamais cette monstrueuse éducation prend quelque consistance, et qu'elle influe sur la société!

CHAPITRE XVII.

Fanatisme. — Les jésuitesses. — La fille enceinte. — Liste de proscription. — L'exorcisme. — Lettre anonyme.

Les jésuites sont méchans et ne peuvent être que tels; mais non pas par ces absurdes raisons qu'on nous donne tous les jours. La servitude est une chose que ne peut comporter notre nature. En abrutissant le cœur humain, elle le dénature et le rend féroce. Il en est de certains principes comme de certains vices : lorsqu'on les a adoptés, il faut supprimer tous les sentimens et tous les devoirs. La servitude entraîne avec elle des principes qui rendent barbare, tandis que la liberté rend sensible à l'équité, au courage et à la vertu.

Je n'en voudrais point d'autres preuves que les Arsacides du Vieux-de-la-Montagne, et je demanderai si les peuplades les plus

farouches ne sont pas préférables à ces Espagnols et à ces Portugais qui, sous le joug de l'inquisition, égorgeaient avec tant d'atrocité les malheureux qui ne voulaient pas se convertir. Pour moi, lorsque je lis que de sauvages cannibales dansent au milieu des bois autour de leur victime expirante, je ne vois dans ces êtres sans pitié que des bêtes féroces, et ils ne se donnent pas pour autre chose. Mais pour les cannibales de Tolède et de Lisbonne qui font des sacrifices de ceux qui ne vont pas à la messe ou qui refusent de jeuner, qui vantent après cela leur charité et veulent passer pour les amis du genre humain, je ne sais rien de plus affreux sur la terre, et les déserts de l'Afrique n'ont rien qui égale les horreurs de ces pays de malédiction.

Ce sont donc les institutions seules qui dépravent le naturel de l'homme; voilà pourquoi les jésuites, nécessairement asservis à des institutions tyranniques, ne peuvent être que les ennemis de toute société.

Les jésuites, il est vrai, n'immolent pas à Dieu des victimes humaines. Ce n'est pas l'honneur de la Divinité qui occupe tous

leurs soins. Charles II, roi d'Angleterre, vit, en passant, un homme au pilori; il demanda pourquoi il était là? « Sire, lui dit-on, c'est parce qu'il a fait des libelles contre les ministres. — Le grand sot! reprit le roi, que ne les écrivait-il contre moi? On ne lui aurait rien fait. » C'est en effet la conduite de tous les ministres des princes et des jésuites qui se disent les ministres de Dieu. Vous pouvez nier la Divinité, attaquer, mépriser, profaner, briser même les lois de la morale chrétienne; vous pouvez à votre aise railler, détruire la religion; que leur importe, pourvu qu'ils puissent à leur tour vous répondre par quelques lourds syllogismes et vous assommer de quelque épais fatras d'érudition; pourvu qu'ils puissent faire entendre dévotement aux bonnes gens qui les écoutent que vous êtes un libertin, un impie, un mauvais sujet? C'est là tout leur métier, ils s'en acquitteront bien. Mais les attaquer en personne, montrer leur hypocrisie, leurs pratiques folles, leurs coupables faiblesses, honnir, proscrire leur religion et celle des moines leurs confrères, vanter la foi de l'Evangile et les vertus de Jésus-Christ; homme

coupable, vous serez puni! Vous êtes un excommunié, un réprouvé, un maudit; en attendant les feux de l'enfer, vous serez pieusement flétri, déshonoré, vous serez expulsé de partout; car la gloire du Très-Haut le demande; ainsi le veut le bon exemple. Vos proches, vos amis, vos serviteurs, tout se ressentira de votre sacrilége. A peine serez-vous en sûreté dans le coin du dernier asile que vous aurez choisi, trop heureux alors si le châtiment que vous infligent ces hommes de Dieu n'est autre que celui de vous faire mourir de faim!

Leur souverain plaisir est de nuire à quiconque ose être leur ennemi, et même à quiconque est l'observateur indifférent de cette rage de dominer qui les tourmente. Un jésuite de Fribourg avait un frère qui n'aimait pas les prêtres, encore moins les jésuites. Ceux-ci ne pouvant le réduire ni par leurs caresses, ni par leurs menaces, le livrent à son frère le jésuite, qui le maltraite, le persécute, l'accable de coups, lui arrache jusqu'au pain qu'il porte à sa bouche, le traîne aux bords d'une rivière, lui veut attacher une pierre au cou pour le noyer et pour dé-

livrer le ciel, la terre et l'Eglise d'un impie. Il échappe néanmoins, comme par miracle, à une mort terrible, il s'enfuit. Il est accusé et poursuivi comme un malfaiteur par ces mêmes jésuites qui l'ont assassiné. Voilà ce que ces religieux osent appeler le zèle de la vérité !

Lorsque nos soldats entrèrent en Espagne pour y abolir la constitution, la raison et la liberté, un jeune homme, qui avait été confié aux jésuites de Madrid, chantait par étourderie une chanson républicaine et témoignait une grande joie de voir triompher dans sa patrie la justice et la vertu : il paya bien cher l'amour de son pays. Les jésuites qui le surprirent, le précipitèrent garroté dans une fosse profonde, et en lui apportant chaque jour un peu de pain noir et d'eau sale pour prolonger une existence si triste, ils lui appliquaient sur les épaules autant de coups de discipline qu'il y avait de mots dans la chanson révolutionnaire. Il expira bientôt sous les coups de ces hommes de Dieu. J'ai connu à Mont-Rouge des jésuites espagnols qui m'ont raconté ce fait et qui avaient été les bourreaux de ce malheureux.

Les jésuites de France ne nous laissent rien à envier à nos voisins les Espagnols, peuple fanatique et féroce. Il y a quelque temps, que vis-à-vis le noviciat de Mont-Rouge il y avait une espèce de couvent de jésuitesses, où la mort et le fanatisme se repaissaient tous les jours de quelque victime : leur cloître était un vrai sépulcre, et des parens inhumains leur confiaient des enfans.

Une fille que trop d'amour avait rendue criminelle, s'était jetée dans ce couvent, pour expier, par une rigoureuse pénitence, une faiblesse bien pardonnable. Elle était parvenue à force de contrainte et de précaution à cacher sa grossesse, et elle espérait qu'elle pourrait accoucher sans bruit et dérober aux regards le malheureux fruit de son amour. Le ciel trompa ses prières qui ne demandaient que cette grâce bien méritée. Des douleurs insupportables la trahirent : elle fut dans la cruelle nécessité de demander un médecin pour être délivrée de cette couche malheureuse. O crime ! ô Providence ! ô superstition ! Dans la crainte qu'on ne révélât ce qu'ils croyaient un scandale de leur couvent, ces

monstres de l'enfer laissèrent périr cette femme et son enfant au milieu des plus horribles douleurs.

Il faut que l'erreur ait une nature bien funeste, puisqu'elle ne laisse rien de bon ni d'humain dans le cœur qui la reçoit. Il me souvient que dans le temps que je vivais à Mont-Rouge, ces Catilina sacrés s'amusaient, dans leurs conversations, à faire la liste de tous ceux qu'ils feraient mourir sitôt qu'ils seraient les maîtres absolus du pouvoir. Un jour, un de ces jeunes forcenés avait affiché à la porte de la chapelle un long papier où l'on voyait en gros caractères : *Liste de tous les ennemis de la société de Jésus.* Venaient après cela les noms de M. le duc d'Orléans et de plusieurs grands personnages étrangers, de M. le duc de Choiseul, de La Rochefoucauld-Liancourt, de M. Decaze, de M. La Fayette, et une infinité d'autres noms illustres; au bas de cette liste on lisait : *Ne priez pas pour ces prévaricateurs; ils sont irrévocablement damnés...* J'étais bien religieux, je pourrais dire dévot, mais le plus tolérant des hommes. A la vue de ce papier odieux, je me sentis pénétré

d'un noble et généreux courage ; je l'arrachai et le mis en pièces. Quelques jours après je fus aux portes de la mort, et j'ignore comment j'en ai pu revenir.

La maison de Saint-Acheul est placée sous la protection spéciale des nobles émigrés, des députés de la congrégation; on y élève notre jeune noblesse ; c'est peu que d'y apprendre à détester nos lois constitutionnelles et ceux qui veulent les maintenir. Dans cette maison de jésuites, il se trouve des élèves de toutes les communions. Mais qu'importe après tout au jésuite que vous soyez juif ou mahométan, pourvu que vous soyez son esclave? Cependant, pour mieux vous asservir, il tentera de vous convertir.

Un moine de Saint-Acheul, qui a l'ambition de détruire toute religion qui n'est pas la sienne, était parvenu, à force de soins et d'efforts, à faire abjurer à un jeune élève la religion raisonnable de Calvin. Comme il lui prêchait tous les jours que c'était un crime horrible de fréquenter ceux qui ne baisent pas respectueusement les souliers de notre saint-père le pape, celui-ci se crut obligé en conscience de rompre tout commerce avec

son père, ou d'en faire un zélé ultramontain. Echauffé et poussé par son farouche directeur, ce jeune apprenti en théologie va trouver son père, l'exhorte à reconnaître qu'il ne peut y avoir qu'une religion puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, et ne pouvant rien gagner par des argumens qui parlaient contre lui-même, ce détestable enfant menace de tuer d'un coup de pistolet celui qui lui donna la vie, s'il ne cède pas à ses exhortations. « Voyez-vous, disait ce même jésuite à un autre protestant qu'il voulait séduire, et qu'il encourageait au même crime, voyez-vous comme notre religion est sainte et vraie! Ce bon serviteur de Dieu voulait tuer son père d'un coup de pistolet, s'il n'embrassait point la foi de Jésus-Christ! »

Plus de la moitié des députés de la dernière session avaient confié leurs enfans aux bons jésuites de Saint-Acheul. Le jeune fils de M. de L***, ancien député, ne pouvait prononcer ni entendre le nom de Jésus-Christ sans grincer des dents ou sans entrer dans des convulsions effroyables [1]. Les jésuites

[1] J'ai connu un autre enfant qui, dès l'âge le plus

mirent tout en usage pour l'accoutumer à dire ou à entendre ce saint nom sans frémissement et sans colère ; tout fut inutile. Les prières et les sermons des jésuites ne faisaient qu'augmenter les fureurs de cet inconcevable énergumène. Quelques moines voyaient déjà dans ce pauvre enfant un nouveau Voltaire, d'autres l'Ante-Christ prédit par tous les prophètes. Cependant on ne cesse de lui prodiguer beaucoup de soins. Les bains, les saignées, les drogues inventées par la superstition, les exorcismes, la messe, l'eau bénite, les cérémonies que la sainte Eglise, mère des fidèles, recommande en pareil cas, tout fut vainement employé. Heureusement la mort, qui est un grand remède à tout ce que les hommes ne peuvent empêcher, vint l'enlever de ce monde, et délivrer les jé-

tendre, ne pouvait sans frémir entendre le nom de Dieu ni faire le signe de la croix. M. le marquis, son père, l'a mis entre les mains des jésuites de Bordeaux, qui l'ont exorcisé jusqu'à trois fois par jour. Les médecins habiles devraient nous expliquer cela, parce que les théologiens sont étrangement embarrassés, depuis que le diable qu'ils soupçonnaient, ne veut pas leur obéir.

suites du scrupule et de la crainte d'élever chez eux l'Ante-Christ, le destructeur de l'Eglise et des nations.

Si jamais la fausse dévotion se répand parmi les hommes, la terre deviendra un désert rempli de bûchers et couvert de cendres. Un Espagnol brûle un juif, un jésuite français veut faire pendre tous les libéraux, un catholique irlandais conspire pour exclure les anglicans de toutes les charges; un évêque français veut bannir les hommes libres de la Chambre des pairs; tout cela est naturel. Mais je veux encore le montrer par une lettre anonyme qui m'a été écrite par un congréganiste de la Société des bonnes études, présidée, protégée, soutenue par M. le duc de Rivière; la voici, et je prie le lecteur de la lire avec réflexion. Elle a été écrite par quelqu'un qui réfléchissait en la composant, et qui ne l'écrivait pas seul :

« Je viens d'apprendre que vous étiez » dans l'intention d'abaisser jusqu'à vous » quelques jeunes gens dont la bonne re- » nommée excite votre jalousie (*la bonne* » *renommée des jésuites!*), c'est-à-dire que » vous vouliez les rendre infâmes. (*Voyez*

» *si l'on peut rendre infâmes ces bons con-*
» *gréganistes qui tentent d'aller assassiner*
» *le fils du grand Napoléon!*) Je puis être
» du nombre, et je ne veux pas vous faire
» sentir tout ce que vos procédés ont de hi-
» deux. L'opinion publique (*bon! voilà l'o-*
» *pinion publique qui est déjà jésuite*) vous
» a comparé à ces vers impurs qui s'agitent
» en voulant tout noircir de leur venin pesti-
» lentiel. Vous étiez déjà déshonoré dès
» l'instant que vous avez conçu l'idée de de-
» venir calomniateur. (*Oh! oh! calomnia-*
» *teur des jésuites! c'est la même chose que*
» *la bonne renommée des congréganistes du*
» *père Ronsin.*) Et l'imprimeur qui a publié
» votre premier ouvrage (*le bon M. Tastu*
» *ne s'en doute guère*), vous a délivré, en
» même temps que la célébrité, un brevet
» de vilité (*c'est sans doute un brevet de*
» *nouvelle invention, de la façon des jésuites*)
» qui vous sépare des honnêtes gens, et qui
» vous empêchera de reconquérir jamais leur
» estime. (*L'estime des honnêtes gens jésui-*
» *tes! Cela s'entend; tout le reste n'est que de*
» *la canaille.*) Si vous aviez du cœur (*pour*
» *le coup je n'y suis plus! un spadassin de*

» *Mont-Rouge qui me demande si j'ai du* » *cœur!*), l'on pourrait, par nécessité, vous » punir de votre imprudence; mais l'épée » est déplacée dans vos mains comme autre- » fois le cilice et la haire. (*Voilà bien ce* » *qu'on appelle une honnête défaite d'un* » *brave congréganiste de la Vierge, qui a* » *du cœur et des procédés.*) Je vous dé- » clare toutefois que si je parais dans votre » nouvelle biographie, je ne balancerai pas » à vous assommer secrètement, et à vous » laisser à la voirie. (*Sans doute pour ne* » *pas manquer aux lois de l'Eglise qui* » *abhorre le sang, et pour imiter ce prélat bel-* » *liqueux qui allait saintement aux combats* » *armé d'une grosse massue avec laquelle il* » *expédiait assez bien son monde*). Je vous » poursuivrai en quelque lieu que vous vous » cachiez. Je croirai rendre un grand ser- » vice que de perdre un homme qui a le fa- » natisme du crime[1]. Vous voyez donc que

[1] Ah! ah! pour le coup voilà du Ravaillac tout pur! Mais qu'est-ce que ce fanatisme du crime qui ne m'a jamais donné l'envie d'aller assassiner personne, et qui ne me porte qu'à l'amour de ma patrie

» vous êtes loin de pouvoir compter sur » l'impunité. »

Oh! je le vois bien; je sais assez que si quelque zélé serviteur de Mont-Rouge ne parvient à m'étouffer dans mon lit, mille de ces hommes de Dieu m'assiégeront de tous côtés, pour m'arracher le pain que je mange, et pour me faire mourir de faim. Je le sais, il y a long-temps qu'ils y travaillent.

J'ai rapporté ces faits aussi incontestables que les faits les plus avérés de l'histoire; les hommes sont parvenus à un tel degré de superstition, que j'ai tremblé en les rapportant. Les fanatiques ont de terribles vertus, et leur courage n'est guère de nature à se ralentir. Il y a parmi eux une union de force qui les rend invincibles. Ils n'ont plus d'in-

et de mes semblables? Mais vous, homme de la congrégation, vous irez, une massue et un chapelet à la main, m'attendre au coin d'une rue, vous m'assommerez ou vous m'étranglerez au nom de la société de Jésus, et puis vous me jetterez à la voirie au nom d'Ignace et de Marie! Cela est très-édifiant, et ne ressemble pas mal aux douces rigueurs de la Saint-Barthélemy.

térêts particuliers sitôt qu'il s'agit de conserver les intérêts généraux. Mais nous, hommes du monde, nous parlons beaucoup de vertus, et nous n'en avons guère. Nous raillons même les plus sublimes. Qu'un homme raisonnable vive à Paris comme un sage de la Grèce ou comme un fier citoyen de Rome, il sera certainement la risée de tous nos grands esprits. Qu'il méprise le luxe, qu'il vante et pratique la pauvreté, qu'il fuie les honneurs, je le vois couvrir de ridicule par ces mêmes philosophes qui parlent si bien de toutes ces belles choses. Qu'il aime la liberté, et qu'il la réclame pour des millions d'esclaves qui ne sentent plus le joug de la servitude, je le vois traiter de fou, d'exalté, de séditieux, par ceux-là même qui, dans les brillans cercles de Paris, peut-être plus haut encore, parlent, déclament, murmurent sans cesse contre les oppresseurs de la liberté. Ah ! quand cesserons-nous de bavarder et d'être tout autres en particulier que nous ne sommes en public ? Nous sommes trop riches pour être philosophes, et trop polis pour être citoyens. Trouvez-moi un peuple riche qui ait eu de

grandes vertus, et une république célèbre qui n'ait pas perdu jusqu'au titre de citoyen, du moment où elle est devenue opulente. Oui, Rome en commençant fit des merveilles; mais Rome était pauvre, et lorsqu'elle voulut s'enrichir des dépouilles du monde, elle eut des sujets sans vertus et des soldats sans courage; Néron et Caligula régnèrent où furent Fabricius et Caton, et plus tard elle eut des moines.

CHAPITRE XVIII.

La mort de l'empereur Alexandre. — L'Église de France. — Le jeune prêtre. — Histoire d'un villageois et d'un moine de village. — La procession aux Tuileries.

Les jésuites, comme on le dit de plusieurs princes, oublient facilement les services qu'on leur a rendus, et se souviennent toujours du mal qu'on leur a fait. Plusieurs jours avant la mort du duc de Berry, quelques mots échappés de la bouche du P. C.., frère d'un homme employé dans la maison du Roi, me montrèrent à la fois jusqu'où s'étendent leur vengeance, et cette détestable maxime qui leur est ordinaire, d'écraser les malheureux. «L'empereur Alexandre, dit-il, se repentira bien de nous avoir fait sortir de ses États. Une mort...» Il s'arrêta, et comme je multipliais mes questions importunes et embarrassantes : «Voyez-vous, mon cher enfant, reprit-il, nul ne nous offense sans

ressentir bientôt la colère de Dieu. Ganganelli fut injuste envers nous, il est mort empoisonné. Les Bourbons, que nous n'avons jamais aimés et que nous ne flattons que pour les mieux asservir, nous ont chassés de toute l'Europe; mon enfant, écoutez bien ce que je vais vous dire, c'est une prophétie d'un de nos anciens Pères qui connaissait à fond tous les secrets de notre compagnie. Tour à tour les trônes des Bourbons tomberont pour ne plus se relever. Le faible Louis XV est mort malheureux; les chagrins et les remords nous ont assez vengés de lui. Mais après sa mort son sceptre a dû être brisé, et il l'a été dans les mains de son successeur qui a péri sous les coups de ceux même qui nous avaient accusés de renverser les empires. Les Bourbons d'Espagne et de Sicile ont été exilés, captifs et malheureux, et leurs trônes abattus. Vous allez revoir en France notre main appesantie sur les premiers auteurs de notre ruine. Les fils vont nous payer les crimes de leurs pères. C'est en vain qu'ils s'efforcent de relever leur pouvoir : la vengeance de Dieu s'attache à tous leurs pas; vous êtes jeune; vous saurez

un jour jusqu'à quel point la destinée des rois dépend de nous... » Il y a des pays où l'on ferait justice de ces misérables qui ne rêvent que trouble et qui ne méditent que des conspirations. Il y en a d'autres où de sages ministres rechercheraient avec soin et scrupule tout ce qui pourrait les convaincre des complots sinistres dont on accuse cette indéfinissable société. Mais où sont les sages ministres ? Ils sont aussi rares que les bons législateurs et que les prêtres raisonnables.

Les congréganistes, nos faiseurs de sermons, ceux qui font le métier de théologiens, le clergé, les sulpiciens, enfin tous les domestiques à livrée de la compagnie de Jésus, nous répètent à satiété, depuis vingt ans, que l'expulsion des jésuites a été une des principales causes de la révolution française. Remarquons ensuite que les pays les plus troublés ont été ceux où Choiseul et Pombal avaient été ministres. Nous voyons encore que depuis qu'on les a chassés de la Russie, il y a eu plusieurs conspirations. C'est une chose frappante qu'en Europe il n'y ait que les États où les jésuites ont mis les pieds, qui soient bouleversés par les dis-

cordes. Grandes leçons pour ceux qui gouvernent le monde, si tant est qu'ils puissent écouter ce que je leur dis. L'infortunée Cassandre prédisait toujours la ruine de Troie. On ne l'écoutait point. Son pays fut la proie du vainqueur. Elle-même périt malgré le divin caractère de ses prédictions.

Dans l'état présent des choses, un culte est aussi nécessaire que les lois. C'est un besoin pour les peuples long-temps nourris de superstitions, et qui n'ont plus qu'un fantôme de mœurs. Le peuple est naturellement crédule; il lui faut une religion, et toute religion veut des prêtres.

Mais tous les peuples qui ont eu des mœurs ont eu peu de prêtres, et leur multitude n'est guère compatible avec de bonnes institutions. Quand le sacerdoce est devenu un métier, il n'est plus bon à rien. Le peuple le plus religieux n'est pas celui qui bâtit à si grands frais de magnifiques temples et nourrit avec tant de soins des moines paresseux. Voyez les bons gouvernemens, ils n'ont eu que quelques prêtres, et l'Etat, aussi bien que le culte, s'en trouvait bien mieux. Les premières républiques, les gouvernemens

anciens, qui valaient bien les nôtres, souvent n'avaient qu'un prêtre, et la religion en était bien plus respectée et plus imposante. Ce n'est qu'à la longue qu'en proie aux abus dévorans, le culte a servi de prétexte à l'humaine avarice, à l'ambition déguisée, à la débauche coupable. Le peuple le plus religieux est celui qui a le plus de mœurs. Nul ne me contestera ce principe; et c'est de nos jours une étrange manie que celle de distinguer une morale profane et une morale religieuse, comme s'il pouvait y avoir deux morales. La foule des prêtres entraîne toujours le désordre des mœurs. Qui osera me démentir? Toutes les époques malheureuses ont été marquées par le funeste passage des prêtres assemblés en collége; il n'est pas de catastrophe dans les nations où l'on ne trouve mêlée la race trop nombreuse des ministres des Dieux. Voulez-vous relever un empire ébranlé? Retranchez les prêtres superflus, simplifiez le culte, supprimez les dogmes obscurs, réduisez la morale à sa plus simple expression, je veux dire n'y ajoutant rien de vos chimériques vertus, ne retranchant rien de ce qu'elle prescrit; alors vous aurez

l'ordre que vous ne pouvez obtenir avec toutes vos ordonnances; l'autorité des lois n'y gagnera pas moins que les mœurs; les crimes diminueront. La sanguinaire intolérance, source de tant de crimes, n'agitera plus les esprits; plus de fanatisme, plus d'exaltation, plus de partis, plus de querelles de doctrine, toutes choses qui naissent des dogmes barbares et des principes mal entendus; et s'il est encore quelque chose qui émeuve les cœurs, ce ne sera que le doux enthousiasme de la vérité qui ramène l'ordre et dispose à la vertu.

Au sortir de nos discordes civiles, l'Eglise de France posait des fondemens durables, parce qu'ils reposaient sur les besoins de la société. Il ne restait de l'ancien clergé que de précieux débris, et ces débris devaient faire un tout sublime. Les désastres passés avaient étouffé l'ambition, l'avarice, l'orgueil qui le dominait. Le fanatisme de la philosophie avait fait disparaître le fanatisme religieux, et la raison seule éclairait cet ordre de citoyens qui jusqu'alors l'avait constamment repoussée de ses systèmes.

De tous les clergés du monde le plus

éclairé, dit-on, le plus sage, le plus modéré, le plus attaché à ses devoirs et à sa patrie, c'est le clergé français. Rome le donne pour modèle, les autres Eglises l'écoutent comme un oracle, et en considérant la brutale ignorance et les grossières mœurs des clergés étrangers, nous pouvons, quel que soit le nôtre, nous vanter d'avoir le meilleur de tous, comme si le peuple français, jusque dans son clergé, devait aussi être le meilleur de tous les peuples. Les actes les plus glorieux honorent la plupart de ses membres: à l'humanité la plus étendue, il joint le plus noble désintéressement, et sait allier les mœurs austères de l'homme et les vertus du citoyen. Il vit dans la retraite et conserve encore les manières du monde. La science lui est familière; et sans avoir ce jargon scientifique et pédantesque des siècles écoulés, il prêche, sans rebuter, les dogmes les plus incompréhensibles et les plus inconcevables mystères. Quelle droiture dans sa probité ! Quelle sagesse dans sa morale ! Quelle modération, quelle simplicité dans ses discours, quel dévouement, quelles vertus, quelle générosité dans ses sacrifices ! Que de modestie dans ses

actions et quelle grâce dans ses bienfaits ! Que d'œuvres de charité dont il est la source, et que notre philosophie d'un jour est loin d'en produire autant ! Les pauvres, les malades, les malheureux, les riches, chaque âge, chaque rang, chaque infortune, tout ressent l'influence de sa douceur, ainsi que de son intarissable bienfaisance, et il n'est pas jusqu'au coupable qui n'éprouve les effets de son attendrissement. Voyez la pompe de ses cérémonies et l'éclatante simplicité de son culte ! quelle magnificence ! quelle majesté ! quelle grandeur ! Tout y élève l'ame, l'émeut, l'agrandit, la transporte ; tout y parle de l'imposante Divinité qu'il célèbre ; tout y est touchant, sublime et digne de l'être humain. Oh ! que ceux qui lui imputent des crimes enfantés dans son sein savent mal le connaître, et le traitent bien rigoureusement au mépris des grands services que nous lui devons ! Faut-il condamner l'espèce humaine entière parce qu'il est des scélérats ? Et parce qu'il y a des Français avilis, toute la nation est-elle méprisable ? Non, le clergé français n'est point mauvais. S'il a des torts à se reprocher, il a bien des plaintes à nous faire. Il

sera quand on le voudra tout ce qu'il doit être, et c'est notre faute s'il ne l'est pas. Vous lui reprochez ses préjugés. Eh! tous les jours il gémit de les avoir. On l'empêche de les détruire. Il supporte bien plus impatiemment que vous ne pensez l'orgueil de ses maîtres. Il se plaint, mais ses plaintes sont arrêtées. Il ne lui manque que la liberté de parler sans contrainte et de dire sans danger ses véritables sentimens. Retranchez ce fatal intérêt qui entrave toutes nos consciences; supprimez ces abus sacrés à l'aide desquels on étouffe les plus nobles penchans pour multiplier sans effort le nombre des esclaves; ôtez ces ressources coupables, ces tristes manéges, ces supplémens dangereux par lesquels on fait mourir de faim le malheureux qui ose parler selon sa conscience et penser en homme; qu'il soit libre, et le clergé français deviendra la plus belle, la plus utile, la plus glorieuse de toutes nos institutions; il honorera la nation, et sera pour elle la source de tous les talens et peut-être même de sa prospérité. Mais aussi il faut en convenir, notre théologie ne serait plus la même, et nos temples renfermeraient d'autres vertus. Nos prêtres seraient bien d'autres

hommes et ne ressembleraient guère à ceux que nous voyons; ils seraient plus citoyens que prêtres, ils tiendraient plus à l'Etat qu'à l'Eglise. La famille deviendrait quelque chose pour eux. Le culte aurait une autre forme et la religion d'autres devoirs. Et dans le fond n'y gagnerions-nous rien? Les peuples, les empires, les individus ne s'en trouveraient-ils pas mieux? Cet état de choses ne vaudrait-il pas l'autre? Oh! je ne crains pas d'être démenti, et l'on peut aisément vérifier ce que j'avance. C'est le vœu de tous les ecclésiastiques sensés et de bonne foi, et ils sont en grand nombre. Quoique jeune, je les ai vus dans presque tous les diocèses de France, dans le nord, dans le midi, dans les grandes villes comme dans les plus petites paroisses; je les ai vus dans leurs écoles, dans leurs sociétés, dans leurs épanchemens particuliers. J'ai observé leurs mœurs, j'ai étudié leurs sentimens, leurs maximes, leur morale; j'ai vu leurs chefs, leurs docteurs, je les ai interrogés; ils m'ont répondu, et j'ai compris que leur position actuelle n'était point naturelle ni conforme à leurs vœux, et que ce serait les délivrer d'un bien pesant

fardeau que de les laisser s'expliquer et agir à leur aise ; mais à Rome, il est écrit dans le livre des destinées : *Imperium sine fine dedi*, et toute la bonne foi des humains vient se briser devant cet irrévocable arrêt de Jupiter.

Je suppose que le lecteur aura assez d'intelligence pour comprendre que, dans tout cet éloge, il ne s'agit que des prêtres qui connaissent les limites de leurs devoirs et qui savent y demeurer. Qui de nous n'en a pas sous les yeux? Ne soyons pas injustes ; la vertu n'est pas encore exilée de la terre. En dépit de tous les méchans, il est encore des hommes, et nos absurdes institutions n'ont point détruit tous les grands caractères.

Un jeune homme se présente pour être admis à l'état de prêtre ; il est reçu après bien des examens et le temps destiné aux études nécessaires. Malgré mille doutes cruels qui lui restent, il remplit l'emploi le plus fidèlement qu'il lui est possible, faisant le bien à tous, prêchant l'amour de la patrie, de l'ordre et des vertus conformes à chaque état, consolant les malheureux, adoucissant toutes les peines, abrégeant autant qu'il peut

tous les malheurs, mais n'inquiétant, ne damnant personne pour des opinions, n'assujettissant ni lui ni les autres aux basses pratiques qu'on lui avait prescrites, n'outrageant en rien les droits sacrés de la nature, et soigneux surtout de s'acquitter de ses devoirs sans témoins, aussi ponctuellement que sous les yeux du public. Voilà le prêtre et voilà ce que je voulais être aussi.

Plus il avance dans la carrière, plus ses doutes se multiplient et deviennent pressans. Il entend une étrange morale et voit des mœurs encore plus étranges. Sa bonne foi est souvent en alarmes, sa droiture compromise, sa raison comprimée. Souvent aussi il est contraint au mal qu'il abhorre, et sans y avoir prêté sa conscience, il est surpris d'avoir été l'instrument du mensonge, et d'avoir aidé les méchans qu'il hait à tromper de bonnes gens qu'il aime. Alors tout ému de douleur, plein du courage que donne la vertu, il court chez son évêque, lui ouvre son ame, lui déclare qu'il vient sacrifier un bien-être coupable aux saintes lois de la vérité qu'il doit préférer; qu'il se dépouille à l'instant d'un caractère qui l'empêche d'être

homme, et qu'il veut rentrer dans l'ordre commun de la vie. Voilà l'homme, le citoyen, le sage, le prêtre sublime et tout ce que nous ne savons plus être maintenant. Voilà ce qu'on aurait admiré dans un siècle moins raisonneur mais plus moral que le nôtre. Voilà ce qu'a fait pourtant un jeune homme de nos jours [1], ce que j'ai ambitionné moi-même, et ce qui m'aurait élevé à mes yeux au-dessus de tous nos orgueilleux contemporains.

Gardons-nous donc d'accoutumer une populace encore ivre des fureurs d'une révolution mal éteinte, à confondre les prêtres qui méritent nos hommages avec ceux qui déshonorent leur état, et à jeter du mépris sur une profession que toutes les nations ont respectée. Qu'il y ait parmi eux des Contrafatto, des Maingrat, qu'on les distingue, à la bonne heure, et qu'on les couvre de l'opprobre qu'ils méritent : cela est

[1] M. l'abbé du Monteil que j'ai connu à Saint-Sulpice. Il a déclaré à M. l'archevêque de Paris qu'en conscience il ne pouvait plus être prêtre, et qu'il voulait se marier.

juste. Mais que penser de ces hommes qui, au mépris de la justice et de la raison, ne cessent de les environner d'un ridicule amer ou d'une honte ineffaçable pour s'acquérir le droit de les mépriser tous ? Partout où l'équité règne, cette conduite doit être en horreur. Ne voit-on pas que l'honneur et l'estime dont on voudrait priver les prêtres font les vertus de toutes les conditions, et que, sans l'estime et sans l'honneur, les vices se multiplient et que l'homme de bien se fatigue bientôt de l'être.

Quand les jésuites furent bien établis en France, leur premier soin fut de s'emparer du clergé, de répandre dans les séminaires cette espèce de moines-prêtres que le duc de Saint-Simon qualifiait de valets de pied des jésuites, et d'y semer des doctrines contraires à la raison, à la morale, à l'Évangile et à l'Église.

Je ne sais ce que c'est que la religion que j'entends appeler tous les jours religion de l'État. Quelqu'un parmi nous le sait-il ? Il ferait bien de nous l'apprendre, car assurément la religion des moines n'est point celle de l'État, et de quelque côté que je me tourne,

je ne trouve partout que celle-là. Est-ce la religion de l'Évangile? Mais l'Évangile ne parle ni de chapelets, ni d'eau bénite, ni d'inquisition, ni de mysticité; on n'y voit rien de tout ce que les moines veulent absolument que j'embrasse, sous peine d'être brûlé à petit feu. Par exemple, Jésus qui est le législateur de la religion de l'État, prescrit une obéissance absolue aux lois et aux princes; la théologie monacale permet la révolte à qui croit avoir raison contre son roi. Cela est tout simple; presque tous les théologiens sont jésuites ou en font le métier.

Je veux le dire. Les rois de France ont toujours repoussé l'ultramontanisme qui n'est qu'un athéisme déguisé, et qui n'est au fond que l'ambition sacerdotale qui tend à la domination universelle. Cependant cette doctrine est professée dans tous les séminaires, dans ceux de l'archevêché de Paris, qui tantôt soutient les jésuites, et tantôt les condamne[1]. O

[1] Monseigneur de Quélen, qui a su défendre à la tribune les intérêts du peuple, peut arrêter aussi les empiétemens jésuitiques; sa pénétration et ses pouvoirs lui en donnent les moyens.

honte ! ô discorde ! ô singulière hypocrisie ! On ne dit pas ouvertement dans les écoles de Paris, que le pouvoir temporel appartient de droit au pape et aux évêques ; ce n'est encore que dans les provinces qu'on pousse si loin l'audace. Mais ici, nos prudens sulpiciens dont MM. d'Hermopolis et Tharin ont été les confrères, tandis qu'ils sont sur leurs chaires, étalent autour de l'ultramontanisme les argumens, les raisons, les témoignages les plus imposans de la jésuitique érudition ; ils démontrent assez bien pour des moines que la puissance temporelle émane nécessairement des gens d'Eglise. Que cela est glorieux pour des serviteurs de Loyola ! Mais lorsqu'il faut prouver que les droits des princes sont indépendans de la cour de Rome, ils hésitent, ils balbutient, ils font entendre doucement que nous sommes des hérétiques, et que lorsque le seigneur pape le voudra, il détrônera tous les princes chrétiens....

Cette cérémonie du sacre, qui est un usage très-ancien chez nos rois, nous prouvera assez ce que les jésuites veulent, en introduisant dans nos séminaires les maxi-

mes venues d'au-delà des monts. Les hommes de bon sens savent bien qu'elle n'ajoute rien aux droits des monarques, et qu'elle n'est employée que pour ajouter quelque chose à la vénération des peuples. Tout cela est bon; mais dans les écoles de théologie c'est autre chose! On en fait un article de foi. On nous enseignait que sans l'huile sainte, l'eau bénite, l'encens, le signe de la croix, la messe, les bénédictions de l'évêque, qui met la couronne sur la tête du nouveau roi, il ne pouvait y avoir de puissance légitime, de droits justes; on nous enseignait que sans cet usage, que le premier roi peut abolir quand il lui en prendra la fantaisie, il n'y aurait point de roi. Voilà les belles doctrines que les jésuites viennent mettre à la mode. L'on voit où elles tendent; elles sont des conséquences naturelles de l'ultramontanisme.

Eh quoi! cela doit-il étonner? Ne nous apprenait-on pas modestement dans ces pieux asiles que nous étions des dieux, *vos dii estis*, et que les rois n'étaient rien auprès de nous! A les entendre, la tonsure qui était notre couronne (quelle cou-

ronne !) valait plus que celles des plus grands empereurs. Je voudrais le faire entendre à tous les princes de la terre et le graver profondément dans tous les cerveaux ! Rien n'égale l'insolent orgueil de ces moinillons. Un villageois assis sur un banc de pierre prenait le soleil devant sa maison. Un moine de village passe, et surpris de n'être pas salué par cet homme, il lui dit impérieusement : *Tu es bien osé, vil atôme, de ne point ôter ton chapeau quand je passe.* Ce rude paroissien lui ayant répondu qu'il ne se dérangerait pas même devant l'empereur, si l'empereur ne le saluait pas : *Apprends*, lui répliqua le prêtre, *que je suis au – dessus de tous les rois.*

On serait effrayé si cela avait lieu entre un évêque et un marquis, mais il ne s'agit ici que d'un villageois et du pauvre curé de Nubécourt (Meuse), et l'on ne daigne pas y faire attention. Passons outre. A la dernière procession du jubilé, le maître des cérémonies, non pas de la cour, mais de la troupe ecclésiastique qui s'y trouvait, était un jésuite de Saint–Acheul, le plus audacieux et le plus insolent des hommes. Après

plusieurs heures de marche, la procession était enfin arrivée au quai de la terrasse des Tuileries. Il prit là quelque fantaisie au moine de Saint-Acheul de faire arrêter son clergé. Quelqu'un de la cour (l'on m'a assuré à Saint-Sulpice que c'était un des maîtres de cérémonie) s'avança par ordre supérieur pour faire hâter la procession. *On ne le peut*, dit l'arrogant jésuite. Mais on lui observa que le Roi, fatigué, ne pouvait plus attendre : *Nous attendons bien*, répondit-il. *Quand les prêtres supportent toutes les fatigues, le Roi peut bien supporter quelque chose....* J'ignore si on en a parlé au Roi; mais je sais que les courtisans en soutane étaient fiers qu'on eût fait en leur nom une telle réponse. Il n'était bruit au séminaire que de cette insolence que les jésuites regardaient comme un légitime triomphe.

Les séminaires ou ce qu'on appelle de ce nom ne sont que des écoles d'insubordination. Il n'en est pas un seul où l'on ne professe des maximes, des usages, des lois contraires à la Charte. Les jésuites qui n'entendent pas plus les matières de gouvernement que celles de religion, ont introduit parmi nos prê-

tres la mode de mépriser nos institutions et nos droits les plus anciens. Vous ne trouverez pas un seul séminaire où l'on ne frémisse au nom de gouvernement représentatif.

Les mauvais gouvernemens sont ceux où l'on regarde le peuple comme un vil troupeau soumis aux caprices des grands, où l'on substitue tous les petits intérêts aux intérêts généraux de la nation, où la justice est impunément violée, et où la vertu n'est point récompensée. Les particuliers n'y ont aucun garant de leur sécurité. L'insolente brigue et les basses manœuvres y brisent, sans qu'on puisse réclamer contre elles, les liens qui unissent les lois aux citoyens, les citoyens aux lois, et les uns et les autres à la patrie; mais dans un tel état de choses y a-t-il une patrie?

Les mauvais gouvernemens sont ceux où l'on ne sait plus respecter les droits primitifs de l'homme, les lois et les usages que rend vénérables la longue chaîne des ans qui les ont transmis; où le maniement des peuples est devenu un système, un commerce, un métier lucratif; où le fanatisme a pris la

place de tout ce qui est sacré, et où, à l'aide de quelques manœuvres adroites, on introduit des innovations, des mœurs, des droits qui détruisent à la longue les Etats les plus solidement constitués.

Il en est un surtout déchu d'une grandeur peu commune, et qui n'est plus que le reste, et j'oserais presque dire l'ombre d'un grand cadavre, et le rêve d'un rêve. Ce peuple a eu tous les défauts et toute la sagesse d'Athènes, et s'est montré, par ses vertus et son courage, digne des Romains qu'il a vaincus quelquefois. Pour les surmonter, il ne lui a manqué que d'avoir eu une enfance moins longue, et d'avoir su fixer une maturité sans exemple dans l'histoire des nations. Ce peuple qui a eu tous les genres de gloire, de sagesse et de prospérité, est tombé dans l'état le plus prochain de la plus horrible décadence. A force de vouloir une civilisation chimérique, et de lutter contre des passions qu'il nourrissait, il n'a plus eu de lois pour se maintenir, et il est devenu la proie de tous ceux qui l'ont voulu dévorer. L'avidité, la violence, l'avilissement y ont pris la place de la puissance, et parce qu'il voyait chez

lui de magnifiques ambassades, de pompeuses négociations, de grandes intrigues politiques, des tribunes, des assemblées, et tous ces imposans riens de nos législations modernes, il s'est cru bien gouverné; des hommes moins habiles que méchans s'en sont emparés. Ils ont aussitôt séduit les consciences, tari toutes les sources de la vérité, étouffé les voix qui pouvaient la faire entendre. Dès-lors on vit diminuer le pouvoir des tribuns, peu à peu affaiblir l'autorité des Chambres, et bientôt dissoudre les assemblées elles-mêmes. Alors plus de lois, plus d'équité, plus de religion, plus d'ordre; tout est confondu, méconnu, méprisé. La vengeance tient lieu de justice, l'adresse et le courage sont écartés. La probité n'est comptée pour rien, l'amour des lois est réputé une révolte, et celui de la liberté un crime. Les emplois sont livrés à la fureur des partis, l'espionnage, qui détruit les peuples en voulant les maintenir, y est exercé sans modération, et l'innocence est sa victime. L'avarice furieuse envahit tout, et la majesté des autels elle-même n'en est pas offensée. Les dépouilles du peuple remplissent les temples

aussi bien que les palais, et en voyant les rapines entassées sur les autels, on dirait que les Dieux sont aussi complices des crimes des humains. Les besoins et les voluptés ne sont plus distingués, les besoins inventés ont même surpassé les bienfaits de la nature, et les hommes d'Etat semblent vouloir l'opprimer elle-même. Le paysan fatigué quitte ses campagnes; le labourage ne suffit point pour nourrir ses enfans. Il court dans les cités : elles offrent le plus affreux spectacle. Le luxe, la mollesse, le vice, y étalent une pompe insultante à coté de l'indigence et de l'excessive misère. Dans la peur de mourir de faim, l'homme des cités, entouré de mille besoins factices, abandonne sa compagne, et souhaite que ses enfans déjà nés n'aient jamais vu le jour. Plus de famille, plus de rapports sociaux, la tyrannie détruit tout, lors même qu'elle veut tout conserver. Le citoyen ne respecte plus les plus sacrés engagemens. Une jeunesse malheureuse, dans la crainte d'un avenir rempli de maux, se livre à des excès devenus inévitables par des besoins désordonnés, et méprise la morale depuis qu'elle n'a plus

de patrie. Souvent la timide vierge, après bien des efforts sans succès, est forcée, pour secourir ses vieux parens, de profaner les plus beaux charmes de l'innocence et d'immoler une pudeur qu'elle pleure, en accusant le ciel d'injustice et les hommes d'inhumanité. Les devoirs les plus saints sont mis au rang des vertus qui dégradent ou qui appauvrissent. L'espèce se détériore, et le gouvernement lui-même, par des moyens salutaires en apparence, mais pernicieux en effet, accélère cette ruine. Que si l'on ajoute encore les maladies, les vices, les fléaux particuliers, les accidens divers occasionés par la servitude, les inquiétudes, les chagrins, les calamités, les malaises de tout genre qui vont toujours à la suite de l'oppression, on aura l'idée du gouvernement que veulent les jésuites, et tel qu'il en existera peut-être un incessamment.

CHAPITRE XIX.

L'abbé Barruel au couvent des carmélites. — L'habit de mendiant. — La sœur Claudia de Borgia et sa liqueur. — La poésie et la danse chez les jésuites. — Le pas de deux.

Les jésuites n'ont aucune religion. Ce n'est point une opinion jetée sans réflexion. Le monachisme, né de l'indolence et de l'oisiveté, avilit tous les beaux sentimens de l'ame, et porte les plus grands coups à la morale qui ne peut subsister avec l'inertie. Jamais l'athéisme n'a fait tant de mal que cette superstition jésuitique qui détruit par sa nature même la Divinité qu'elle nous force d'adorer.

L'Eglise a défendu de pénétrer dans l'intérieur des monastères de filles. Les prêtres ne sont même exceptés de cette défense qu'en certains cas très-graves.

Il y a chez les jésuites une coutume singulière qui prouve que les sociétés les plus

célèbres sont quelquefois sujettes à des minuties bien petites. Quand quelqu'un était élevé au grade de profès, il devait demander l'aumône, afin de pratiquer la pauvreté dont il fait vœu, mais qu'il ne connaît guère. Barruel, l'auteur de l'Histoire du jacobinisme, ayant été fait profès de mon temps, fut chargé d'une jolie besace sur le dos, muni d'un méchant bâton, vêtu d'un habit de pauvre, et accompagné d'un jeune frère jésuite, il alla de communauté en communauté demander l'aumône au nom de Jésus-Christ.

Il serait maintenant trop plaisant de voir un jésuite dans les rues de Paris, mendiant un morceau de pain par une vaine simagrée qui outrage avec tant d'effronterie la misère publique. C'est pour cela qu'ils ne vont que dans les couvens où ils font tout ce qu'ils veulent. Barruel va donc frapper à la porte des carmélites et des visitandines, qui le reçoivent comme un pauvre de Jésus-Christ. Toutes les bonnes sœurs, charmées de voir un jésuite demandant la charité au nom de Dieu, accourent aussitôt, environnent le pauvre Père, lui font quelques aimables affronts pour éprouver sa douce humilité, le

comblent de bénédictions, le repoussent, essuient la sueur de son front, le déchargent de sa besace, et la remplissent de bonbons, de confitures, de chocolat, de dragées et de biscuits. Il n'y eut pas jusqu'à la sœur Claudia de Borgia, qui n'allât chercher le meilleur malvoisie de la cave monastique pour en charger le pauvre de Jésus-Christ. Après avoir conforté l'estomac du bon Père par un verre d'une liqueur fabriquée dans le monastère, et après lui avoir donné des scènes à pâmer de rire, elles le renvoyèrent en lui souhaitant un prompt retour, et lui promettant une plus riche aumône.

On se fait ainsi un jeu de la décence, de la pauvreté, de la religion, du ciel témoin de toutes ces pratiques ridicules. C'est avoir de Dieu une idée bien basse que de lui donner de pareilles marques d'adoration, mais est-il croyable que des moines de cette trempe adorent un Dieu?

Bien des gens ne peuvent croire qu'au mépris des lois ecclésiastiques, les jésuites aient pris pour demeure le couvent de quelques visitandines. Voilà pourtant ce que j'ai

vu, ce qui est incontestable, et la liberté avec laquelle les religieuses entraient dans les appartemens des religieux, passe toute vraisemblance.

Les jours de fêtes, tout est permis dans les couvens, excepté le péché. C'est ce que le Provincial annonce la veille en latin, par la raison sans doute que le latin est plus catholique que le français. Ces jours-là, les jésuitesses et les visitandines participaient à la fête de leurs frères en Jésus-Christ; même banquet, mêmes jeux, mêmes plaisirs: quelques jeunes nonnains chantaient dévotement les chansons qu'elles avaient faites elles-mêmes. Les cloîtres ont aussi leur poésie et leur danse, et il y a parfois assez de liberté pour les rendre aimables. Je me suis un jour scandalisé de voir danser un bon Père jésuite avec une vieille jésuitesse; j'avais tort. Il faut de la liberté pour tout le monde, même pour les jésuites qui veulent danser; mais on doit bannir de toutes les cités ces esprits audacieux qui ne veulent que l'esclavage, la superstition et l'abrutissement.

CHAPITRE XX.

Nouveau genre de fanatisme inventé par les jésuites. — Leur haine pour les femmes. — Singuliers scrupules d'un directeur. — La comédie et les comédiens dans les congrégations. — Le rôle de sainte Thérèse. — Infamies jésuitiques. — Un mot à M. l'archevêque de Paris.

J'ai lu quelque part dans Platon que Vénus disait un jour aux Muses : « Nymphes, redoutez-moi ou l'Amour vous fera la guerre. — Finissez ce discours, lui répondirent les neuf sœurs : cet enfant ne passe pas par ici. »

J'ai toujours eu envie d'appliquer cela aux jésuites. Vous trouverez à Mont-Rouge l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs, de l'empire ; vous y verrez un amour de tout envahir qui va jusqu'à la rage, un amour de la volupté qui va jusqu'à la fureur; mais l'amour des femmes y est étranger ; ils ont même juré de le bannir de la terre.

Le sort de ce sexe faible et délicat a toujours été de gouverner le nôtre. Chez les

nations éclairées et polies, les femmes font les braves citoyens et les hommes vertueux.

Nous ne sommes rien que par les passions, et nous n'en avons que par l'amour qui est tout entier l'ouvrage des femmes. Il ne tient qu'à elles de donner à l'Etat les plus grands hommes et d'assurer le bonheur public. Nous leur devons les bons soldats, les bons orateurs, les bons prêtres, les bons ministres, les bons peuples, les bons rois. Elles adoucissent les mœurs républicaines. Elles inspirent de nobles sentimens à ces aristocrates qui penchent toujours vers la corruption; et lorsque les passions viles ont perdu les bonnes mœurs dans une monarchie, le vertueux amour des femmes peut seul les y ramener; c'est l'espérance qui est restée cachée au fond de la boîte de Pandore.

Ce n'est que dans les siècles les plus corrompus qu'on a écrit contre les femmes. Si Juvénal eût vécu dans un siècle plus moral, il est à croire qu'il n'eût point fait de satire contre elles. Ce n'est que parce que Molière et Boileau vivaient sous un règne et tout près d'une cour où le vice sans pudeur allait tête levée, qu'ils en ont mal parlé. Car il ne faut

pas nous y tromper, si la littérature est l'expression des mœurs publiques, jamais siècle ne fut plus corrompu que le siècle de Louis XIV. Jamais prince ne fut ni plus despotique, ni plus dépravé. Il ne fut grand que par ses vices [1].

Quand les fausses religions ont épuisé tous leurs systèmes, la haine des femmes est leur unique ressource pour troubler le genre humain, et c'est le dernier excès des hérésies qui parcourent les siècles et qui vont se reproduire chez les nations sous des formes toujours différentes, mais dans le fond toujours les mêmes.

Les jésuites d'autrefois avaient affecté une grande vénération pour les femmes; ils n'avaient pas encore développé toute leur hé-

[1] Montesquieu va plus loin que moi, et Montesquieu, je crois, savait assez ce qu'il disait. On voit dans ses *Pensées posthumes* que Louis, surnommé le Grand par quelques enthousiastes, *était faible à faire pitié*, et qu'il *avait l'air d'un grand roi*. Un homme ordinaire qui n'a que l'air d'un homme, n'est pas grand'chose; mais un homme comme Louis XIV qui n'a que l'air de ce qu'il doit être, est nécessairement un bien pauvre homme.

résie. Pour flatter ce sexe si facile à se laisser gagner par des louanges, ils mettaient sans cesse sur les autels des vierges, des épouses et de jeunes garçons tirés de leurs congrégations particulières. Il faut pourtant convenir qu'à Mont-Rouge le culte des vierges et des jeunes garçons domine encore, et que plus d'une fois la chasteté des jeunes novices en a reçu des atteintes. On peut ajouter foi à ce que je dis là : une trop longue expérience me l'a appris.

Autre temps, autres mœurs. Les hérésies dépendent beaucoup des siècles, des circonstances et des hommes. Les Pharisiens modernes, contraires en tout à Jésus-Christ qui a bien voulu naître d'une vierge et qui ne repoussait ni les femmes coupables, ni les filles déshonorées, au mépris de tout ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau et de plus vénérable, introduisent parmi nous la haine et le dégoût abominable des femmes. Il est certain que l'estime des femmes a un très-grand rapport avec les bonnes mœurs, et que ces institutions malheureuses dont on abuse pour avilir cette aimable moitié de la société doivent être en

horreur à tout gouvernement. Il est certain encore que dans ces établissemens que les Pharisiens de notre siècle font appeler séminaires, on façonne les jeunes ames de telle sorte, qu'à l'aspect d'une femme ces écoliers s'enfuient comme à l'aspect d'une bête carnassière. Tout le monde sait qu'on oblige les jeunes apprentis de ces petits séminaires à ne lever jamais les yeux devant une femme. On a beau ne qualifier cela que du nom de cafarderie, il faut y voir quelque chose de plus qu'une abominable hypocrisie. C'est un nouveau système de superstition inventé pour garrotter la pensée et les sentimens de l'homme. Ces singuliers tyrans veulent interdire jusqu'à l'admiration des monumens superbes et des plus beaux ouvrages de la nature.

Le spectacle d'une jeunesse ainsi élevée est une chose qui afflige autant qu'elle indigne. Avez-vous observé ces peuples qui avaient, il y a quelque temps, envahi la France de tous côtés, et qui n'auraient pas eu une seule victoire sans la trahison? Tout, dans leur physionomie, portait l'empreinte de l'avilissement, et jusque dans leurs sim-

ples manières, tout se ressentait de la vile servitude. Je suis trop jeune pour pouvoir parler des hommes de l'autre siècle : mais je remarque que la nouvelle génération n'aura pas même ces restes de noblesse et de beauté que conservait dans ses traits celle qui l'a précédée.

Nos jésuitesses dans leurs couvens, en rapetissant l'ame de nos jeunes filles, font sur leurs attraits naissans ce que les jésuites font sur leurs petits élèves. Voyez-vous déjà ces fronts baissés, ces yeux sans vigueur, ces visages rétrécis, ces espèces de cadavres que fait mouvoir l'esclavage? Que paraîtraient-ils devant ces armées terribles qui, sous Napoléon, avaient subjugué le monde? Pas même de lâches enfans. Nous sommes pires que nos pères qui vivaient sous le despotisme. Ils savaient encore, sous le sceptre qui les écrasait, conserver un air de fierté, et, à les voir, on les aurait crus libres. Tous les tableaux nous les représentent avec un air de liberté qui suppose toujours de la grandeur dans l'ame, et que ne sauront jamais feindre des ames courbées sous le joug de l'abjecte soumission.

Cette opinion monstrueuse qui fait du goût des femmes une passion avilissante, est commune parmi les jésuites. Voyez quelles précautions ils apportent dans la confession pour conserver la pureté d'un jeune homme. Je partais de Mont-Rouge pour aller dans la Provence, et, en passant, il m'était permis d'aller voir mes parens. Je me confessai à un valet de pied des jésuites avant d'entrer dans mon pays. Cet honnête directeur me tint ce discours : « Mon enfant, vous allez donc revoir une mère et des sœurs? Votre mère est-elle jeune? — Oui, mon Père. — Tant pis. Mon enfant, il faut prendre garde; l'esprit est prompt et la chair est faible. Gardez-vous de les embrasser, de peur de donner la moindre atteinte à la sainte pureté. La morale chrétienne condamne tous ces embrassemens périlleux.... » Il ne me donna l'absolution qu'à cette effroyable condition que je refuserais les douces caresses de ma mère et de mes sœurs; et j'eus la honteuse faiblesse de lui promettre tout; mais j'étais si jeune et si neuf, que je ne savais pas ce que je faisais.

A Saint-Acheul ces audacieux hérésiar-

ques abusant de la sainte Ecriture, et surtout de l'Évangile qui est l'ouvrage du Saint-Esprit, persuadaient à beaucoup de leurs élèves de ne point aller passer leurs vacances chez leurs parens, par la raison qu'ils auraient devant les yeux des mères, des sœurs, des cousines qu'il faudrait embrasser, et j'ai connu quelques jeunes gens qui, en entrant dans la maison paternelle où ils n'allaient que par force, se présentaient aussi froids et aussi stupidement insensibles que des statues de pierre. Je ne sais rien de plus dangereux pour les bonnes mœurs que ce système affreux des Ignaciens; et je me rappelle que plusieurs de leurs congréganistes de la province, qui, par les conseils de leurs directeurs, n'osaient pas même lever les yeux sur leur mère, de peur d'allumer en eux les feux de la concupiscence, sont devenus depuis les plus libertins et les plus débauchés de tous les hommes.

Je sais que de pareilles doctrines ne sont guère propres à séduire des hommes. Mais quelques penchans qu'on ait vers le bien, il est difficile qu'une éducation lente et habilement dirigée n'étouffe pas dans un jeune

cœur les plus beaux germes de la vertu. Les hommes généralement ne sont que ce qu'on les fait. Il n'y a que les ames d'une trempe extraordinaire qui se forment et se développent sans que l'éducation puisse enchaîner leur essor. Tout le reste est à peu près jeté dans le même moule.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense, les peuples qui ont encore la pureté des mœurs primitives, n'auront jamais de théâtre, et ne souffriront point chez eux de comédiens. Pour les peuples corrompus, il leur faut des spectacles, ainsi que le pensait un philosophe illustre; ils leur sont aussi nécessaires que les lois. Il leur faut des manières pour remplacer les mœurs qu'ils n'ont plus, et c'est aux grands spectacles qu'ils vont les prendre. Un des plus grands maux pour des peuples policés, serait de détruire les théâtres.

Les Pharisiens de Mont-Rouge qui veulent nous ramener aux mœurs agrestes de nos barbares aïeux, veulent anéantir les superbes monumens de la tragédie française; mais ils travaillent à la ruine des spectacles par les femmes, et des femmes par les spectacles. Et à mon avis, c'est une des plus singulières

entreprises de la superstition moderne.

Les congrégations ont aussi leurs comédies et leurs acteurs. La troupe de Mont-Rouge a ses Talma, ses Lafon, ses Samson, ses Monrose; il n'y manque que des Duchesnois et des Mars. Mais il y a longtemps que les femmes sont exclues de ces pieuses représentations. Cependant je me souviens qu'à Mont-Rouge une des pièces que l'on donnait à la Saint-Ignace, exigeait une femme pour le rôle de sainte Thérèse. On en chargea un élève de Saint-Acheul, et quand j'y pense encore, je ne peux m'empêcher de rire aux éclats, parce que ce novice avait la figure la plus grotesque et la plus risible sous le voile d'une carmélite.

C'est comme au petit séminaire de Forcalquier: les jésuites, voulant donner la représentation d'Athalie, on choisit pour les rôles de femmes quelques élèves du collége, qui assurément n'avaient ni des fronts bien tragiques, ni des traits à inspirer de l'amour. Quelle barbarie! quelles mœurs sauvages! et nous croirait-on si près des siècles de Voltaire et du grand Racine! Il est facile de voir que ces pratiques ont quelque chose

d'indécent qui n'échappe pas à de jeunes apprentis de petits séminaires, surtout chez les jésuites où l'on est si sujet à adopter des principes opposés à la bonne morale.

Cette méthode d'exclure les femmes de leurs exercices et de leurs affections, est le plus sûr moyen de corrompre la jeunesse et d'introduire dans une nation des vices et des excès qui font horreur. De malheureux amours ont souillé l'histoire des siècles où les femmes furent le moins respectées. Il nous reste trop de monumens de ces turpitudes qui sont le déshonneur de notre espèce et qui doivent être l'effroi de tout gouvernement. L'amour socratique ne fut commun dans la Grèce et à Rome que lorsque la pudeur fut immolée sur les autels et qu'on y comptait des dieux par milliers. L'histoire nous apprend que les plus grands philosophes ne furent pas exempts de ces honteuses passions, et le plus sage de tous a laissé son nom au plus abominable de tous les vices. J'ai lu dans Diogène Laërce que le divin Platon eut une incroyable tendresse pour le jeune Aster qui s'appliquait avec lui à l'astronomie. Platon même lui

adressait ces vers : « Cher Aster, je voudrais » être le ciel, lorsque tu considères l'étendue, » et te regarder avec autant d'yeux qu'il y a » d'étoiles !

» Aster, étoile du matin, autrefois tu bril- » lais ici-bas : à présent étoile du soir, tu » brilles dans les Champs-Elysées. »

« Je prends, disait un autre grand homme » de l'antiquité, plus de plaisir à voir Cli- » nias que tout ce que les hommes ont de » plus rare. Je voudrais perdre la vue, et » n'avoir des yeux que pour voir Clinias. » La nuit, je m'afflige de son absence; le » matin, je remercie le soleil de revoir Cli- » nias.... » C'est pourtant le capitaine Xéno- phon qui parlait ainsi; c'est encore Diogène Laërce qui nous l'assure.

On n'ignore pas que ce funeste penchant s'est montré dans tous les temps chez les hommes qui s'éloignaient le plus des fem- mes. Il faut bien se garder de croire que ce soit par haine ou par malignité qu'on l'a im- puté aux moines. Ces usages odieux sont une suite nécessaire du célibat forcé par quel- ques institutions inhumaines. Encore de nos jours, au dix-neuvième siècle, dans toute

l'étendue de notre patrie, dans ces séminaires que les jésuites dirigent, on ne parle que de mignons, que de jolis petits garçons, que de tout ce qui fait horreur dans Pétrone, dans Juvénal, et dans ces vieux livres qui ont malheureusement conservé les souvenirs scandaleux de ces tristes abominations. Je tremble qu'une main trop hardie n'aille tirer de la nuit qui les couvre ces coupables pratiques, et que nous ne passions aux yeux de nos derniers enfans pour des êtres tout-à-fait dégradés.

Je ris quelquefois de pitié et de colère quand je pense à toute les sottises de ces bons Pères. Auriez-vous cru, gens du monde, que la beauté d'un visage enfantin pût jamais être la source d'un système d'éducation. Eh non! votre pénétration, votre sollicitude ne vont pas si loin, et vous autres, mondains relâchés, vous ne savez pas y regarder de si près. Je l'appris pourtant, et le supérieur de Bordeaux eut soin de m'en instruire. La beauté, me dit-il, cache toujours une ame efféminée, et, pour le dire aussi naïvement que le bon Père, un joli garçon n'est jamais chaste. Partant de ce principe qui déprave-

rait un ange même, ces vieux argus ne perdent pas de vue un seul moment les pauvres petits qui ont le malheur d'avoir reçu du ciel une jolie figure.

Un gouvernement qui a une religion spéciale, doit veiller spécialement au maintien de la morale, parce que la religion et la morale ne sont qu'une seule et même chose pour une religion d'Etat qui ne doit point se mêler des dogmes. Les gouvernemens représentatifs surtout s'intéressent aux bonnes mœurs qui seules les maintiennent.

Je prends ici à témoin des milliers de jeunes Français qui savent la vérité de tout ce que j'avance. Les jésuites ont en France plus de la moitié des maisons d'éducation publique. Ils se cachent sous le nom de petits séminaires.

Sans parler de ces grossiers commentaires que l'on y fait sur les vers de Virgile, d'Ovide, de Juvénal et de Pétrone; sans rapporter ces indécentes questions adressées à de pauvres enfans qui ne savent point le mal; sans rien citer de ces sermons affreux que l'on y fait entendre à chaque instant à ces oreilles innocentes; jeunes élèves de Saint-

Acheul, soyez de bonne foi, racontez à vos parens, à vos amis, aux magistrats, ce qui se passe dans ces maisons; dites ingénument le langage qu'on y parle et les mœurs qu'on y connaît. Ne craignez rien. Les vices que vous dévoilerez seront encore pardonnables à côté de ceux que dévoileront les élèves des jésuites de la Bretagne, qui seront étonnés d'être moins vicieux que ceux de la Provence, moins coupables que ceux que j'ai vus à Bordeaux. De tous les coins de la France, mille voix s'élèveront pour attester les vices de cette éducation qui fait horreur à toute ame honnête. Il est arrivé plus d'une fois que ces instituteurs religieux ont été surpris abusant eux-mêmes de la jeunesse qu'ils étaient chargés de former à la vertu. Je pourrais citer beaucoup de noms, mais il suffit de faire connaître à l'opinion publique ces pratiques horribles sans aller flétrir des hommes qui ne valent pas même la peine de les flétrir.

L'hypocrisie est une de ces bassesses de sentimens que nous devons aux moines. Dans les anciennes religions, on ne connaissait guère ces espèces de tartufes qui ne craignent

point d'insulter Dieu en trompant les hommes. Il n'y avait que cette sorte d'hypocrites, encore malheureusement trop communs parmi nous, les fourbes et les traîtres qui infestent d'abord les cours, et de-là se répandent jusque dans la plus misérable populace.

Si donc il se trouvait dans un gouvernement des hommes qui fussent réduits par la cruelle nécessité de leur profession à être hypocrites, menteurs, détracteurs des femmes sans être leurs ennemis, trop souvent vicieux sans l'être, et méchans sans le vouloir, il me semble qu'il est de la justice de détruire ces criminelles institutions, et que les hommes d'Etat doivent par des lois sages rendre à la vertu ainsi qu'à la nature des hommes qui en sont sortis comme malgré eux.

J'ai été élevé dans un séminaire fameux de Paris où l'on vient de toutes les provinces du monde puiser des maximes exécrables, et prendre la morale des mauvais citoyens; c'est là que j'ai vu la plus lâche et la plus intolérable hypocrisie s'autorisant elle-même par des principes et des argumens plus intolérables encore.

Dans une autre maison religieuse de Paris, je connais de jeunes abbés qui commettent des actions horribles à raconter, qui chantent des choses que l'on ne peut dire, qui prodiguent à Jésus-Christ et à la Vierge les plus infâmes épithètes. Après des orgies incroyables dont je fus le témoin, ils ne tremblent point d'aller dire la messe. Après une telle messe, ces bouches impures ont encore l'impertinence d'aller enseigner la morale et la théologie. Juifs, mahométans, huguenots, jansénistes, philosophes, athées, ou qui que nous soyons, nous devons apprendre avec horreur de pareilles choses. Quelle que soit notre croyance, une semblable profanation de mystères toujours respectables doit soulever notre indignation, et nous inspirer un profond mépris pour ceux qui l'ont adoptée.

L'Eglise gallicane, si noble et si raisonnable, est toute dans le petit nombre de prêtres qui résident à Paris. Combien de fois n'ai-je point entendu ces bons vieux prêtres se plaindre amèrement que le jeune clergé perdît cette belle et antique Eglise de France, digne de servir de modèle à toutes les Eglises!

Mais dans les séminaires on apprend à ce jeune clergé à se séparer de l'ancien qui est trop modéré et trop tolérant. C'est ce qu'on nous a mille fois prêché à Saint-Sulpice; et il est déplorable que l'archevêque de Paris qui devrait paraître à la tête de l'Eglise gallicane et travailler à la faire fleurir, afflige lui-même les vieux soutiens de notre vénérable clergé en formant ces établissemens de jeunes abbés gâtés par les doctrines perverses de l'ultramontanisme. Monseigneur, on me demande en grâce de n'en pas dire davantage. Vous ne fûtes ni charitable ni humain envers moi, je veux l'être envers vous, et vous donner une leçon que vous auriez dû me donner le premier. Mais je vous avertis que tout le clergé de Paris est mécontent, qu'il parle et murmure. Les gens du monde n'ignorent rien non plus. Rome aussi se plaint de vous. C'est assez.

Les prêtres, de quelque manière qu'on les considère, sont, comme l'a si bien dit l'abbé de Saint-Pierre, des officiers de morale. Il est à souhaiter que les gourvernemens les tirent de la fausse position où les ont jetés d'étranges institutions, que l'on fasse des

lois pour adoucir leur sort et surtout pour les placer entièrement au rang de citoyen. Car, dans le fait, ils ne sont pas citoyens, puisque, par leurs principes, ils ne veulent pas et ne peuvent pas l'être.

CHAPITRE XXI.

Barbarie des jésuites lithuaniens. — Les souterrains jésuitiques. —Mort de plusieurs Français.—La lecture du *Constitutionnel*. — Supplice d'un Brésilien. — Les deux nonnains. — Disparition d'un jeune Polonais. — Le pâtissier empoisonneur.

Je sens que tout ce que je viens de dire servira de prétexte à bien des gens pour m'accabler et pour me calomnier. J'avertis que ce n'est ni la haine, ni la vengeance qui m'ont guidé dans cet écrit. Je suis indigné, et cela devait être. Je tiens aux bonnes mœurs, j'aime ma patrie; quand les mœurs sont en danger, on tremble pour elle, et chaque bon citoyen s'indigne à la vue des malheurs qui menacent son pays. Mais que sont les mœurs pour des peuples comme nous!

Bien des gens encore m'accuseront d'outrager la morale. Voici mon unique réponse. Celui qui m'accuserait d'avoir offensé la morale, parce que j'ai dit du bien des femmes, et du mal de ces êtres monstrueux qui n'exis-

tent que trop dans notre espèce, celui-là est un homme abominable qu'on ne saurait trop tôt étouffer pour la sûreté des bonnes mœurs.

C'est une chose bien étonnante et bien triste que de parler toujours des crimes et des vices de notre pauvre nature. Mais cela est devenu nécessaire par l'injustice et la profonde corruption de trop d'hommes qui voudraient, à l'ombre du mystère, du silence et de la contrainte, propager sur la terre les excès, les abominations et tous les travers qui font frémir les ames honnêtes.

Dans le monde, on entend souvent dire que les jésuites n'ont pas beaucoup de scrupule d'assassiner un malheureux qui ose être leur ennemi ou qui n'est pas docile à leurs impressions funestes. Ne rions pas de cela, gens du monde; ces choses malheureusement ne sont que trop fondées. S'il est vrai qu'en Pologne et en Russie, ainsi que me l'ont raconté des jésuites de la Lithuanie, ils fussent grands seigneurs, et qu'ils aient fait pourrir dans des souterrains humides et sales quelques Français qui ne voulaient point écouter leurs maximes ou qui soutenaient

d'autres intérêts que les leurs; s'il est vrai, et quant à moi je n'en doute point, qu'en Espagne un jeune Brésilien fut mis en pièces par ces farouches iroquois au collége *de Nobilibus*, parce qu'on avait trouvé sur lui quelques feuilles du *Constitutionnel* de Paris où il avait vécu, et parce qu'il défendait opiniâtrément des opinions trop libres, que penserons-nous de ces jésuites parisiens formés à l'école des jésuites de Pétersbourg et de Madrid, et composés d'un ramas impur de tout ce que l'Espagne a de plus barbare et l'Italie de plus perfide?

J'ai déjà parlé de ce couvent de jésuitesses qui est établi tout près de celui des jésuites de Mont-Rouge. Le R. P. Charles, faisant la visite de cet horrible asile, trouva deux jeunes nonnains qui n'étaient pas contentes du régime et qui se plaignaient de leur mauvaise santé. « Quoi! s'écrie cet homme, vous vous plaignez..... Malheureuses, vous êtes les seules qui ne m'ayez pas demandé la mort pour le triomphe de la croix..... » Et ces deux infortunées furent traitées avec la dernière rigueur; la tombe sait le reste.

Sous le beau ciel des troubadours, chez

les jésuites de Forcalquier, je fus l'ami, le confident, la seule consolation d'un jeune Polonais, jésuite, à qui l'on avait fait contracter des vœux à l'âge de quatorze ans, et qui s'était vu exiler de sa patrie pour des hommes qu'il commençait, alors que je l'ai connu, à ne plus estimer. Tout annonçait en lui l'homme extraordinaire. Il avait un esprit infini, un grand cœur, une belle ame. Comme tous les jeunes hommes d'un naturel bien fait, il était sincère, il parlait suivant sa conscience, et condamnait impitoyablement ce qu'il ne pouvait estimer. Il lui arriva de laisser échapper plusieurs choses que les jésuites ne voulaient point faire connaître et qui m'ont toujours paru incroyables; par exemple, il m'assurait que le dernier général des jésuites avait été empoisonné par ses propres sujets, parce qu'il était retenu en Russie par l'empereur Alexandre qui, pour des raisons que l'on ne conçoit point, s'obstinait à ne point le laisser aller à Rome. Ce qu'il y a de certain dans tout cela, c'est qu'aussitôt après la mort de ce général, les jésuites furent chassés de toute la Russie.

Ce jeune jésuite disait aussi sur le fonda-

teur Ignace de Loyola, sur son successeur Fortis, sur d'autres jésuites, des choses qu'il n'est guère possible de raconter. Enfin il résista au Provincial qui l'avait destiné ainsi que moi à diriger, séduire, gouverner les nobles et les grands. Sa résistance lui coûta bien cher. Il fut maltraité, on le fit partir de la Provence pour Mont-Rouge, d'où il passa à Saint-Acheul, où il a disparu subitement, sans qu'on ait pu découvrir la plus légère trace de ses pas.

Je dois rapporter un autre fait de nature à donner de l'effroi au plus entêté des incrédules. Il est arrivé en 1822 chez les jésuites de la Provence ; entre la nuit du 21 au 22 avril, on entendit un murmure confus de gens qui allaient et qui venaient, et qui semblaient entraîner une victime qui se débattait vainement. Un bruit effrayant et des cris lamentables remplissaient les longs dortoirs du collége. Au milieu de ce vacarme horrible, une triste voix à moitié étouffée criait : « Laissez-moi !... Pourquoi en voulez-vous à ma vie ?... » Ce cri de désespoir qui semblait toujours s'éloigner de plus en plus, en redoublant par des plaintes plus déchi-

rantes l'inquiétude et l'effroi, avait éveillé tout le monde. M. Ernest de Saint-Pr.. qui m'a raconté ce fait, épouvanté et tremblant, s'écrie avec émotion : « Qui assassine-t-on ? qu'est-ce que tout ceci? » Mais un gros et puissant jésuite lui ferme la bouche, le remet dans son lit, et cherche à dissiper ses alarmes, tandis que le malheureux qu'on emportait faisait entendre dans le lointain ce lamentable cri : « Pourquoi en voulez-vous à ma vie? pourquoi en voulez-vous à ma vie ? »

Mon ami de Saint-Pr.. en était tout saisi de crainte et frémissait encore en me faisant ce récit. Le lendemain, tout le monde demandait ce qui était arrivé pendant la nuit. Ces bruits, ces plaintes redoublées, ces surveillances mystérieuses qui avaient eu lieu, ce lugubre silence qui succéda à tous ces longs murmures, cachaient quelque chose de terrible qui n'échappa à personne; on rechercha avec soin s'il ne manquait personne: il se trouva qu'un frère jésuite qui faisait les pâtés de la maison, manquait. On en fit la remarque aux révérends Pères qui répondirent avec leur froide insensibilité qu'on

lui avait donné son congé. Ce congé avait été bien précipité, on ne vit ni préparatifs de départ, ni les adieux ordinaires. Ce congé était-il pour ce monde ou pour l'autre ? Une restriction nous le laisse ignorer. Tout ce que mon ami Saint-Pr.. a pu m'assurer, c'est que la veille les pâtés de ce frère jésuite avaient donné de terribles coliques à toute la maison, et l'on craint que ce misérable n'ait fait l'horrible essai de quelque poison sur les Pères, et qu'il n'ait été puni de sa témérité.

CHAPITRE XXII.

Politique ordinaire des jésuites. — Projets contre la magistrature française. — MM. de Ravignan et de Tinseau. — Opinion des jésuites sur la médecine. — Exception en faveur de MM. Fiseau et Récamier. — Le marquis de Vaulchier et le P. Varin. — La société des Bonnes-Études.

La calomnie ! dit Basile, la calomnie !... C'est le plus sûr moyen de réussir... Telle est l'abominable politique des jésuites dans leurs colléges, dans leurs missions, dans leurs congrégations et dans toute leur conduite. Il ne faut sans doute rien exagérer, mais on conviendra avec moi que les jésuites ne se font pas beaucoup de scrupules de calomnier la plus grande partie de la nation, les citoyens les plus estimables et les hommes les plus éclairés. Nul n'est à l'abri de leur lâche médisance, et, de bonne foi, avouons que dans une nation tant soit peu policée, cette politique est intolérable et ne peut occasioner que de terribles événemens.

N'est-il pas bien choquant, pour ne rien dire de plus, que quelques pauvres gens qui se disent de la compagnie de Jésus, s'avisent, d'un seul trait de plume, de faire autant de scélérats ou de sots, des plus honnêtes et des plus sages citoyens d'un pays? Voilà donc une nombreuse et puissante génération qui ne verra dans la famille de M. le duc d'Orléans que des révolutionnaires, parce que M. le duc d'Orléans n'a point abandonné aux iroquois de Saint-Acheul M. le duc de Chartres et ses autres enfans.

Soyons justes. Les députés de l'Opposition, nos tribuns, sont des citoyens dignes de toute l'estime de leurs concitoyens. Eh bien! dans les séminaires, dans les prônes, dans les provinces barbares de notre pays, on les fait passer pour des démocrates enragés, tranchons le mot, pour des scélérats et des assassins qui ne rêvent que troubles et proscriptions.

Quand, quelque jour, ceux qui sauront quelle fut notre époque, et qui liront l'histoire de nos mœurs et de nos discussions politiques, apprendront qu'il suffisait d'aimer la raison, la liberté, la patrie, pour être sûr

d'être diffamé, ils demanderont quelle sorte d'hommes vivait de nos jours, et ne pourront rien croire de ce qu'ils liront. Mon Dieu! si ceux qui nous précédaient reparaissaient aujourd'hui, que penseraient-ils? que diraient-ils? et comment les traiterions-nous? Il me semble voir traîner de tribunaux en tribunaux, de prisons en prisons, ces hommes que la postérité nous a rendus vénérables. Je crois voir flétrir Montaigne, Fénélon, Massillon, Montesquieu et tant d'autres qui comme eux ont osé parler des droits du peuple et réfuter les sanglantes doctrines de la sanguinaire intolérance. Croyez-vous que ce vertueux Massillon pourrait impunément dire aujourd'hui ce qu'il prêchait devant la cour du régent, lui que l'on proscrit de nos petits séminaires comme rempli des principes de la philosophie moderne? Et ce Télémaque qui est mutilé par la main du jésuite Loriquet pour avoir dit trop librement la liberté aux rois, croyez-vous qu'on le laissât paraître dans ce siècle tant religieux? Quel temps, quel pays que celui où l'on bannit des colléges un jeune maître pour avoir lu à ses disciples la simple histoire de Paul et Virginie!

La méthode de ne vanter que les écrivains de leur parti leur est familière. On ne parle chez ces illustres religieux que de M. de Maistre, que de M. de La Mennais, que de cet homme obscur de l'Aveyron, qui a sacrifié la raison, le bon sens et le goût au plaisir singulier d'être le premier docteur et le dernier valet des sectaires de Mont-Rouge.

Pour Rousseau et Voltaire, on ne les regarde chez ces Vandales apostoliques que comme de fort mauvais écrivains qui savent un peu manier le ridicule et l'impiété, du reste, à ce qu'ils prétendent, ignorant les dogmes qu'ils attaquent, prouvant mal les principes qu'ils établissent, se contredisant sans cesse, s'égarant dans leurs propres systèmes et controuvant sans esprit ce qui peut les aider, et ce que je dis là, ils le répètent au sujet des autres écrivains qui n'ont pas l'honneur, comme M. de Maistre, d'écrire sous leur dictée. Ils nous en rebattaient si souvent les oreilles, que sur leurs simples discours je me mis à réfuter Jean-Jacques et Voltaire que je n'avais jamais lus, et que je ne connaissais que par des lambeaux détachés qu'ils avaient bien soin de tronquer et de rendre ridicules

le plus qu'ils pouvaient. J'avais fait presque un in-folio, et j'en ris encore, quand je pense que je passais pour un esprit solide, parce que j'avais accumulé les sottises et les mensonges impudens contre des philosophes qu'ils n'aiment point. Je n'étais pas le seul réfutateur de ce genre. Il y a un an qu'un jeune élève de ces Messieurs, se trouvant à Saint-Sulpice, eut la manie de faire un gros volume contre ces livres qu'il n'avait pas plus lus que moi. Il s'enferma pendant deux jours dans sa chambre, et, après ce court espace de temps, il en sortit deux énormes paperasses qui auraient effrayé les plus infatigables travailleurs.

Ils ont leurs hommes privilégiés ainsi que leurs auteurs favoris. Quel est le plus grand homme du siècle, demanderez-vous? Il y a quelque temps, on vous aurait répondu que c'était le noble baron chrétien, Mathieu de Montmorency; depuis qu'il est mort, c'est M. le prince de Polignac, c'est M. le duc de Rivière, c'est M. le duc de Rohan, c'est le prince de Montmorency, c'est le vicomte de Bonald, et l'on vous dira qu'il serait bien étrange qu'il pût sortir un grand homme

d'ailleurs que d'une illustre famille. Ils sont de la congrégation, peut-il en être autrement? Elle seule renferme dans son sein les grands hommes du jour, de sorte qu'après avoir passé sept ou huit ans et quelquefois plus dans leurs petits séminaires, un enfant se croira bien instruit, bien avancé, lorsqu'il pourra prononcer les noms glorieux de Montmorency, de Polignac; qu'il pourra raconter qu'un noble rejeton des Rohan a fui les honneurs du siècle qui ne l'ont guère importuné; que le pieux comte de Marcellus communie presque tous les jours; que M. le marquis de Vaulchier va se confesser très-souvent au révérend P. Varin; qu'un autre marquis récite le chapelet avec ses gens à livrée; qu'un tel pair de France, descendant peut-être du baron de Breteuil qui n'aimait pas les jésuites, se jette à genoux dans les rues pour dire l'*Angelus* au son de la cloche; enfin que toutes les anciennes familles se font un mérite de servir les vrais enfans de Loyola, et qu'il n'y a que les gens du peuple ou les hommes nouveaux qui ne soient pas de la congrégation.

Voulez-vous une autre preuve de l'inso-

lence de ces moines ? Jamais la magistrature ne fut plus sage, plus honorable, plus juste, plus indépendante. Si la liberté ne nous est point encore échappée, c'est à elle que nous le devons. Tandis que des ministres étonnaient une nation entière par leurs injustices, et que les méchans s'enhardissaient sous leurs auspices, notre magistrature nous étonnait par son courage et par ses actions. Elle conservait cette antique fermeté et cette intégrité austère des temps heureux, et au milieu des lambeaux de cette pauvre Charte mise en pièces par quelques misérables, elle brillait comme ces beaux monumens de l'antiquité qu'on rencontre encore dans ces déserts remplis des débris de quelque vaste empire.

Une telle magistrature n'est pas du goût des jésuites. Ils ne cessent de répéter à leurs esclaves qu'il faut la renouveler, et c'est pour cela qu'ils ont entraîné dans leur société M. de Ravignan, M. de Tinseau, et d'autres jeunes magistrats du royaume. Il n'y a que les magistrats de Mont-Rouge qui soient justes et éclairés. Pour les autres on ne les regarde dans les congrégations que comme

des juges iniques qui sacrifient tous les jours à des opinions impies les principes de la saine morale et qui favorisent les coupables et les séditieux. Tout le monde sait ce mot digne du plus juste et du plus vertueux des magistrats : « Cette maison restera debout, et attestera devant l'univers entier l'impartialité de la justice en France. » Cette réponse de M. Séguier, recommandable par toutes les qualités rares et par toute la sagesse d'un grand magistrat, ayant été rapportée à Mont-Rouge : « Ah ! c'est un janséniste, reprit le sieur Gury, chef de ce repaire affreux ! » Benjamin Constant ne passe dans ce Mont-Rouge que pour un révolutionnaire, La Fayette pour un républicain, Royer-Collard pour un athée, et les jésuites ne s'en effraient guère. Mais un janséniste !... Oh ! M. le président Séguier, il faut que vous leur soyez bien redoutable, et qu'ils vous haïssent beaucoup, ils ont cru vous dire la plus grande injure.

Telle est la hardiesse de ces jésuites ! Ils ont entrepris de mettre la division dans la magistrature, d'armer les magistrats contre les magistrats, et de faire tomber la justice

elle-même sous le joug de la servitude.

La société des Bonnes-Études, formée d'abord sous les auspices de M. le duc Mathieu, après sa mort soutenue par M. le duc de Rivière, devait être l'école des nouveaux magistrats de France. Quelques-uns ont osé dire que M. Dupin aîné en était l'avocat, c'est une pure calomnie. Le grand avocat de cette société, c'est M. Hennequin ou M. Berryer, et M. Lacretelle y a donné quelquefois des leçons d'histoire. Enfin c'est le rendez-vous de tous les jeunes protégés des jésuites et de tous les prétendans qui mendient la faveur du révérend Père Jennesseaux.

Les médecins ne sont pas moins l'objet de leur haine, et la réforme de ces religieux doit s'étendre jusque dans la médecine. C'est une chose aussi étonnante que singulière de voir des moines étudiant la médecine pour s'emparer de la société, et apprenant le métier de guérir les maladies pour nous faire gagner le ciel.

Tous les médecins, excepté MM. Fiseau et Récamier, les deux pieux docteurs de Mont-Rouge, sont des athées. Voilà le principe des jésuites. En conséquence ils ont

voulu se rendre utiles par le service des malades, et opérer des cures aussi bien que des miracles. C'est un moyen sûr de diriger et de séduire les femmes et les esprits faibles. Ils ont pour cela ressuscité l'ordre de Jean de Dieu. Il se trouvait à Forcalquier un jeune Provençal d'une ancienne famille, militaire distingué, ardent et zélé serviteur de la congrégation, et, ce qui charmait le plus les jésuites, il était petit-neveu du marquis d'Argens qui ne les avait pas aimés. M. de Magalon fut choisi pour être à la tête de cette nouvelle institution qui eut bientôt une multitude de sectateurs et qui trouva des protecteurs dans toutes les provinces. Leur grande vocation est surtout de pénétrer dans les maisons des malades qui sont indociles à la voix des confesseurs. Pour moi qui passe pour un impie pour avoir écrit contre ces bons Pères, je craindrais les soins charitables de ces zélés médecins. Il y a des gens si scrupuleux, et une pilule est si tôt donnée et si tôt avalée!

Pour le dire en passant, une des vengeances des jésuites est d'attirer chez eux les petits-enfans des hommes célèbres qui furent leurs

adversaires. Dans la Provence, ils avaient dans leurs petits séminaires les petits-fils du président Monclar, du marquis d'Argens; en Bretagne l'on m'a assuré qu'ils avaient élevé des descendans de La Chalotais; à Saint-Acheul, ils élevaient des neveux de Voltaire, de Choiseul, de Breteuil et de beaucoup d'autres personnages fameux qui les ont combattus. On ne le croira peut-être point, et je le tiens d'un jésuite qui venait de la Russie et qui avait fait quelques voyages à Vienne. Deux jésuites de l'ancienne compagnie avaient été chargés de l'éducation du jeune fils du grand Napoléon qui les avait poursuivis et chassés de ses Etats lorsqu'ils se déguisaient sous le plaisant titre de Pères de la Foi. Ils ont encore l'audace de se vanter qu'ils ont dans leur maison de Saint-Acheul un fils naturel du duc de B..... Que prétendent-ils ? Est-ce que ces brouillons nous prépareraient secrètement des troubles et des guerres civiles ?

Les détracteurs de l'espèce humaine sont, à mon avis, les plus dangereux des hommes, et la société de Jésus n'est remplie que de ces calomniateurs. J'avertis mes lecteurs de

bien prendre à la lettre ce que je vais dire, parce que je ne dis que ce qui est exactement vrai.

Il est impossible qu'en sortant des mains de ces instituteurs, un jeune homme vive dans le monde sans être un fripon ou un sot. Quoi ! il entend chaque jour redire mille fois que hors de la compagnie de Loyola il n'y a pas un homme juste et une femme honnête, et vous voulez que ce pauvre enfant devienne un honnête homme ? C'est un miracle s'il sort de là sans un naturel dépravé. Ces sages religieux appliquent tous leurs soins à le rendre indifférent envers ses parens, à lui faire regarder les plus beaux sentimens comme des crimes, et les vertus sociales comme des impiétés.

On nous parle toujours de l'éducation des anciens jésuites comme de la plus sage et de la meilleure éducation. Oui, mais d'où vient que ces anciens jésuites étaient aussi détestés et décriés que nos modernes? Comment se fait-il que leurs propres élèves fussent les premiers à demander leur bannissement et à se plaindre de leurs maximes? Aujourd'hui encore, parmi leurs plus grands ennemis,

nât de terribles inspirations. L'impie ne doit point prospérer, les méchans doivent disparaître de la terre; que la vertu soit établie par le fer ou par le feu, n'importe, il faut que la vertu triomphe. Ainsi Dieu le veut, et les jésuites modernes, aussi bien que les anciens, ne manqueront pas de zèle pour assurer le salut du prochain et la gloire du Très-Haut.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions historiques, qui n'apprendraient peut-être rien à mes contemporains, et qui, dans le fond, ne regardent guère les jésuites que je combats. Souvenons-nous toujours que nos jésuites modernes n'ont rien de commun avec les anciens, que les mêmes règles, les mêmes usages, les mêmes intrigues, avec moins de ressources, moins de talens, moins de facilité. Ils ont plus d'audace et plus d'activité; c'est un effet des progrès de nos lumières et de la force des choses, et voilà aussi pourquoi je les craindrais plus que les anciens. Dans notre siècle, je ne crains, pour les peuples abrutis, ni l'artifice ni les manœuvres de la politique; l'audace seule me fait peur. A force de nous accoutu-

mer aux injures, aux opprobres, aux outrages des moines ambitieux, nous prendrons aisément l'habitude de cette servitude déguisée, que les oppresseurs religieux savent si bien mettre en usage pour asservir les humains; le sentiment exquis de la liberté, ainsi que le goût de la vertu, ne reviennent plus, une fois qu'on les a perdus, et tous les jours on nous les enlève insensiblement. On dirait que l'intolérance sanguinaire se plaît à nous empoisonner petit à petit dans la coupe des affronts, des offenses et des ignominies; nos fers s'appesantissent à chaque moment; l'ombre même de la liberté que nous croyons posséder a disparu, et un vague effrayant, qui précède toujours les grandes misères de l'esclavage, se fait sentir autour de nous.... Nous périssons!....

CHAPITRE XXIII.

La cérémonie des poignards.

Les jésuites sont de tous les moines ceux qui ont poussé le plus loin l'usage des cérémonies et des formules : il y en a chez eux de bien puériles et de bien ridicules ; il faut les leur pardonner. Il est tout naturel que des gens ridicules aient des pratiques ridicules. Mais il y a chez eux des cérémonies qui méritent d'être rapportées, pour que le lecteur connaisse à fond l'espèce d'hommes qui les met en usage.

Je ne m'arrêterai point à dire que, pour brûler les tragédies de Racine qu'on surprit au milieu des livres d'un jeune élève, tout le séminaire de Verdun fut assemblé comme pour la plus importante des cérémonies ; ni qu'à Saint-Acheul, pour une pauvre Charte qui fut trouvée parmi des livres qu'on avait

achetés, on dressa le plus magnifique bûcher, et que tous ces jeunes Vandales, conduits par leurs barbares professeurs, dansaient autour de ce feu horrible, comme on dit que les Cannibales dansent autour de la victime qu'ils vont dévorer. C'est peu; entrons dans l'intérieur de Mont-Rouge.

Horresco referens.....

VIRG., lib. 2.

Le Vendredi-Saint est tout entier consacré aux mystères. Ce jour-là toute la communauté fait les funérailles de Jésus-Christ avec des cérémonies et des chants si bizarres, qu'on les prendrait pour des outrages ou des impiétés, plutôt que pour des hommages et des signes de vénération.

On met à terre, la tête appuyée sur une espèce de coussin, un grand crucifix, à côté un habit de jésuite, un glaive au-dessus de la couronne d'épines: au pied de cette croix se trouve une couronne de roi et un lis, symboles de la puissance et de la simplicité. Chaque jésuite vient, l'un après l'autre, se placer aux pieds du crucifix, et, presqu'étendu sur la croix, il réfléchit un mo-

ment, et dépose, au côté percé de l'image de Jésus-Christ, une lettre où il a consigné son plus grand désir et ses plus secrètes pensées. En se relevant, il foule à ses pieds la couronne, pour montrer le mépris qu'il a pour les grandeurs de la terre et les puissances d'ici-bas. Après cette cérémonie, les jésuites qui sont initiés vont dans la salle des conférences, où ils se dépouillent de leurs habits pour prendre celui de la compagnie, ou, comme ils le disent, se revêtir des livrées d'Ignace de Loyola. De-là ils se rendent en procession, un flambeau à la main, en chantant d'une voix lente et lugubre, dans une petite chapelle obscure éloignée de tous les lieux fréquentés de la maison. Mille emblêmes, mille figures sinistres, des reliques, des os de morts, l'encens, des libations, des hymnes, les vêtemens, les cérémonies, la sombre clarté qui règne dans ce lieu, tout, jusqu'aux fronts des religieux qui marchent, semble prendre un air de terreur et de majesté qui impose et fait sentir un terrible frissonnement. La porte de ce lieu redoutable s'ouvre aux chants d'un cantique, ou plutôt d'une imprécation du prophète David,

dans laquelle il est dit : *Que le Dieu d'Israël fasse sentir son glaive à tous mes ennemis ; que son souffle fasse disparaître de la terre ceux qui attaquent son nom.* On voit à l'entrée de cette chapelle quatre figures mystérieuses : un taureau, un lion, un aigle, un génie. Les initiés entrent dans cette chambre noire, où la triste lueur des flambeaux qu'ils portent fait apercevoir des statues de grandeur naturelle. Ce sont les portraits de Choiseul et de son maître, de l'abbé de Chauvelin, du ministre Pombal et de son roi; au milieu d'eux tous, comme le plus grand criminel, l'on voit celui de Clément XIV, entouré de chaînes, de poignards, d'emblêmes horribles; l'Eglise, figurée par une femme tout éclatante de lumière, paraît, le glaive en main, s'élever en triomphe sur les débris amoncelés de la Philosophie et de la Raison détruites.

Quand les initiés se sont rangés autour de ces statues, le chef de la compagnie s'avance au milieu de la troupe, se place auprès de l'image du pape Clément, et lit, d'une voix effroyable, mille anathêmes contre les juifs, les mahométans, les hérétiques, les

philosophes, les gallicans, les impies et tous ceux qui sont rebelles à l'Eglise.

Après ces imprécations, suivies d'un discours affreux, tous les flambeaux s'éteignent, un lugubre silence règne dans le lieu, les initiés se jettent contre terre; le chef prend un briquet, une pierre, en tire du feu nouveau, et tous, à cette clarté naissante, font entendre ce chant de David : *Que nos ennemis soient saisis de terreur!* Alors, tandis que ces voix souterraines retentissent, le Père maître prend une espèce de poignard, et, les yeux levés au ciel, il frappe Ganganelli, et maudit quiconque osera être l'ennemi des jésuites. Tous, les uns après les autres, répètent la même cérémonie sur les autres images, en faisant les mêmes malédictions. Celui qui porte le dernier coup présente cet affreux instrument au chef prosterné contre terre, qui se relève tout échevelé, farouche et plein d'un démon furieux, prend ce poignard et le brise en vomissant mille anathèmes, et prédisant, en se tournant vers les quatre coins de l'univers, les triomphes les plus éclatans pour l'Eglise.

Lorsque ce fer est brisé, et tandis qu'on en-

tonne les plus violentes imprécations contre le roi David, le chef bénit le feu, l'air, la terre et l'eau; et aspergeant la sainte troupe qui l'environne, il lui promet de la part de Dieu, de Jésus et d'Ignace, l'empire assuré de l'univers. Aussitôt après les portes s'ouvrent aux chants de ce sacré cantique du saint roi: *Murs de Sion, tressaillez d'allégresse.* Les initiés sortent deux à deux; une joie horrible paraît sur leurs visages. Ils vont, dans la salle des conférences, reprendre leurs habits ordinaires, et se retirent dans leurs appartemens.

Cette procession ainsi terminée, le silence le plus farouche règne dans la maïson. Il n'y a ni récréation ni réunion. Chacun se promène isolément dans le jardin, comme si l'on se fuyait. A voir les jésuites tristes, sombres et inaccessibles, on les prendrait pour des ours prêts à se déchirer. C'est la cérémonie de l'abnégation.

On sonne l'heure de la collation : en entrant dans le réfectoire, tous en silence se jettent la face contre terre, se lèvent, se mettent à table, et le chef, sans proférer un seul mot, baise les pieds de tout le monde,

et le reste de la communauté en fait de même. C'est la cérémonie de l'humiliation.

Après la collation, ils se rendent à la chapelle en chantant le psaume *de profundis*, tant de fois répété dans nos funérailles; ils s'étendent encore par terre, et, relevés l'un après l'autre par le supérieur, ils vont tirer d'une urne placée sur l'autel un petit billet où est écrite la destinée de chaque membre de la compagnie. C'est la cérémonie des vocations. Voulez-vous savoir, gens du monde, quel fut mon billet? Le voici:

« Fils de saint François Regis, que ta langue demeure attachée à ton palais, si tu ne te souviens des grâces du Seigneur; si tu ne te proposes toujours Jérusalem (c'est l'empire de la terre) comme le premier objet de tes vœux.

» Souviens-toi des enfans d'Edom (ce sont les enfans de la France, philosophes et libéraux), et de leurs cris au jour de Jérusalem.

» Rasez-la, rasez-la, disaient-ils, jusqu'aux fondemens.

» Fille de Babylone (c'est Paris) dont je vois déjà la ruine, heureux celui qui te rendra le mal que tu nous a fait; heureux celui

qui prendra tes enfans et les brisera contre la pierre [1]. »

A la fin du billet je lisais, en gros caractères, ces mots remarquables : « Dieu vous appelle à la conversion des grands et des puissans de la terre.

» Ayez la sagesse de notre fondateur, la générosité de l'apôtre des Indes (François-Xavier), et la constance de saint François Regis qui vous a conduit dans cette maison.

» Celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin [2]. »

[1] *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.*

Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.

Memor esto, Domine, filiorum Edom, in die Jerusalem.

Qui dicunt, exinanite, exinanite, usque ad fundamentum in ea.

Filia Babylonis misera, beatus qui retribuet tibi retributionem tuam quam retribuisti nobis!

Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram! Ps. 136.

[2] *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Je cite ce latin tel qu'il se trouve dans la Bible

J'ai vu la plus grande partie de ces choses, et nul ne peut les contester sans outrager sa conscience et trahir la vérité. Quant à cette cérémonie des poignards, je ne l'ai point vue, et je ne la connais que par un tour d'espiéglerie qui m'a fait encore une autre fois courir, en surplis et en bonnet carré, dans tous les tortueux détours des Tuileries, lorsque Louis XVIII était sur son lit de mort.

Je n'ai vu que le lieu souterrain de cette

d'où il est tiré, afin que le lecteur ne m'accuse pas d'exagération. Ce dernier texte : *Heureux celui qui prendra tes enfans, et les brisera contre la pierre*, a fait commettre aux jésuites de la Chine et de l'Amérique des crimes horribles. Quelques jésuites prenaient les enfans des idolâtres, des malheureux qui n'étaient pas chrétiens, les baptisaient à la hâte, et par suite de ces épouvantables commentaires, les faisaient périr dans les flots! O crime! ô superstition! qu'on n'aille pas croire que dans notre siècle on soit revenu de ces horreurs. On nous les lisait encore au noviciat de Mont-Rouge, et on avait la barbarie de nous les proposer pour exemple : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram!* « Heureux celui qui prendra tes enfans, et les brisera contre la pierre! » C'est le saint prophète David qui l'a dit.

cérémonie. J'étais trop jeune et trop nouveau pour y participer. Mais j'ai tout su par un jeune jésuite de Reims, qu'on appelait Saubinet, intime secrétaire du R. P. Jennesseaux, favori de tous les vieux initiés, dépositaire de tous les manuscrits secrets de la maison, et qui me chargeait quelquefois de copier des circulaires pour les provinces de l'Europe. Un jour que j'étais seul dans sa chambre, je me jetai sur des papiers que j'aperçus, et les lus avec une incroyable avidité. C'est là que j'appris l'ordre de cette procession, et la bizarre coutume de dormir très-long-temps les jours de Noël, de manger pendant le carême plus que durant tout le reste de l'année, et de boire beaucoup pendant l'octave de la Pentecôte, en l'honneur du Saint-Esprit qui descend sur les Apôtres; ce qui ne m'étonna point, parce que je l'avais déjà remarqué.

Mais j'allai par espiéglerie observer le souterrain; et ce que je pus découvrir, ce fut la figure mystérieuse du bœuf, du lion, de l'aigle et du génie. J'appris ensuite tout ce que j'ai rapporté du pauvre Saubinet qui en avait trop vu, et qui est mort bien jeune en-

core dans la Bretagne, à Aurai-Sainte-Anne, d'une frayeur terrible qu'il avait eue, en copiant un écrit posthume du jésuite Barruel.

CHAPITRE XXIV.

Réception de M. le duc Mathieu de Montmorency.

Je ne raconte ici que la réception du fameux président de la congrégation, Mathieu de Montmorency; elle suffira pour faire connaître toutes les autres. Je craindrais d'ennuyer en donnant les détails ou réceptions de M. le duc de R....., de M. T.....; de M. le prince de P....., de M. le duc R...., de M. le comte de M....., de M. de D...., de M. le marquis de C.....-T....., de M. le comte de M....., de M. le comte de B....., du prince de C....., du prince de G....., du duc de S..-C....., de M. M....., archevêque de Dublin, et d'une troupe de prélats, de plusieurs cardinaux trop connus, du pape lui-même, représenté par Mgr. Macchi, son légat *à latere*; enfin d'une multitude de grands personnages trop peu intéressans pour nous, quoique malheu-

reusement trop puissans contre nous. Tenons-nous-en à la réception du premier gouverneur du duc de Bordeaux !

Il faut d'abord distinguer deux sortes de réception : celle qui se fait dans la rue du Bac, par le R. P. Ronsin, directeur-général de toutes les congrégations de France, et celle qui a lieu à Mont-Rouge, sous les ordres de celui qui représente le général de la congrégation universelle.

Dans la première, on jure de propager le culte du Sacré-Cœur de Marie, et d'employer sa vie entière à l'établir par toute la terre, en dépit des efforts des impies. L'initié fait le serment, s'il est puissant, de donner les places de l'Etat aux protégés seuls de la congrégation, et, s'il est riche, de faire servir sa fortune aux triomphes des jésuites, et à l'accroissement de la puissance papale. Voilà tout ce que c'est qu'un congréganiste du R. P. Ronsin; et pour le dire en passant, la congrégation de ce modeste jésuite est composée de plus de huit cents Français, tous barons, ou comtes, ou marquis, ou ducs ou princes, ou riches des pensions de l'Etat.

Quant à la seconde réception, c'est autre chose. On appartient irrévocablement au pape et au général des jésuites, et ce n'est plus seulement l'affaire du culte de Marie. Mais revenons au noble congréganiste Mathieu de Montmorency.

Il fut reçu en même temps que le maréchal-de-camp comte de Mac-Carthy, le cardinal duc de Talleyrand-Périgord, le prince de Croï, grand-aumonier de Louis XVIII, et quelques autres dont il est inutile, quant à présent, de citer les noms.

En arrivant à Mont-Rouge, il fut conduit, avec les nouveaux initiés, dans la chambre des conférences, où il fut laissé pour méditer sur les grands mystères qu'il allait bientôt connaître. Un petit livre, contenant des secrets et des maximes importantes, lui fut donné par un Père qui le surveillait.

Quelques momens après, on le tire de cette sombre méditation, on le mène à la chapelle où, en présence des initiés, à genoux, le front incliné vers la terre, il proteste qu'il n'ignore rien de ce qu'il va faire, et qu'il désire avec transport être lié par des vœux impérissables à la société de Jésus.

Le chef de Mont-Rouge, qui jusque-là était resté sur un fauteuil, se lève, monte à l'autel, y prend une lettre avec des marques d'une vénération singulière, la baise trois fois au nom de la très-adorable Trinité, et se tournant ensuite vers le nouvel élu, il ordonne qu'on le dépouille du *vieil homme*, qu'on le purifie, et qu'on lui donne la livrée de Jésus-Christ. Aussitôt les deux initiés qu'on appelle les purificateurs, lui ôtent ses habits, versent l'huile sainte sur sa tête, dans ses mains, sur sa poitrine, appliquent le baume sacré, font tous les exorcismes, le couvrent du manteau des jésuites, et quand toutes les cérémonies de l'expiation sont remplies, le chef des élus descend de l'autel, et va présenter au nouvel initié la lettre du général de Rome qui l'admet au nombre de ses sujets.

Alors l'élu tombe aux pieds de ce représentant du lieutenant-général d'Ignace, les baise, et se relève pour adorer et baiser respectueusement le sceau du grand maître de la société de Jésus.

Cependant, avant d'entendre lire cette lettre, il jure de garder le secret le plus invio-

lable, et de ne communiquer à personne rien de ce qu'on va lui révéler. Il promet de renoncer à sa famille, de sacrifier femme, enfans, père, mère, amis, pour la conservation et l'agrandissement de la sainte compagnie. Il fait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, avec la permission d'user de son bien et de sa femme. Quant au vœu d'obéissance, il se fait sans restriction. Il n'est pas permis là d'être libre.

Après ces sermens, les purificateurs le dépouillent du manteau jésuitique, et lui mettent autour du cou un scapulaire qui est l'habit et le signe du jésuite à robe courte; et il ne doit point le quitter de sa vie.

Quand le noble duc eut consommé ce sacrifice, on le fit passer au réfectoire où une petite table basse, pourrie et dégoûtante, était dressée pour sa seigneurie au milieu des tables propres et bien servies de nos révérends Pères. Il se mit à genoux, fit une déclaration publique de quelques scandales dont il s'était rendu coupable pendant qu'il faisait le libéral et qu'il fréquentait madame la baronne de Staël, et demanda l'aumône à tous ses confrères qui dînaient devant lui.

Lorsqu'il eut achevé les restes des bons Pères, il se jeta la face contre terre, baisa les pieds de tout le monde, s'étendit sur le seuil de la porte, et les religieux de la compagnie de Jésus n'en pouvaient plus d'aise d'humilier ainsi une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France; car ils avaient à merci le premier baron chrétien!

Après cette cérémonie, le noble duc demeura seul avec le père-maître, se félicitant d'avoir triomphé du monde et de lui-même, et après un entretien de plus de trois heures, il se rendit à la chapelle où il écrivit à genoux au général de la compagnie ses engagemens, ses sentimens, ses résolutions et ses vœux, et termina cet effrayant sacrifice par ce vœu effrayant d'obéir à notre saint-père le pape, au moindre signe de sa volonté, dût-il commander de traverser les mers sans argent, sans alimens, sur une simple planche, reste de quelque malheureux naufrage.

CHAPITRE XXV.

Les cahiers noirs. — Le vin de madame la comtesse de Tressan. — Orgie infâme des jésuites. — Les quêtes. — Trésors des jésuites polonais. — Les coups de poing. — Le Roi portier. — Tentative de M. Decaze pour fermer la maison de Saint-Acheul. — Fête et réjouissance pour célébrer la défaite de ce ministre par M. de Bombelle.

Je ne veux point parler ici de ces cahiers libertins qu'on fait apprendre par cœur aux jeunes initiés des séminaires pour l'édification et le salut des fidèles. On appelle ces écrits les cahiers noirs, et il faut convenir qu'on ne pouvait mieux les nommer, car je ne connais rien d'aussi indécent, d'un cynisme aussi révoltant que ces manuscrits.

Je ne veux rapporter que quelques petits scandales jésuitiques pour l'édification de mon lecteur, et en prendre occasion de recommander aux pères et mères d'aimer Dieu de tout leur cœur, mais de bien se garder de rien donner aux moines de Mont-Rouge,

s'ils ne veulent eux-mêmes se rendre coupables de scandale.

Que cinq ou six jésuites de familles aisées [1] et même très-riches, se fassent aux dépens de la compagnie plusieurs centaines de mille livres de rente pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise, c'est un *scandale épouvantable* et un vol fait à la classe indigente et malheureuse de Paris; car c'est toujours de la substance des pauvres que les moines mendians ont voulu s'engraisser. Mais que trois douzaines d'aventuriers s'établissent à Mont-Rouge, misérables, dénués de tout, fassent le métier de gueux et de quêteurs pour le plaisir de se nourrir d'aumônes, qu'ils retirent de leurs quêtes douze à quinze millions d'écus [2], qu'ils fassent vœu d'être fainéans

[1] N'oubliez pas, mon cher lecteur, que les bons Pères de Mont-Rouge sont obligés de vivre d'aumônes. C'est une loi de leurs institutions. Ils auraient tout l'or du monde, qu'ils iraient encore mendier, puisque saint Ignace le commande, et que le pape l'autorise pour l'édification du prochain.

[2] Que ces énormes revenus ne vous effraient pas, mon cher lecteur! Comptons : il y a huit cents nobles congréganistes à Paris qui pourraient entretenir tous

toute leur vie et de vivre aux dépens du public, avec un train effrayant de laquais, dans une abondance scandaleuse de viande et de boissons, tandis que tant de pauvres ouvriers accablés d'infirmités ou de vieillesse et tant d'honnêtes gens périssent de misère ! Quel scandale et quels mendians que ces pauvres de Mont-Rouge qui ont douze à quinze millions de rente, sans compter ce que l'on ne connaît pas !

Les très-révérends Pères jésuites ayant reçu, en 1819, de madame la comtesse de Tressan, à titre d'aumône (car, sans ce

les jésuites du monde, et qui, à l'exemple de M. de Montmorency, donnent tous les mois en billets de banque cinq ou six mille francs pour le salut de leur ame. Il y a des personnages illustres qui leur font à la sourdine de ces cadeaux qui enrichissent. Les petites congrégations qui sont dans les provinces produisent un revenu incalculable. On compte à Saint-Acheul seize cents personnes, et quatorze cents qui, l'une dans l'autre, sans compter les aumônes et les dons, paient chacune douze cents francs. On n'y dépense que mille francs par jour : reste encore une somme considérable.

Quoi qu'en dise M. l'abbé Frayssinous, qui savait pourtant la vérité, ils ont bien plus de sept colléges

titre, les serviteurs de Dieu n'acceptent rien), plusieurs pièces d'excellens vins, quelques jeunes novices, vrais ouvriers de la vigne du seigneur Fortis, se jettent sur les tonneaux, les percent, s'abreuvent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus la force de se tenir. Jusque-là c'est un scandale ordinaire; mais quand ils se battent et se renversent pour des questions qu'ils ne comprendraient pas même s'ils étaient dans leur bon sens, et qu'ils donnent le spectacle de ce qu'il y a de plus dégoûtant parmi la canaille, comment qualifier une telle conduite?

en France, et tous très-fréquentés : à Bordeaux, Montmorillon, Aurai-Sainte-Anne, Dôle, Billom, Forcalquier, Aix, Issy, l'Argentière, Toulouse, Avignon, Laval, Nantes, Reims, Rouen, etc., etc. Personne n'est reçu gratis dans ces maisons de Dieu. Il y a bien quelques bourses, mais elles sont exactement payées par les riches congréganistes ou par les évêques qui les soutiennent. Ajoutez les legs pieux, les tributs des missionnaires qui, comme on peut l'imaginer, ne sont pas modiques; les quêtes des capucins, des récollets, des trapistes, des frères de Dieu, des lazaristes, des sulpiciens, des picpus.... Comptez, comptez, si vous le pouvez, et frémissez d'avoir des pauvres qui s'entendent si bien en finances!

Des hommes qui ont des bras faits au travail, vigoureux, jeunes, qui se font jésuites pour vivre à nos dépens, pour nuire à la population, pour être un fardeau à tout le monde, et qui ont la rage d'enterrer de l'argent qu'ils quêtent pour avoir le plaisir d'en priver les malheureux, voilà le scandale le plus complet et le plus inconcevable qu'on puisse donner. Lorsque l'empereur Alexandre chassa les jésuites de tous ses Etats, il arriva une singulière aventure à Polotsk. Ces pauvres de Jésus-Christ, suivant leur coutume, avaient caché de grands trésors. Avant de partir pour l'exil, les jeunes jésuites les ayant déterrés, à l'insu des soldats qui les surveillaient par ordre de l'empereur, se disputèrent pour savoir qui d'entre eux aurait la plus grande part. La querelle s'échauffa; ils en vinrent aux coups, et il fallut la force armée pour les séparer. Quel nom donner à tout cela! Et les acteurs de cette scène sont les bons jésuites de Mont-Rouge et de Saint-Acheul!

C'était alors le beau temps de Mont-Rouge! Toute l'Europe était à eux; on accourait de toutes parts dans leur couvent. Le

roi d'Espagne y envoyait ses présens; il allait lui-même chez les jésuites de Madrid passer des jours entiers; il mangeait avec eux; il avait le privilége de les servir à table, comme naguère un roi de Sardaigne avait celui d'être leur portier dans leur noviciat de Saint-André à Rome. Il pouvait porter dans son palais le saint habit de Loyola, comme on voit encore dans le faubourg Saint-Germain quelques nobles pairs s'affubler, dans leurs hôtels, des vêtemens ultramontains, et pratiquer, pour leur consolation particulière, au fond d'une chapelle retirée, toutes les singeries jésuitiques. L'empereur Alexandre les visitait souvent à Pétersbourg, dînait, se promenait, discutait, aimait à causer avec eux malgré quelques ministres à qui cela déplaisait fort. Ils s'établissaient avec succès à Montréal, à Québec, Boston, Washington, Charlestown, et dans les principales contrées des Etats-Unis. Un grand seigneur les recevait à Stonyhurst dans le comté de Lancastre; ils vivaient paisiblement à Londres et à Dublin. Un roi notre voisin les introduisait jusque dans son palais où il servait la messe du P. Leblanc.

Le pape leur restituait toutes leurs maisons de Rome, leur donnait les belles campagnes de Frascati, et au grand mécontentement des autres religieux, il allait, tous les jours, par une porte dérobée, dans leur noviciat de Saint-André. En France, à la vérité, le roi Louis XVIII n'était pas si complaisant, et ne se montrait pas si dévot, mais, assurent-ils, il leur faisait souvent dire de ne pas craindre les murmures de la révolution, que bientôt il surmonterait tous les obstacles, et les rétablirait solennellement dans toute l'étendue de ses États.

Les évêques tenaient de petits conciliabules dans leur noviciat, et disposaient à leur gré toutes choses pour faire passer entre leurs mains l'éducation de la jeunesse. Les missionnaires du Mont-Valérien grossissaient leur petit nombre, et se répandaient dans tous les coins pour faire des quêtes et relever de ses ruines la sainte compagnie de Jésus. Des professeurs de droit venaient aussi à Mont-Rouge pour s'attacher à eux par des liens secrets. Des ambassadeurs, des pairs, et surtout un grand nombre de députés y accouraient pour leur rendre compte des

délibérations politiques. A cette époque, on avait obtenu de M. Decaze de fermer la maison de Saint-Acheul et d'en chasser les jésuites; c'est ce que j'ai ouï dire à Mont-Rouge. L'ordre avait été dépêché, dit-on, au préfet d'Amiens, lorsque le contre-ordre fut donné par Louis XVIII. J'étais allé à Paris ce jour-là, et j'en revins le soir dans la voiture du P. Provincial avec plusieurs personnages marquans, entre autres un député de la Drôme qui venait avec moi porter la nouvelle que M. Decaze était désappointé, et que M. de Bombelle avait obtenu du Roi que la maison ne serait point fermée, et qu'elle ne tarderait même pas à recevoir des marques de la bienveillance de Sa Majesté. Le lendemain de cette nouvelle, il y eut beaucoup de monde à Mont-Rouge. Un jésuite composa rapidement une longue rapsodie de musique pour célébrer la défaite du ministre et le triomphe de la société. Ce morceau fut exécuté à grand orchestre; c'était orage sur orage, tonnerre sur tonnerre, et au milieu de tout ce charivari, on entendait une voix d'enfant qui criait : *Domine, salva nos, perimus;* et à la voix du

Seigneur, cet orage qui les avait tant soit peu épouvantés se calma, et l'on chanta le *Te Deum*. C'est toujours par-là que finissent les triomphes de l'Église.

Sans rien exagérer, je peux bien dire qu'alors cet obscur repaire de Mont-Rouge était le lieu d'où sortait tout ce qu'une petite noblesse obscure, avec son gouvernement occulte, s'efforçait de faire en France.

Cette maison était le rendez-vous de tous ces petits nobles qui veulent, comme M. de Bonald, nous ôter non-seulement le droit de penser, mais encore jusqu'à la faculté de penser et d'être intelligens. Il y venait aussi *incognito* et sans train un homme autour de qui se ralliaient tous les autres. Comme le prétexte de ces réunions politiques était d'entendre la messe des révérends Pères en Dieu, *nécessaires pour les grands* comme *les capucins le sont pour le peuple*, j'ai été quelquefois choisi pour la servir dans la petite chapelle retirée, où je vis un personnage qui, en mettant le pied sur le sol français, dit ce mot extraordinairement remarquable : *Il faut aux grands des jésuites, et*

des capucins au peuple [1]. C'est là encore que je vis un homme remarquable par sa naissance, qui venait présider à Mont-Rouge ces comités inconnus au reste des humains. Dans un de ces comités, il avait été résolu d'établir un collége de nobles à Lyon, que demandaient avec instance les congréganistes de cette ville; mais des obstacles étant survenus, on l'a laissé provisoirement à Saint-Acheul.

[1] Ce mot, à mon avis, explique tout.

CHAPITRE XXVI.

Descente des jésuitesses ou des nouvelles Amazones en Amérique. — La tempête. — Le miracle. — Formules indécentes et ridicules des jésuites. — Étranges naïvetés de deux de leurs élèves.

C'est une chose, à mon gré, très-curieuse, qu'une troupe de femmes missionnaires, traversant courageusement les mers, et bravant les flots mutinés pour aller séduire les peuples les plus indépendans et subjuguer les hommes les plus farouches. Qu'on ne nous vante plus les Amazones, nos jésuitesses les ont surpassées.

Les anciens moines, qui allaient à la conquête des nations, n'avaient pas employé ce terrible moyen de séduction contre les hommes; il était réservé à notre dix-neuvième siècle de voir les jésuites armant contre la raison ce sexe charmant, seul capable de nous la rendre aimable.

C'est un Espagnol qui a formé la compa-

gnie de Jésus; mais c'est un Français qui a institué celle des jésuitesses; cela était dans l'ordre. Le fanatisme nous vient toujours de par-delà les monts: il faut bien que la galanterie religieuse prenne naissance en France.

Les Pères de la Foi, pour assurer le succès de leurs manœuvres, attirèrent quelques jeunes personnes d'une grande naissance et de beaucoup d'esprit, et en formèrent une secte qu'on appelle la société du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, ou des Jésuitesses. Il est bon de remarquer que cette secte se divise en dames de Saint-Joseph, de l'Immaculée-Conception, de l'Incarnation et du Petit-Jésus; car dans toutes ces dénominations-là il y aurait beaucoup à dire si je ne craignais pas d'être ennuyeux. Ces jésuitesses sont dans le monde pour les jeunes filles, ce que les jésuites sont pour les jeunes garçons. Elles s'emparent tous les jours de l'éducation des filles, et font aussi des quêtes considérables pour les révérends Pères, leurs directeurs.

En 1818, il ne manquait à ces religieuses de Loyola, pour ressembler entièrement à

leurs fondateurs, que d'avoir à exploiter les mers lointaines, les pays sauvages et les peuples barbares : aussi reçurent-elles l'ordre du général de Rome d'aller à la conquête du nouveau continent. Ces nouvelles Amazones partirent pour l'Amérique au nombre de trente ou quarante. La plus âgée n'avait pas trente ans. A peine s'étaient-elles embarquées, nous disait la lettre qu'elles nous écrivirent à Mont-Rouge, qu'un orage furieux s'éleva sur la mer. Tandis qu'autour d'elles le désespoir faisait jeter des cris d'épouvante, elles s'étaient réunies pour chanter en chœur de saints cantiques en l'honneur de Marie. Après avoir fait leur confession au Père jésuite qui les accompagnait, elles tirèrent au sort pour savoir qui d'entre elles se dévouerait à la mort pour sauver l'équipage. Ce fut la plus jeune de toutes qui fut choisie par le destin. Elle se mit à genoux au milieu de ses compagnes qui la félicitaient, et demanda instamment au ciel de l'enlever de ce monde et d'accorder un heureux abord au vaisseau menacé. Mais par un miracle qui ne doit pas nous étonner, après le beau sacrifice de la jeune vestale, la

mer se calma, et le vaisseau et la jeune jésuitesse arrivèrent à bon port aux États-Unis d'Amérique.

Elles se séparèrent à Québec pour aller, les unes à Boston, les autres à Montréal où depuis long-temps les valets de pied des jésuites faisaient les grands seigneurs; quelques-unes passèrent dans la Nouvelle-Orléans, et enfin plusieurs allèrent sur les bords de la Plata pour étendre le royaume de saint Ignace. La plus jeune de toutes, qui s'était sacrifiée si généreusement pour le salut de l'équipage, partit avec une autre de ses compagnes pour le pays sauvage des Eskimaux. Chose étonnante! elle en revint avec une espérance assurée d'y porter la civilisation chrétienne, et c'est elle qui écrivait de Québec à Mont-Rouge que les Pères noirs étaient attendus avec impatience dans le pays de Labrador.

Assurément rien de plus beau qu'un jeune troupeau de jolies femmes qui abandonnent les plus brillantes contrées du monde pour aller civiliser les peuplades des Iroquois et des Hurons. J'avouerai même que je fus touché jusqu'aux larmes au récit des mauvais

traitemens que ces deux victimes d'un zèle sans raison avaient reçus de la brutale férocité des Eskimaux. Mais au nom de Dieu! quelle espèce de civilisation apportent-elles à ces pauvres sauvages? et ne vaudrait-il pas mieux les laisser dans une éternelle barbarie que de leur communiquer nos funestes maximes et nos systèmes barbares? Étrange bienfait de la superstition qui arrache ces peuples à une douce indépendance et au bonheur de la frugalité, pour leur procurer la soif mortelle de l'or, de l'ambition, de la débauche, et le fanatisme pire que tout cela encore, puisque lui seul peut désoler le monde!

Je veux faire une remarque qui ne sera pas déplacée quoiqu'elle regarde uniquement la doctrine des jésuites, et je la mets ici de peur qu'elle ne m'échappe.

En prêchant aux dames du Sacré-Cœur ainsi qu'aux jeunes gens, les jésuites ne cessent de répéter qu'il faut aimer Jésus comme un *époux*, et qu'il ne faut avoir que lui seul pour *époux*. Ce mot d'époux, qui est très-bon sans doute, mais qui me paraît bien déplacé là, a quelquefois fait d'étranges ra-

vages dans les couvens des religieuses. Un jour, un Père jésuite, confessant une jeune fille d'une illustre maison de Paris, s'avisa de lui dire que Dieu l'appelait à lui, et qu'il l'avait choisie pour son épouse. La pauvre petite, qui n'était point encore faite au langage mystique, fut épouvantée, et dit assez vivement au Père : « Non, je ne veux pas me marier avec le bon Dieu ; maman m'a promise au fils de M. le marquis de....., je l'aime, et je ne veux que lui pour époux..... » On riait à Mont-Rouge de cette charmante naïveté ; mais je crois qu'un homme sensé n'est pas tenté d'en rire. Je me rappelle encore qu'un révérend Père de Saint-Acheul, confessant un petit bonhomme qui n'avait que douze ans, mais chez qui la raison avait devancé l'âge, l'exhortait à prendre le divin Jésus pour son époux. « Mais, mon Père, reprit le petit espiégle, je croyais qu'un homme ne se mariait point avec un homme..... — Vous êtes bien charnel, lui répondit le jésuite ; ce mariage est tout spirituel, et n'est point comme les autres. » Il imposa rudement silence au jeune impertinent qui poussait trop loin son indiscrète curiosité..... Mais l'on

conçoit combien ces maximes et ces manières de parler sont équivoques. Qu'on imagine, si l'on peut, combien ce nom d'époux mille fois répété, avec un ton mystique et doucereux, peut produire d'effet dans une communauté de jeunes filles, appelées trop souvent aux pieds des autels pour y pleurer une innocence hélas! trop tôt perdue!

Les jésuites, les pharisiens du dix-neuvième siècle, les missionnaires et tous les faux dévots oseront-ils alléguer qu'ils n'emploient ces discours que pour inspirer l'amour de Dieu et de Jésus, et qu'ils sont en cela autorisés par les saints Pères?

CHAPITRE XXVII.

L'esprit monacal. — Exemple extraordinaire de restriction mentale. — Les Sulpiciens. — Encore M. Tharin. — Les espions du Pape.

QUAND je pense à cette politique profonde, qui multiplie les moines pour abuser de la pitié publique, et pour parvenir plus sûrement à la souveraine puissance, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats qui se déguisent en charlatans ou en marchands de noix, pour prendre par la ruse une ville qu'ils ne peuvent réduire par la force.

On ne saurait croire quel mal doit résulter de cette multitude de moines; peu à peu ils usurpent quelque chose sur l'opinion qui leur est contraire; ils affaiblissent l'esprit des grands, et corrompent le peuple par toutes les superstitions et les prestiges de leur métier. Naturellement disputeurs et grands di-

seurs de riens, ils embrouillent la politique et la religion par des controverses absurdes, inintelligibles, et ils occupent de leurs querelles interminables, la cour, où ils ont toujours beaucoup de crédit, et la ville, qu'ils sont sûrs de gouverner quand ils sont maîtres du prince. Lorsqu'une fois les affaires publiques sont devenues étrangères à la nation, que les questions religieuses, les haines théologiques, sont les grandes affaires des particuliers, alors les moines sont puissans; aucune négociation, aucune assemblée, aucune loi, aucune intrigue, aucun mariage, rien ne se fait que par eux; ils règlent les principes du gouvernement; les revenus publics, la fortune des particuliers, les places, l'éducation, tout devient l'objet de leurs soins et de leur ambition. Dieu nous préserve de les avoir pour ministres des finances et pour directeurs de nos écoles; les Espagnols seraient encore moins pauvres et moins ignorans que nous.

Mais on me dit que dans tous les pays, même en Espagne, les moines font du bien aux pauvres. Je n'y pensais pas; cela est vrai; je les ai vus, nourrissant dédaigneu-

sement de leur superflu, une multitude indolente et paresseuse, vrai rebut de la société, à peu d'exceptions près. Il y a aussi, dans certaines contrées, des hommes sauvages qui jettent en abondance une vile pâture aux captifs qu'ils veulent dévorer; ils les engraissent avant de les faire rôtir.

Je me trouvais, il y a deux ans, au milieu d'une troupe de jésuites à robe noire, qui raisonnaient sur les affaires politiques; alors comme aujourd'hui on disait qu'on allait poursuivre la compagnie de Jésus, et la bannir encore du territoire français. « Que répondriez-vous, » disait à un prédicateur de ladite société, le supérieur d'une maison de Paris, « que répondriez-vous, si un magistrat venait, au nom de la loi, vous demander si vous êtes jésuite? — Je dirais, reprit hardiment le prédicateur, que je ne le suis point. — Vous mentiriez donc? — Non; en lui disant que je ne le suis point, j'ajouterais secrètement, et tout bas, que je ne le suis pas pour le lui dire. — Mais si l'on vous demandait, avec toute l'autorité que donnent la justice et les lois : Avez-vous fait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéis-

sance? Êtes-vous soumis au général *Fortis?* — Je répondrais toujours : Non, parce que ces magistrats seraient injustes, et comme religieux, je ne dépends que de Dieu seul. »

On voit par-là que le mensonge coûte peu à cette société; et le Provincial, fidèle aux maximes de ses prédécesseurs, a fait envoyer dans toutes les maisons de France, une circulaire, par laquelle il était prescrit à tous les jésuites de faire cette réponse aux magistrats qui les interrogeraient.

On ne peut pas se dissimuler qu'une mysticité dégoûtante a pris la place de la religion de Jésus-Christ, que l'ultramontanisme est devenu la théologie de nos écoles, et que le christianisme défiguré n'est qu'un système pour quelques hommes de parti qui veulent aller à la domination par le fanatisme. La religion des jésuites modernes n'est pas plus celle des jésuites de Louis XV que celle-ci n'était celle des jésuites de Louis XIV, qui ne ressemblait en rien aux dogmes des jésuites de Henri IV; il n'y a point de consistance dans leurs systèmes de philosophie et de théologie; ils n'en ont que pour ces maximes qui détruisent les peuples et qui ren-

versent les rois, et si notre siècle eût donné prise aux disputes religieuses dont les temps passés n'ont cessé d'être inondés, la France, au dix-neuvième siècle, eût été le théâtre des hérésies les plus monstrueuses, et des schismes les plus dangereux. Heureusement pour nous, trop esclaves encore des superstitions de nos bons aïeux, des soins plus importans et des querelles moins chimériques nous occupent.

Les jésuites, que les Chinois appelaient les espions du pape, en s'établissant au milieu de l'empire de Napoléon, malgré Napoléon lui-même, assurés de la soumission d'une foule de petits nobles, qui ont encore la niaiserie de vouloir rétablir le système absurde et barbare de la féodalité, se servirent des Sulpiciens comme d'une troupe auxiliaire. Ces Sulpiciens sont une espèce de demi-cafards, qui, depuis Louis XIII, font le métier de valets de pied des jésuites; c'est ce qu'en propre terme le duc de Saint-Simon nous assure dans ses Mémoires, et ce que j'ai appris moi-même par une expérience qui faillit me coûter bien cher. Attachée aux jésuites par des vœux secrets, cette congréga-

tion, dont la première loi est de marcher dans l'obscurité, pour mieux cacher ses manœuvres, fit semblant d'abord de n'en vouloir qu'à l'éducation des prêtres qui se formaient après notre grande et mémorable révolution ; elle s'empara de presque tous les séminaires, elle introduisit peu à peu des liturgies nouvelles et des principes encore plus nouveaux ; elle accoutuma les prêtres à saper à petit bruit un gouvernement qui s'était rendu maître de tout.

Les corps religieux ont, comme les peuples, des périodes d'ambition qui sont ordinairement la source de leur élévation ou de leur abaissement. Au commencement de la Restauration, les Sulpiciens, que je ne devrais maintenant appeler que les valets de pied des jésuites, sentirent que c'était peu d'avoir assujetti le corps ecclésiastique par les doctrines, et qu'il fallait le gouverner entièrement par les places et par les honneurs. Ils élevèrent à la plus haute fortune M. l'abbé Frayssinous, leur confrère, qui brillait dans une école de théologie, et qui se croyait capable de remuer tout un Etat parce qu'il avait ébloui les bonnes gens d'é-

glise. M. Frayssinous étant ministre, les Sulpiciens choisirent à leur gré des évêques qui appartenaient à leur congrégation, ils voulurent devenir courtisans et distribuer des faveurs; ils essayèrent de faire les petits jésuites, et de n'être plus des valets; ils firent nommer précepteur de monseigneur le duc de Bordeaux, M. Tharin, qui était de leur congrégation, et qui leur devait aussi toute sa fortune; ils prescrivirent aux prêtres gallicans de recevoir sans examen les maximes de par-delà les Alpes; les extases, les révélations, les chapelets, les neuvaines à saint Ignace, les os et les lambeaux des vêtemens de quelques saints, l'inquisition même furent regardés comme les plus grands points de nôtre croyance; les pratiques les plus basses et les plus ridicules furent substituées aux devoirs de l'homme. En prévenant le jeune clergé contre la génération qui s'élevait, et en lui montrant chaque jour les citoyens comme autant d'ennemis qu'il avait à combattre, cette congrégation préparait des partisans aux jésuites; les leçons de théologie étaient des leçons d'intrigue; on s'occupait beaucoup de l'ancienne autorité des prêtres, et l'on ne

parlait jamais de Dieu ; le siècle ayant peu de goût pour le clergé, et le clergé étant incapable de vivre au milieu des affaires politiques sans y rien faire, il n'y avait pas dans ces écoles un moment de perdu pour l'ambition. L'empire, occupé au-dedans et au-dehors par les événemens les plus extraordinaires, leur donnait lieu de s'avancer doucement dans l'opinion d'un parti qui se tenait caché, et ils en profitèrent pour étouffer les plus sages principes; comme par malheur les hommes sont tels qu'ils n'ont besoin que de quelques maîtres pour les faire agir, il s'est bientôt trouvé que le clergé nouveau a été ce qu'étaient ses évêques, et que les jésuites, grâce à leurs zélés serviteurs, ont établi leur puissance de telle sorte qu'ils ne peuvent tomber sans écraser par leur chute le clergé lui-même.

Aussi, dans les séminaires, dans les paroisses, dans les missions, dans les mandemens, dans l'exercice de la confession, dans tout ce qui regarde la religion chrétienne, une partie du clergé se tient-elle extrêmement unie à la compagnie de Jésus; il confond la religion et les jésuites, les mœurs et

les jésuites, les lois et les jésuites, la conservation de la société et les jésuites, tranchons le mot, et nul ne m'accusera d'exagération, le salut du monde et l'existence des jésuites, et tous les prêtres donneraient leur sang pour les maintenir. Tout cela est incroyable, et tout cela malheureusement n'est que trop vrai.

Et puis, l'on viendra nous vanter la simplicité et l'abnégation des Sulpiciens, qui ne s'occupent dans leur palais que de pratiques communes, qui marchent les yeux baissés, et qui font vœu de renoncer aux choses de ce monde!

Méfiez-vous de cette espèce d'hommes mal vêtus, qui affectent dans nos rues une démarche négligée et une modestie singulière; ces airs sales cachent des ames qui peuvent à peine contenir l'ambition qui les dévore. En les voyant passer, je crois voir des milliers de Sixte-Quint.

CHAPITRE XXVIII.

Les jésuites ont-ils une religion? — Leur paradis. — Les évêques *in partibus infidelium*. — Les paccanaristes. — Le château d'un gentilhomme du Midi. — L'électeur de Brandebourg. — Le roi des Vandales.

Les jésuites ont-ils une religion? Cette question paraîtra bien étrange à plusieurs, je le sais. Mais les jésuites ont-ils une religion parce qu'ils ont sans cesse ce mot à la bouche? Les peuples chez lesquels on parle tant de mœurs sont ceux qui en ont le moins; je remarque que ce sont toujours les plus vicieux qui nous parlent toujours vertu. Mais en peu de mots je vais dire ce que je pense de la religion des jésuites.

Souvenons-nous qu'il y a parmi eux des initiés et d'autres qui ne le sont pas. Les premiers ne sont jamais de bonne foi et ne peuvent pas l'être; parmi les derniers, qui croient parce qu'on leur dit qu'il faut croire,

qui se font tôt ou tard une sorte de conviction, malgré la conscience et la raison qui les condamnent, il y a, je crois, quelque bonne foi, si tant est qu'on puisse appeler ainsi ce scrupule farouche, qui étouffe avec violence les sentimens de la nature pour faire place aux dévorantes inquiétudes de la superstition. Telle est la politique de cette société; elle a des principes pour tous les caractères; ses initiés sont choisis parmi les hommes solides, secrets, froids et pénétrans; ils n'ont d'autre religion que celle des matérialistes. Chez les imaginations ardentes et faciles à s'exalter, elle allume toutes les passions, rassemble toutes les illusions, les mensonges et les fureurs, pour les enivrer de fanatisme.

J'entends dire tous les jours que les jésuites sont les soutiens de la religion. Pauvres gens! quels soutiens et quelle religion!

Celle qu'ils enseignent, uniquement parce qu'il en faut une pour séduire les simples, propose un dieu colère, jaloux, vindicatif, bizarre, avide de sang, pire enfin que le plus cruel des tyrans. Elle commande aux hommes d'étouffer le cri de la nature, de haïr leurs

parens, de n'avoir aucun rapport entre eux; de n'avoir qu'un maître sur la terre, lequel est le pape, et de regarder tous les moines comme des dieux; elle enseigne que la patrie et les lois ne peuvent exister que l'Église ne leur ait servi de base; que les peuples ne sont tenus à l'obéissance qu'autant que les princes sont fidèles à l'Eglise qui les a couronnés; que le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, les pompes de nos cités, les illusions de nos spectacles, les magnifiques monumens de nos victoires, les ateliers superbes où la classe pauvre trouve un recours contre la misère et l'infamie; que nos écoles, nos académies, nos établissemens profanes, sont proscrits par la saine morale et condamnés par l'Evangile; que les couvens sont les seuls asiles de la vertu, de l'honneur, et que les temples doivent être les seuls ornemens de nos Etats; que les chapelets, les scapulaires, les haires, les disciplines, les jeûnes, les déserts, les folies du fanatisme, que sais-je? mille absurdités, mille sottises, mille dégradations de l'espèce humaine, sont les seuls moyens de salut qui soient donnés aux hommes. Voilà les dogmes et la morale du

peuple jésuite! Ne voilà-t-il pas une belle religion pour des hommes qui pensent et pour des peuples qui veulent être libres?

Allez entendre leurs contes de l'enfer et du purgatoire, qui rendent hébêtés, farouches et misérables les trois quarts de leurs auditeurs, et vous penserez, comme moi, que si le monde n'est pas rempli de fanatiques, il ne peut manquer bientôt de l'être. Leur paradis, quelquefois plus voluptueux que celui de Mahomet, quelquefois bon uniquement pour des êtres fantastiques, qui se repaissent d'une gloire plus fantastique encore, où les moines seuls doivent être admis avec les niais qui auront enrichi leurs couvens, où le bonheur consiste à chanter, à contempler, à boire, à manger, à voyager d'un globe à l'autre, d'une étoile à une autre étoile, de la lune au soleil, du soleil à la lune, à faire, en un mot, tout ce qu'un homme sensé ne voudrait pas faire; ce paradis est une de leurs plus douces sottises, et je le leur pardonnerais volontiers en faveur d'un voyage dans la lune; mais cette mysticité inhumaine, cet anéantissement absolu qu'ils prêchent à ceux qui veulent embrasser leurs usages; cette

abnégation qu'ils exigent de tout chrétien, qui dénature le plus bel ouvrage de la nature, qui dissout toutes les sociétés, qui renverse tout bon sens, tout principe, toute raison, qui avilit et dégrade l'homme; qui pourrait l'envisager de sang-froid? Quel gouvernement voudrait l'admettre? Aucun, à moins qu'il ne voulût bientôt périr!

Les initiés ne disent ni prière, ni office, ni chapelet; ils n'ont aucune cérémonie religieuse; point d'abstinence, point de jeûnes, point de mortification pour eux; ils chantent la messe quand bon leur semble, ils vont se confesser quand il leur plaît. Vous ne trouverez dans leur chambre aucun signe de piété, aucune image de dévotion, pas même celles de la Vierge et de Jésus. Ils n'ont point de culte; leur temple est l'univers; et leur dieu ce je ne sais quoi qui nous donne la vie, et qui n'est au fond peut-être que l'univers.

La seule religion qu'ils aient, est cette folle et singulière ambition de faire du monde entier un empire unique, soumis aux lois de leur général; Rome serait la capitale de ce chimérique royaume.

Je sais que dans ce système il y a quelque

chose de si absurde et de si risible, qu'on est tenté de le prendre pour une fable. Je crois, en effet, qu'un jour il n'y aura rien de plus singulier et de plus incroyable dans l'histoire, que ces évêques *in partibus infidelium* que le pape nomme encore pour les diverses contrées du monde.

Mais les jésuites, haïs de tous les peuples, vont plus loin que les papes. Ils ont à Rome un général, qui s'érige en souverain de l'univers; il a pour provinces l'Afrique, l'Amérique, l'Asie et l'Europe. Les plus grands Etats ne sont pour lui que des provinces fort petites; il a auprès de lui des assistans, ou ministres de chaque province, avec lesquels il traite des affaires de tout le monde. Quand un jésuite parle d'une contrée, de l'Afrique, par exemple, il ne l'appelle pas autrement que *notre province d'Afrique;* c'est ainsi qu'il dit : *Notre province de Russie, notre province des États-Unis, notre province de France*, etc.... En vérité, je ne sais trop ce qu'il faut admirer dans cela, ou l'extrême ambition ou la suprême extravagance de l'esprit humain.

Les paccanaristes faisaient plus encore, il

y a quelque temps, dans le château d'un gentilhomme du Midi, qui était le rendez-vous des jésuites bannis de toutes parts; ils avaient, pour leur consolation, formé une petite compagnie de Jésus. Ils élurent un général, et le proclamèrent, par des adorations et des marques singulières de respect, souverain du monde chrétien : on lui donna une couronne et un sceptre, et environné de plusieurs assistans, qui représentaient l'univers, il recevait en secret les hommages et les tributs de toutes ses provinces. Ainsi les jésuites de Pologne élevaient naguère, en secret, un roi pour leur pays; ils conservaient avec soin leur langue naturelle, faisaient des circulaires qu'ils distribuaient partout, et s'insinuaient parmi les grands seigneurs pour faire réussir leur projet. L'électeur de Brandebourg racontait, en 1687, à un homme digne de foi, qu'il y avait sur les côtes de la mer Baltique des Vandales. « Ceux de mes » Etats, disait-il, parlent esclavon; ils sont » fourbes, infidèles, aimant le changement, » séditieux. Ils ont un grand nombre de » bourgs de cinq cents et de six cents pères » de famille. Ils ont un roi de leur nation,

» mais en secret, qui est décoré d'une cou-
» ronne et d'un sceptre, et à qui ils paient
» annuellement un tribut. J'ai aperçu une
» fois le roi, qui était un jeune homme, bien
» fait de corps, et qui paraissait pourvu d'es-
» prit; et comme je le considérais attenti-
» vement, un vieillard qui s'en aperçut,
» pour détourner l'idée qu'il me supposait,
» donna des coups de bâton à son roi, et le
» chassa comme un vil esclave. J'ai fait tra-
» duire la Bible, les psaumes et le catéchisme
» en leur langue, mais je ne leur ai pas fait
» ouvrir d'école à cause de la légèreté de
» leur esprit, et des bois et marais inaccessi-
» bles où ils se retirent. Ils ont des armes,
» mais secrètement; une fois, je me trouvai
» environné de quatre à cinq mille Van-
» dales que huit cents grenadiers que j'avais
» avec moi eurent de la peine à dissiper. »

J'ai cité ce passage pour montrer jusqu'où le fanatisme, l'enthousiasme, l'excès d'un attachement quelconque, le délire, enfin, de l'esprit humain, peuvent porter les hommes, et parce qu'on verra en peu de mots l'histoire des jésuites. Ils ne diffèrent en rien des Vandales.

CHAPITRE XXIX.

Des ordres religieux en France. — Les récollets, les carmes, les bénédictins, etc. — Les frères et les sœurs de la retraite. — Les Picpus et les Picpussiennes. — Le congréganiste du Sacré-Cœur noyé dans un puits. — Le moine incendiaire. — Philippique d'un jésuite contre les manufactures.

Un gouvernement qui laisse violer ses lois sans punir les transgresseurs, ne peut subsister long-temps; il faut qu'il devienne la proie de quiconque osera les violer avec plus d'impunité.

Lorsque la France toléra les jésuites, ou plutôt souffrit qu'ils s'introduisissent dans son territoire, elle ignorait à quel point elle allait être leur esclave. Tous les ordres religieux, refuge ordinaire des hommes inutiles ou des esprits inquiets et vicieux, l'envahirent en même temps; c'est le cortége dont s'environne la compagnie de Jésus. Les capucins s'établirent à Paris dans les rues

des Postes et du Bac, sous le titre imposteur de missionnaires apostoliques du Levant, et allèrent de-là dans le Dauphiné et à Marseille. Les frères de la Retraite et les Picpus, ignorans par état et malpropres par dévotion, furent chargés d'aller à la suite des jésuites, pour élever les enfans qui n'ont pas de fortune; et ce qu'il y a encore de plus scandaleux dans tout cela, c'est qu'au grand mépris de l'antique discipline de l'Eglise, ces frères de la Retraite vivent à Paris et à Mont-Rouge, avec des sœurs de la Retraite, et ces Picpus avec des Picpussiennes qui sont dans le faubourg Saint-Antoine. Une communauté de récollets et de bénédictins est cachée dans la rue des Postes, où ils ont un noviciat soutenu par la congrégation de Paris.

Dans le faubourg du Roule, il se trouve une congrégation religieuse d'un système singulier et d'une activité prodigieuse; elle a déjà des affiliés en Allemagne, en Italie, jusque dans les Etats-Unis; son but est d'établir le règne absolu du pape, et de faire une théocratie de tous les gouvernemens.

Sous le nom de serviteurs du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, vous trouverez, au

faubourg Saint-Germain, un nouvel ordre religieux, dont le premier et le plus pénible vœu est de ne commettre aucune imperfection humaine, et d'avoir toujours la présence de Dieu. Cette dévotion terrible a coûté la raison et la vie à plus d'un initié; pour ne pas perdre cette présence de Dieu, un de ces pauvres fous de ma connaissance se laissa choir dans un puits et mourut; un autre mit le feu à la maison, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on arrêta cet incendie qu'avait causé la présence de Dieu. J'ai ouï dire à un de ces religieux de nouvelle invention, que les macérations les plus horribles n'avaient rien qui égalât le supplice que cette contrainte du cerveau leur faisait endurer. C'est ce que m'assurait un jour, à Aix en Provence, une autre espèce de moines, qui s'obligeait, par religion, à penser continuellement à l'enfer, à la mort, au jugement dernier, et à toutes les effrayantes inventions du fanatisme.

Grâces à la compagnie de Jésus, les Français, qui se croyaient délivrés de la peste des couvens, ont chez eux des moines de toutes les façons; des minimes, qui vont

quêter dans les campagnes; des frères quêteurs, qui demandent la charité dans les villes; des trapistes, des carmes, des lazaristes, des chartreux, des frères de la Providence, des frères de Dieu; enfin cette oisive multitude d'hommes sans honneur, qui se font mendians par avarice et par orgueil, et qui appauvrissent les riches pour la gloire de Dieu.

Un jésuite de mon pauvre département prêchait un jour cette belle morale à la populace : « La France ne sera jamais heu-» reuse que lorsqu'elle sera remplie de » monastères et d'ordres religieux. Si vous » ne détruisez ces manufactures et ateliers, » qui sont les couvens de la débauche, la » fin du monde arrivera. »

Une chose encore fort remarquable, c'est que dans notre dix-neuvième siècle, où l'on a tant de raisons d'avoir en horreur la race monacale, il y ait tant de gens qui ont la fureur de se jeter dans les couvens. Il ne faut pas nous le dissimuler, la France en est inondée; si les jésuites ont tellement multiplié leur nombre et celui des moines, lorsque les lois, les tribunaux, l'opinion publi-

que, les proscrivaient, à quoi ne faut-il pas s'attendre lorsqu'une fois ils auront lié intimement leur système avec la religion de l'Etat, qu'ils auront envahi cette opinion, qui était le plus grand obstacle qu'on pût leur opposer, et qu'ils auront obtenu une tolérance de la part du gouvernement, ou peut-être une existence légale qu'ils demandent depuis si long-temps?

CHAPITRE XXX.

S'il est possible de chasser les jésuites de France. — Conspiration pour les maintenir. — La ville de Lyon. — Repaires du jésuitisme. — La *Gazette universelle*. — Les amis de M. Franchet. — L'éditeur de brochures et d'images. — Le chevalier qui sème les chapelets dans les diligences et dans les auberges. — Les successeurs du P. Ronsin. — Paroles remarquables.

Les jésuites en s'établissant en France, sentant le besoin de s'appuyer de quelque faction, ont dit à cette partie de la nation qui veut encore des priviléges, et qui travaille avec ardeur à nous rendre esclaves de quelques hommes : « Liez votre existence à » la nôtre, et vous aurez bientôt recouvré » les droits que vous avez perdus. Votre » pouvoir s'est évanoui au moment même » où nous avons été détruits par votre » prince. »

Ils ont dit au parti sacré qui, plus que les nobles encore, cherche à opprimer le peu-

ple, et à ramener le règne de ces anciens abus qui avilissaient l'humanité et la raison en même temps qu'ils les anéantissaient : « Gardez-vous de négliger notre défense et » de consentir à notre ruine. Ce n'est pas » notre bannissement seul que les philoso- » phes demandent. C'est la vertu, la religion, » la royauté qu'ils veulent détruire. Nous ne » sommes qu'un prétexte spécieux à l'aide » duquel ils cachent leurs desseins affreux. »

Alors, les nobles et les prêtres ont confondu la religion et les jésuites, la monarchie et les jésuites, la noblesse et les jésuites, les prêtres et les jésuites ; ils ont uni leur force et leurs moyens pour soutenir les intérêts des jésuites et les maintenir malgré l'opinion qui les repousse, les gens de bien qui les condamnent et les lois qui les proscrivent ; et l'union de ces deux partis, pour conserver cette société, me fait craindre qu'on ne puisse jamais en délivrer notre pays. Car enfin, avec toutes vos ordonnances et vos lois, irez-vous attaquer ces congrégations de jésuites, où depuis M. le duc de Rivière jusqu'au sieur de Renneville vous ne rencontrez que des princes, des ducs, des pairs, des ambassa-

deurs et des hommes d'État? Pourrez-vous empêcher que les châteaux de ces gens qui font les grands seigneurs, ne servent encore d'asiles à ces jésuites que vous expulserez? Le besoin de la défense entraînant trop souvent la nécessité d'être méchant, ne craindrez-vous pas quelque résistance de cette multitude de féodaux et de vieux seigneurs que vous offenserez?

C'est un singulier spectacle que celui de cette société de Jésus constamment détestée de tous les peuples! Ses défaites sont toujours des triomphes. Ses fuites sont des conquêtes. Elle ne règne jamais tant que lorsqu'elle est persécutée. Depuis qu'on la menace de la faire sortir du beau pays des Français, elle a étendu ses domaines d'une manière prodigieuse. Si elle quitte le Nord, c'est pour envahir tout le Midi, et pour y trouver des retraites inaccessibles à ceux qui les poursuivent.

Je n'en veux citer pour preuve que la ville de Lyon, et montrer, par cet exemple, combien il est difficile de bannir ces odieux jésuites.

A la vérité, depuis long-temps Lyon était

le point de réunion des jésuites ; mais depuis le soulèvement général de presque toutes les opinions contre eux, Lyon est devenu le rempart de cette infatigable et indestructible société. Il y a dans cette ville des hommes qui ont reçu de leurs ancêtres, pour principal héritage, le goût des choses superstitieuses, et le droit de recevoir secrètement du pape les bulles qui excommunient les souverains. Le château de la Duc.., la maison des missionnaires de la Croix-Rousse, le couvent des jésuites de la Ferrandière, sont des asiles assurés pour les jésuites que l'on poursuivrait.

Il y a là une association fameuse d'hommes dont le but est de détruire les francs-maçons, et de propager par toute sorte de moyens les préjugés de la naissance et du fanatisme. M. le vicomte d'Her..., digne parent de M. Du..., qui recevait et affichait les bulles d'excommunication contre Napoléon, est à la tête de cette étrange congrégation. Il y a aussi une autre association, dont la seule fin est de répandre partout les jésuites, et de leur procurer partout des établissemens. Les auteurs de cette conspiration con-

tre les peuples qui veulent être libres, et qui abhorrent le règne affreux de la féodalité et de la superstition, sont des hommes qui font métier de calomnier le genre humain dans une gazette tristement célèbre par ses extravagantes doctrines et ses abominables déclamations. Je pourrais en nommer beaucoup. Je me contente de désigner un M. de N., ami de ce M. Franchet, que tout le monde connaît, un M. de F..., qui consume une fortune considérable à faire imprimer les plus dégoûtantes brochures, et à distribuer les images les plus indécentes, pour la gloire de Dieu et pour le profit des jésuites, un M. C..., un M. de Fl..., M. de G..., M. de M... et M. le chevalier de V.., dont le zèle et la dévotion sont si grands, que pour l'édification du prochain, pendant ses longs voyages, il sème dans toutes les diligences et les auberges des chapelets, des *agnus Dei*, et les croix de Dieu. M. le marquis de F.., son oncle, va plus loin. Par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, et que d'autres appelleraient restrictions de l'ame, il a aidé plusieurs fois les jésuites à se jouer de l'autorité ecclésiastique qui entravait leurs infâmes manœuvres.

Le cardinal Fesch, dans un moment de colère et d'humeur, avait interdit, à Lyon, l'exercice de la confession et de la prédication à tous les jésuites.

Cependant les congréganistes de tout sexe ne voulaient pour directeurs et prédicateurs que les enfans de Loyola. On sait que ces bons Pères se donnent modestement pour les seuls apôtres de Dieu. Pour lever toute difficulté, M. le marquis de V.. fit de son château un rendez-vous de prédication et de confession, où venaient expirer toutes les défenses des grands-vicaires du cardinal. Ce château, situé sur les limites du département de Lyon et de celui de Grenoble, avait des appartemens dans l'un et l'autre diocèse. C'était dans les appartemens qui se trouvaient dans le diocèse de Grenoble, qu'au mépris de toute bonne conscience, les fidèles de Lyon allaient se confesser aux RR. PP. jésuites; ceux-ci encourageaient ainsi au mal les consciences timides, par une de ces misérables duplicités qui ont tiré leur origine de la corruption monacale.

Qu'on juge de là s'il est facile de purger la France de cette race maudite, qui sait vivre

au milieu du monde, des factions et des séditions, échappant aux poursuites de la justice, et bravant impunément toutes les lois.

Mais c'est peu, avançons et terminons ces observations qui ne peuvent qu'affliger les bons citoyens.

Nous ne pourrons jamais anéantir entièrement les jésuites, parce que la France a dans son sein ses ennemis, et que ces ennemis sont ceux qui perpétuent les jésuites pour notre asservissement.

Il n'y avait en France qu'un seul parti qui pût arrêter les jésuites, c'est celui des prêtres, et malheureusement beaucoup d'entre eux ont confondu tous leurs intérêts et tous leurs droits, avec les coupables projets de ces moines. Des évêques plus attachés à la cour de Rome qu'à leur gouvernement, ont juré de les protéger, et vous les verrez compromettre le salut de leur patrie pour une société qui veut lui faire tant de mal.

A cet égard, je dois ajouter ici des choses qui me paraissent remarquables. Ce ne sont pas des prêtres, des évêques obscurs qui se rendent ainsi coupables d'une si haute trahison, ce sont des prêtres, des évêques qui

siégent à la Chambre des pairs, qui sont distingués par leur naissance, leur crédit et leur modération, d'autres diraient leur vertu, qui ont l'estime du peuple et des hommes même qui n'aiment pas les prêtres. Qui le croira? Lorsqu'une commission se formait pour rechercher les coupables, et que les jésuites eux-mêmes, désespérés, se disséminaient dans les cités, pour se dérober à la vue des magistrats, un prêtre, un noble pair prenait la place de ce P. Ronsin, que l'opinion publique effrayait par ses cris, et se mettant à la tête de la congrégation, ne se faisait aucun scrupule d'outrager des lois dont il doit cependant connaître l'importance. Quelques jours après, quand M. le duc de Rohan, nommé à l'archevêché d'Auch, est allé déposer cette direction entre les mains de l'archevêque de Paris, celui-ci a laissé échapper ces paroles extraordinairement remarquables: *Je ne l'ai pas cherchée; je n'ai pas couru après, mais elle revient dans mes mains, je ne la lâcherai plus.*

Je sais que Mgr. de Paris n'aime guère les jésuites, et que les jésuites n'aiment pas Mgr. de Paris. De plus, les opinions du pré-

lat sont assez connues, mais telle est la position d'un homme qui veut aller à la fortune : il faut qu'il plaise à la cour de Rome, à la cour de son roi, à son clergé; il faut qu'il ne consulte que son ambition, qu'il protége souvent ses propres ennemis, et quelles que soient ses opinions, il trahira conscience, religion, patrie, liberté, tout enfin pour parvenir.

Monseigneur, je ne sais ce que vous répondriez aux magistrats, s'ils vous faisaient cette question : Y a-t-il vraiment des jésuites à Mont-Rouge, à Vitry et à Paris? Est-ce vous qui les autorisez dans leur ministère?

Moi, qui vous vis à Mont-Rouge et qui sais que vous les admettez jusque dans votre palais, Monseigneur, je doute encore de votre réponse.

Avant de finir cette dénonciation, je ne veux pas oublier une chose que je n'ose presque pas dire. Il faut que j'accuse des évêques que j'honore encore, et que les hommes les plus éclairés entourent de leur estime. Mais enfin, la vérité ne fait acception de personne. Il ne faut rien appréhender, quand on est sûr de ce que l'on dit.

Le premier évêque qui a établi en France les jésuites modernes, c'est M. d'Aviau-Dubois de Sanzei, qui a laissé de beaux souvenirs dans la ville de Bordeaux, et qui savait être tolérant dans un siècle où on l'est si peu. Son successeur, M. de Chéverus, dont la modération remarquable devrait servir de modèle à plusieurs évêques que je ne nommerai pas, les favorise à Boston, les protége à Montauban, et les soutient avec un zèle étonnant dans le département de la Gironde. Je peux en dire autant de M. de Miollis, évêque de Digne, de M. l'évêque de Montpellier, de celui de Nîmes. A Dieu ne plaise que je veuille imputer aucun mauvais dessein à ces prélats, ni faire valoir les conséquences que je pourrais tirer de cette conduite. Cependant quel est le chrétien de bonne foi qui n'en sera pas scandalisé? Font-ils bien d'autoriser une société que des peuples, que les lois, la religion réprouvent? Font-ils bien de confondre les intérêts de l'Eglise avec ceux d'un ordre religieux qui ne reconnaît aucune autorité? Font-ils bien de se servir de ces moines qui rendent odieux le christianisme, et qui détruisent la vraie

piété par leurs superstitions? Font-ils bien de propager une société que leur patrie leur demande en grâce d'abolir? Sans doute la modération est admirable et mérite notre estime. La tolérance est si rare parmi les gens d'Église, que nous devons la louer quand nous l'y rencontrons. Mais enfin, la première vertu de tout évêque, comme de tout citoyen, doit être d'obéir aux lois de son pays. Eh! que doit-on penser de ces évêques, de ces prêtres, de ces pairs religieux, qui savent que les lois s'opposent à l'établissement de la société de Jésus, et qui s'obstinent, au grand scandale de tout le monde, à les maintenir dans leur pays!

Il y a dans la France une grande congrégation de jésuites à robe-courte, qui veut à toute force ramener le temps de l'esclavage et de la barbarie. Il y a un parti sacré qui veut gouverner les peuples par l'ignorance et la superstition.

Ces deux partis ont besoin des jésuites; ceux-ci ont juré de les servir. Ils ont tous prêté serment de se soutenir jusqu'à la mort. Quelle est la puissance qui pourra les vaincre? Je n'en sais rien.

CHAPITRE XXXI.

L'association de la Propagation de la Foi. — Son règlement et son administration. — Les conseils généraux et les conseils particuliers. — La comptabilité. — Missionnaires jésuites. — Les miracles. — Les cures du prince de Hohenlohe dans l'Amérique septentrionale. — Les robes noires. — Correspondance des sauvages. — Conclusion.

Les modernes jésuites se multiplient et se reproduisent sous mille titres divers; ils ont inventé un grand nombre de noms bizarres pour les sociétés ou congrégations dont ils ont couvert la France, et ces moines audacieux ne reculent même pas devant le ridicule, comme s'ils voulaient braver avec plus d'impudence un siècle éclairé; jamais la barbarie gothique des premiers temps de la monarchie ne se serait avisée de ces dénominations burlesques, de ces inscriptions presque bouffonnes qu'ils ont placées sur les bannières de leurs confréries; on dirait qu'ils se sont fait un jeu de la dégradation de

l'homme, en faisant concourir au triomphe de leur ambition sacrilége, la faiblesse humaine qui passe si facilement des pratiques de la vie dévote aux aberrations superstitieuses. Nous avons, dans le courant de cet ouvrage, signalé bien des scandales, bien des turpitudes; mais notre tâche ne serait pas entièrement remplie, si nous ne montrions sous son jour véritable une association qu'un titre imposant ne saurait absoudre de sa complicité avec les jésuites, et qui, sous le prétexte d'étendre l'empire de la religion chrétienne, ne travaille qu'à l'agrandissement de la domination des enfans d'Ignace.

L'association de la Propagation de la Foi fut fondée en 1822, à Lyon, qui, par un privilége bien singulier, est tout à la fois la première ville de France pour l'industrie manufacturière et l'industrie jésuitique. On entend tous les jours les hérauts des doctrines ultramontaines, les don Quichottes de l'obscurantisme et des théories féodales, tonner contre les soi-disant comités directeurs, les sociétés secrètes du libéralisme et de la philosophie, le carbonarisme et autres chimères enfantées par des cerveaux malades; tous les jours ils

crient que l'esprit séditieux est soudoyé, entretenu, nourri par des collectes, des impôts perçus secrètement; la raison publique et le bon sens de la nation ont fait depuis longtemps justice de ces ridicules déclamations; mais que penser d'une association qui embrasse la France tout entière, a ses conseils généraux et ses conseils particuliers, ses divisions et ses subdivisions, et ne rend compte à aucune autorité compétente des sommes énormes qu'elle recueille dans toutes les provinces [1]? On voit, dans les articles qui composent son réglement, cette combinaison mystérieuse qui échappe à toutes recherches, à toute surveillance; il y a un chef pour dix membres de l'association, placés sous sa dépendance, et celui-ci en envoie la liste exacte toutes les fois que les supérieurs la demandent. Chaque membre de l'association doit donner *cinq centimes par semaine*, et réciter tous les jours un *pater* et un *ave*. Le pape et un grand nombre d'évêques et d'archevêques, se sont empressés de donner leur sanction à cette société anonyme qui exploite la piété

[1] Voir la note n. I, à la fin de l'ouvrage.

des fidèles dans toute la France, mais dont personne ne connaît les administrateurs principaux, les premiers chefs; les cinq centimes par semaine pour chaque initié forment des sommes considérables [1]; on publie de temps en temps une espèce de budget de l'association; mais qui pourra assurer que l'argent qui provient de toutes ces aumônes est employé en œuvres pies, et pour peu qu'on réfléchisse, ne reconnaîtra-t-on pas que les jésuites ont d'excellens moyens pour remplir leur caisse et avoir de grandes ressources pécuniaires, soit pour les besoins intérieurs, soit pour les événemens qui réclament dans les pays étrangers leur utile intervention?

Le but de l'association de la Propagation de la Foi semble être de convertir les peuples à la religion chrétienne; ce serait peut-être ici le cas de discuter une question qui n'a point encore été résolue; les missions et les missionnaires ont-ils produit beaucoup de bien, depuis le temps où, associant la croix au glaive espagnol, ils accompagnèrent l'étendard sanglant des Fernand-Cortès et des Pi-

[1] Voir la note n. II, à la fin de l'ouvrage.

zarre dans le Nouveau-Monde. A l'histoire de cette époque se rattachent les plus douloureux souvenirs d'un fanatisme cruel; le sang des populations immolées au nom d'un Dieu de clémence, de bonté, crie encore vengeance contre les pieux acolytes des conquérans, et pour une vertu qui protesta contre tant d'horreurs, pour un Lascasas dont la mémoire est chère à tous les amis de l'humanité, combien de monstres et de bourreaux qui l'épouvantèrent par leurs homicides missions! Sans doute aussi on pourrait demander si ces tributs levés sur la piété des fidèles et des bonnes gens qui sont souvent eux-mêmes dans un état voisin de la pauvreté, ne seraient pas employés d'une manière plus agréable à Dieu, ne serviraient pas mieux les intérêts de la religion, s'ils contribuaient à donner du pain à ce peuple de mendians qui obstruent les rues de nos grandes villes, s'ils ouvraient des hôpitaux ou des écoles dans les cités qui les réclament!

Mais en admettant l'utilité des missions, en supposant que cette association si riche, si puissante, consacre exclusivement les fonds considérables qu'elle reçoit à la propaga-

tion de la foi, il nous sera facile de prouver que les missionnaires sont bien loin de répondre aux vœux et aux intentions des fidèles dont les aumônes subviennent aux frais de ces lointains voyages. Il suffit de jeter les yeux sur quelques pages du recueil publié par l'association et qu'elle présente comme faisant suite aux *Lettres édifiantes*, pour se convaincre de son affinité avec les jésuites, et de son zèle pour les doctrines anti-sociales et contraires à l'indépendance, comme au bonheur des peuples.

Les missionnaires correspondans de l'association, sont les plus grands ennemis des chartes et des constitutions; ils n'ont d'éloges que pour le pouvoir absolu, et le bon plaisir leur semble la meilleure loi qui puisse régir une nation. Un de ces hommes arrive à Manille; vous croyez peut-être qu'il va s'occuper tout de suite de l'œuvre évangélique qui l'appelle en ce pays; vous vous attendez à l'expression d'une charité chrétienne qui expose ses vœux et ses espérances dans un style dont Jésus-Christ a laissé de si parfaits modèles. M. Masson, ce missionnaire nouvellement débarqué à Manille, après avoir

jugé à sa manière la constitution des Cortès espagnoles [1], s'extasie sur le respect *du moins extérieur* qu'on a dans cette île pour la religion chrétienne, et témoigne sa joie de l'y voir *seule tolérée ;* il y admire les églises toujours remplies, et l'aveu très-naïf que lui arrache la mauvaise réputation des naturels du pays qui passent pour très-fripons, malgré leur dévotion exemplaire, n'est pas le trait le moins jésuitique de cette apologie de l'absolutisme et du régime monacal; car M. Masson félicite les habitans de Manille de ne pas regarder les moines comme des gens inutiles; il aurait dû mentionner quelques-uns de leurs services, à Manille, pour l'instruction du peuple français qui persiste à nier l'utilité de ces hommes, véritable fléau de la religion et de la société.

Presque toutes les lettres des missionnaires accrédités par l'association lyonnaise, font foi de l'esprit d'intolérance, de haine et de jalousie qui les anime contre les autres religions qui les ont prévenus dans les différens pays où l'association espère fonder des éta-

[1] Voir la note n. III, à la fin de l'ouvrage.

blissemens; semblables à ces spéculateurs désappointés qui arrivant dans un port étranger avec des marchandises, le trouvent encombré de denrées de toute espèce, et se consolent en décriant celles de leurs heureux rivaux, les missionnaires prodiguent les outrages et les injures aux méthodistes, aux quakers, aux protestans; ceux-ci sont, à leurs yeux, des hommes ridicules, ceux-là des intrigans, tous les plus grands ennemis des sauvages qu'ils veulent civiliser, en répandant les lumières du christianisme. Quel spectacle pour le Nouveau-Monde que celui de ces soi-disant apôtres de la foi catholique, entretenant de ridicules querelles, perpétuant une funeste animosité, pour quelques dissidences religieuses, et sacrifiant les intérêts de la véritable religion aux intérêts de leur amour-propre et d'une vaine science théologique! On dirait, en lisant ces factums des missionnaires contre les autres religions, qu'ils regardent l'Amérique comme leur propriété exclusive, et ainsi que les jésuites de Paris disent *notre province de France*, ils ne manquent pas de dire de leur côté, *notre Amérique!*

Les miracles, qui jouent depuis quelque temps un grand rôle dans l'ancien monde, ne pouvaient être négligés par les missionnaires jésuites, dans le nouveau [1]. Le célèbre thaumaturge de l'Allemagne, le prince de Hohenlohe, opère aussi des cures dans l'Amérique septentrionale, malgré la distance qui sépare le médecin de ses malades, et les différens miracles que racontent les annales de l'association ne le cèdent sous aucun rapport aux prodiges que la baguette magique des jésuites de France a multipliés pour confondre l'incrédulité contemporaine. Sans doute les méthodistes, que nos missionnaires traitent *d'imbéciles* et d'*imperturbables*, n'ont pas recours aux miracles, et ne possèdent pas le secret de cette fantasmagorie dans laquelle les jésuites montrent tant d'habileté; de l'aveu de leurs adversaires catholiques, ils s'occupent avec une activité extraordinaire à bâtir des temples, à instruire la population sauvage des bords de l'Ohio, à répandre des bibles; mais il n'est pas seulement une fois question, dans le

[1] Voir la note n. IV, à la fin de l'ouvrage.

récit de leurs conquêtes, d'une petite révolution de la nature au profit de leur doctrine; il n'y a jamais de pluie de feu, de tonnerre subit, de croix lumineuses apparaissant dans le ciel, pour prêter une autorité irrésistible aux paroles des prédicateurs. Tout se passe tranquillement, naturellement chez les ministres protestans, et cependant les sauvages accourent auprès d'eux, les écoutent, acceptent l'instruction qu'ils leur offrent. « *Bientôt les ministres protestans nous fermeront la porte*, s'écrie avec indignation M. Pupier, missionnaire catholique; *vous n'avez pas d'idée de leur zèle hérétique.* » Il faut convenir que les succès des protestans sont un argument terrible contre le système des miracles et les théories de la superstition.

Mais s'il restait encore quelque doute sur la liaison intime qui existe entre les jésuites et l'association de la Propagation de la Foi, ou plutôt sur leur identité, elle paraît à découvert dans les lettres qu'adressent les chefs des tribus sauvages aux missionnaires; ce sont toujours des *robes noires*, *des hommes noirs*, *des barbes noires* que ces chefs deman-

dent [1] ; ce sont des hommes absolument semblables aux anciens disciples d'Ignace, qu'il leur faut pour leur bonheur; le moyen après cela que les jésuites ne soient pas les meilleurs missionnaires, les meilleurs apôtres de la religion chrétienne ! comment refuser aux Ossages, aux Iroquois, ce qu'ils demandent! L'association de la Propagation de la Foi est en fonds pour satisfaire un vœu si naturel. Mais ces apologies pseudonymes trahissent la plume qui les écrit; les révérends Pères ont beau se cacher derrière les noms d'*ours*, d'*épervier*, de *chenille*, de *cerf* et d'autres animaux, patrons des peuplades sauvages de l'Ohio, on reconnaît leurs artificieuses manœuvres pour parvenir au but de leur ambition. Il est avéré maintenant que les jésuites ont fondé l'association de la Propagation de la Foi, pour reconquérir dans le Nouveau-Monde leur influence et leur crédit. Cet établissement fortement constitué, en consolidant leur domination en France, met à leur disposition des ressources importantes en tout genre; on peut le considérer comme

[1] Voir la note V, à la fin de l'ouvrage.

NOTES.

N. I.

EXTRAIT DU RÉGLEMENT

DE

L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

*

AD MAJOREM DEI GLORIAM.

*

Etablissement et but de l'association.

ART. Ier. Il est fondé en France une association pieuse, prenant le titre d'*association de la Propagation de la Foi.*

II. Elle a pour but d'étendre la société des fidèles catholiques, en aidant de tous les moyens en son pouvoir les missionnaires chargés de répandre les lumières de la foi parmi les nations étrangères de l'un et de l'autre hémisphère.

III. Elle se composera de fidèles des deux sexes, dont la conduite chrétienne soit propre à appeler sur son entreprise les bénédictions de Dieu.

Division et administration de l'association.

IV. L'association est partagée en divisions, en centuries, en sections.

V. Dix membres forment une section, dix sections une centurie, dix centuries une division.

VI. L'association est dirigée par un conseil supérieur établi à Paris; par deux conseils centraux, l'un à Paris pour le nord de la France, l'autre à Lyon pour le midi; par des conseils généraux établis dans chaque ville métropolitaine, et par des conseils particuliers dans chaque diocèse.

VII. Chaque division, chaque centurie, chaque section a un chef.

VIII. Les chefs de division sont nommés par les conseils généraux. Ils font partie de droit du conseil particulier de leur diocèse. Ils correspondent d'un côté avec ce conseil, de l'autre avec les chefs de leurs centuries.

IX. Les chefs de centurie sont nommés par le chef de leurs divisions. Ils correspondent d'un côté avec ce chef, de l'autre avec les chefs de leurs sections.

X. Les chefs de section sont nommés par le chef de leurs centuries, et correspondent avec lui. Chacun d'eux est chargé de pourvoir au remplacement des membres qui cesseraient de faire partie de la section.

XI. Chaque chef de division, de centurie, ou de section tient une liste exacte des dix personnes qui dépendent de son administration; il la communique à ses chefs supérieurs toutes les fois que ceux-ci la demandent.

XII. Dans aucun cas, les divisions, centuries, ou sections, ne pourront se réunir en assemblée.

Moyens de l'association.

XIII. Les principaux moyens sur lesquels l'association fonde l'espoir de parvenir au but qu'elle se propose, sont les prières et les aumônes.

XIV. Pour appeler les grâces de Dieu sur l'association et sur les missions, chaque associé est invité à réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave*. Il lui suffira pour cela d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de sa prière du matin ou du soir; il y joindra cette invocation : « Saint » François-Xavier, priez pour nous. »

XV. L'Association choisit comme époques plus particulières de prières et d'actions de grâces, la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, jour auquel l'association a été fondée à Lyon, le 3 mai de l'année 1822, et la fête de saint François-Xavier qu'elle reconnaît pour son patron (3 décembre). Il sera célébré ces jours-là une messe pour le succès de l'œuvre, dans toutes les villes où sont établis les conseils.

XVI. Chaque associé donne en aumône, pour les missions, cinq centimes par semaine.

XVII. Les chefs de section recueillent la rétribution des membres de leur section, et en versent le produit tous les premiers dimanches de chaque mois, entre les mains de leur chef de centurie ; chaque chef de section répond de dix rétributions.

XVIII. Les chefs de centurie versent dans le mois, entre les mains de leur chef de division, les sommes qu'ils ont reçues des chefs de leurs sections.

XIX. Les chefs de division rendent leur compte à

la plus prochaine assemblée du conseil dont ils font partie.

XX. Le conseil supérieur distribue les fonds ; il en fait la répartition selon les besoins des diverses missions.

Le pape Pie VII, par rescrit du 15 mars 1823, a accordé à perpétuité les indulgences suivantes aux membres de l'association de la Propagation de la Foi, dans tous les diocèses de France où l'association sera érigée du consentement de l'ordinaire.

1°. Indulgence plénière le jour de la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, anniversaire de la fondation de l'association dans la ville de Lyon, en l'année 1822 ; le jour de la fête de saint François-Xavier, patron de l'association ; et une fois tous les mois, le jour au choix de chaque associé, pourvu qu'il ait récité tous les jours de ce mois les prières de l'association. Pour gagner ces indulgences, il faut, étant vraiment pénitent et confessé, et ayant reçu la sainte communion, visiter dévotement sa propre église paroissiale, et y adresser à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de l'église, et selon les intentions du souverain Pontife [1].

[1] *Nota.* Par rescrit, en date du 11 mai 1824, notre Saint-Père le pape Léon XII a dispensé les associés malades ou infirmes de la visite de l'église paroissiale prescrite par le pape Pie VII, pourvu néanmoins qu'ils accomplissent, selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur confesseur, les autres conditions requises.

2°. Une indulgence de cent jours toutes les fois qu'on récitera, étant au moins contrit de cœur, les prières de l'association; qu'on donnera quelque aumône en faveur des missions, ou qu'on exercera toute autre œuvre de piété ou de charité.

Toutes ces indulgences, tant plénières que partielles, sont applicables aux ames du purgatoire.

N. II.

Le conseil central du nord, séant à Paris, organisé beaucoup plus tard que celui du midi, a versé depuis, dans la caisse du conseil supérieur, les sommes qu'il a recueillies depuis le 20 décembre 1823, époque de son entrée en activité, jusqu'au 20 juillet 1824, c'est-à-dire pendant l'espace de sept mois, et qui se sont montées, déduction faite de tous frais, à la somme de. 7,416 00

Le conseil central du midi ayant résolu d'arrêter ses comptes au 1^er^ mai de chaque année, a versé, dans la caisse du conseil supérieur, les sommes qu'il a recueillies depuis le 1^er^ juin 1823, jusqu'au 1^er^ mai 1824, c'est-à-dire pendant l'espace de onze mois, et qui se sont élevées, déduction faite de tous frais, à la somme de. 37,754 00

Total des sommes versées dans la caisse du conseil supérieur. 45,170 00

Voici le détail des sommes perçues par le conseil central du midi, pendant les onze mois écoulés depuis le 1er juin 1823 jusqu'au 1er mai 1824.

Les divisions du diocèse de Lyon ont versé, en divers paiemens, la somme de.	25,369	48
La vente de quelques exemplaires des Nouvelles des missions a produit.	193	80
Le diocèse de Dijon a versé, en plusieurs paiemens, la somme de.	1,256	15
(La ville de Beaune figure dans cette somme pour 353 fr. 55 c.)		
Le conseil général d'Avignon a versé, en divers paiemens, pour les divers conseils de son ressort, et plus particulièrement ceux d'Avignon, Nîmes et Montpellier, la somme de.	8,400	00
Le conseil particulier de Marseille a versé la somme de.	1,000	00
Le diocèse de Clermont-Ferrand a versé la somme de.	1,478	40
Une division établie à Châlons-sur-Saône (diocèse d'Autun) a versé, en divers paiemens, la somme de.	1,284	00
(Le surplus des versemens de cette division avait été dans le principe porté en recette dans la sixième division du diocèse de Lyon.)		
Une division établie dans le diocèse de Moulins a versé, en deux paie-		
	38,981	83

D'autre part. . .	38,984	83
mens, la somme de.	800	00
Diverses centuries établies dans le diocèse de Belley, ont versé, en plusieurs paiemens, la somme de.	766	00
(Bourg figure dans cette somme pour 280 fr.; Ambérieux, pour 260; Crémieux, pour 117, et Montluel, pour 109.)		
Une division établie à Saint-Vallier, diocèse de Valence, a versé, en trois paiemens, la somme de.	399	70
Annonay a versé.	111	15
Tournon.	216	00
Pierrelatte.	52	00
Crest.	53	05
Une division établie à Lunéville (diocèse de Nancy).	640	00
M. ***, chanoine à Roche, près Genève.	52	00
Total.	42,071	73
Dont il faut retrancher pour frais d'impression et autres dépenses.	4,317	73
Reste.	37,754	00

Somme égale à celle versée par le conseil central du midi dans la caisse du conseil supérieur.

Si l'on joint à la somme perçue par le conseil central du nord.	7,416	00
Et à celle perçue par le conseil central du midi.	42,071	73
La somme perçue l'année dernière par le conseil central du midi.	22,915	35
On aura, pour les deux premières années de l'association, un total de. .	72,403	08

N. III.

EXTRAIT D'UNE LETTRE.

« A notre arrivée à Manille, nous avons été reçus » à bras ouverts par les révérends Pères dominicains de » cette ville qui y ont trois maisons. Ils nous ont offert » l'hospitalité la plus généreuse, et ils ont pour nous » toutes sortes de bontés et d'attentions. Je ne saurais » vous dire de quelles calomnies atroces nous les » avions entendus charger, avant notre arrivée ici, par » des gens aussi ennemis de la religion que de ses mi- » nistres. Nous avons donc été agréablement surpris de » ne trouver ici que des religieux très-réguliers, ayant » tout l'esprit de leur état, et faisant l'édification de » toute la ville. Ils sont venus d'Espagne, car ils ne » reçoivent dans leur ordre aucun naturel du pays, et

» selon toutes les apparences ils n'ont pas tort. Il y a » en outre à Manille des augustins, des franciscains » et des récollets, tous très-réguliers : ici on ne re- » garde pas les moines comme des gens inutiles ; le » gouvernement espagnol est persuadé que ce n'est » qu'à eux qu'il doit la conservation des îles Philip- » pines ; et dernièrement un médecin français établi » ici, me disait qu'un seul moine faisait plus que vingt » mille hommes pour maintenir le peuple. Aussi n'ont- » ils rien souffert de la constitution des cortès qui, il » est vrai, a fait assez peu de sensation à Manille. La » seule religion catholique est tolérée ici. Je ne saurais » vous dire quel respect, au moins extérieur, on a » pour elle et pour ses ministres. Les églises et les sa- » cremens sont très-fréquentés ; cependant les naturels » passent pour être bien fripons.

» En arrivant nous avons presque causé du scandale » aux Manillois. Nous avions chacun une soutane de » drap et un chapeau rond que nous avions apportés » de France. Les uns nous prenaient pour des mili- » taires (un officier entre autres est venu nous ques- » tionner en cette qualité), et ils trouvaient notre » uniforme fort incommode ; d'autres prétendaient que » nous étions protestans : personne enfin ne voulait » croire que nous fussions prêtres, à cause de notre » chapeau rond ; tout cela ne serait pas arrivé si nous » avions eu un *tricorne*.

» J'oubliais de vous dire que notre ministère n'avait » pas été tout-à-fait inutile à bord : cinquante-cinq » matelots se sont approchés des sacremens. Il y en

» aurait eu bien davantage sans les obstacles que le » démon y a mis.

» Si parmi les séminaristes actuels de Verdun, il y » en avait encore quelques-uns qui me connussent, je » serais bien aise d'être rappelé à leur bon souvenir. Je » serais toujours bien aise qu'ils se souvinssent de moi » devant le Seigneur.

» Je suis, etc.

» MASSON,

» Missionnaire apostolique. »

EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE.

C'est aux associés de la Propagation de la Foi à hâter, pour l'Amérique, le succès de ce vœu si chrétien. Le triomphe de la religion, dans ces contrées, ne s'accomplira pas sans efforts; l'esprit de secte et d'erreur tente des efforts inouïs pour s'emparer de cette population encore neuve. « Il faut se hâter, » écrit un missionnaire, les ministres protestans s'in- » troduisent en abondance parmi les sauvages, et » bientôt nous fermeront la porte. Vous n'avez » pas d'idée de leur zèle hérétique, ni de leurs dé- » penses énormes. »

« Le zèle pour l'erreur est toujours très-ardent, » écrit un autre missionnaire, surtout chez les imper- » turbables et ridicules méthodistes. Je serais au déses- » poir si je voyais élever dans ces environs un temple » par les mains de cette secte. J'ai cependant à

» craindre cet affront, si on ne me procure des secours » pour l'édification des églises que nous sommes en » train d'élever au vrai Dieu. Notre petite chapelle » est toujours insuffisante, et surtout les grandes fêtes » de l'année, où les trois quarts de la population se » trouvent hors de leurs habitations. Bien des per- » sonnes ne vont pas à la messe faute d'y trouver une » place convenable. Des sauvages même me disaient » hier qu'ils s'y rendraient tous les dimanches lorsque » notre église serait finie, et qu'un grand nombre des » leurs embrasseraient la religion catholique. Les sau- » vages de l'Arbre-Crochu viennent d'écrire à M. Ri- » chard, demandant à grands cris une robe noire, qui » prêche. En attendant, les méthodistes, les presby- » tériens répandent leurs erreurs. Les journaux sont » remplis des détails de leur succès. Ils sont soutenus » par des secours immenses. Quant à nous, nous mar- » chons dans la pauvreté et au nom du Seigneur. Com- » bien de jeunes ecclésiastiques en France pourraient, » sans nuire à leur diocèse, se rendre utiles dans nos » saintes missions ! Que d'ames ils auraient à offrir à » Dieu au grand jour de ses récompenses ! »

N. IV.

RELATION D'UN MIRACLE.

« Le premier octobre, cédant aux sollicitations » pressantes d'un malade très-souffrant et très-affligé,

» mais plein de foi, je commençai la neuvaine du
» prince Hohenlohe, et ce publiquement. Tous les
» jours, après la prière du soir, nous récitâmes en
» commun celles qui ont été recommandées par le
» prince, avec l'invocation fervente du saint nom de
» Jésus. Dieu, très-cher frère, a bien voulu mani-
» fester sa puissance et sa bienfaisance jusque dans la
» petite île Michilli-Makinac, agréant les prières
» des bonnes ames qui l'habitent, et surtout celles du
» vénérable chanoine de Bamberg. A quatre heures
» du matin [1], en communiant, le sieur William Mac-
» Gulpin a été guéri soudainement d'une infirmité
» invétérée, que tous les médecins les plus habiles
» n'avaient pu guérir. Il était tourmenté depuis plu-
» sieurs années d'un mal d'estomac violent, contre le-
» quel tous les médicamens avaient échoué. M. Mac-
» Gulpin est un homme de trente à quarante ans,
» père d'une famille nombreuse et marchand bou-
» langer dans cette île, où je resterai jusqu'à la mi-
» novembre. »

[1] Quatre heures du matin, à Makinac, correspondent, en Allemagne, à l'heure de la messe du prince Hohenlohe, qui a promis d'offrir, le 10 de chaque mois, le saint-sacrifice pour les Américains infirmes qui désirent ses prières. La neuvaine ayant été commencée à Makinac, le soir du premier jour d'octobre, il est probable que la communion, qui couronne la neuvaine, a été faite le 10 de ce mois, à l'heure indiquée par le prince thaumaturge pour sa messe.

AUTRE MIRACLE.

Une lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, écrite de Pulo-Pinang, le 13 décembre 1821, contenait le récit suivant sur Mgr. Perocheau : « Vous avez sans doute entendu » parler du miracle opéré par Mgr. l'évêque de » Maxula. J'avais un peu de peine à le croire, mais » cependant j'ai cédé au témoignage de deux mission- » naires qui ont passé sur les lieux peu de temps après. » Voici comme on me l'a rapporté : Mgr. de Maxula » donnait la confirmation dans une petite paroisse. » Au moment où il fit l'imposition des mains, l'église » parut remplie de feu. Le peuple fut tellement ef- » frayé, qu'ils sortirent tous de l'église, et ne rentrè- » rent que lorsque Monseigneur les eut rassurés. Tous » ont été témoins de ce fait et l'ont rapporté aux deux » missionnaires dont je vous ai parlé; en sorte que je le » crois assez bien attesté pour des chrétiens qui sa- » vent que tout est possible à un homme qui a mérité » la réputation de saint partout où il a passé, même » de la part des hérétiques et des infidèles. »

AUTRE MIRACLE.

Il y a une petite île à côté de Sumatra, où il n'y a pas de Mahométans; mais les habitans en sont extrêmement vexés par leurs voisins. Ils se convertissent

assez facilement. Dernièrement un jeune homme de cette île, s'étant fait chrétien à Pinang, fut attaqué, aussitôt après son baptême, par deux païens qui lui reprochèrent d'avoir abandonné sa religion, et le frappèrent si rudement qu'ils le mirent tout en sang. Ce jeune homme s'étant transporté à la police pour se plaindre de ces deux païens, on prit acte de son accusation. Il vint presque aussitôt trouver le missionnaire qui l'avait baptisé, et lui rapporta ce qu'il venait de faire. Le missionnaire lui dit qu'il avait eu tort d'en agir ainsi, qu'ayant été frappé pour Jésus-Christ, il devait se trouver heureux d'avoir eu occasion de souffrir quelque chose pour lui ; ce jeune homme s'en va aussitôt retrouver le juge pour révoquer son accusation, sans exposer les motifs qui le faisaient agir. Quelque temps après, ces mêmes païens, qui l'avaient frappé, ayant su qu'il avait porté accusation contre eux, cherchèrent de faux témoins et allèrent accuser le jeune homme, qui fut aussitôt rappelé et condamné à recevoir avec les autres cinq coups de bambou sur les épaules. Il fut donc attaché et frappé rudement; car il faut que chaque coup emporte la peau : pendant que les autres criaient comme des malheureux, il ne poussa pas un soupir, et rapporta le lendemain à ce même missionnaire qu'il n'avait rien senti. Le missionnaire voulut voir ses blessures et les trouva entièrement sèches; il appuya fortement dessus, pour voir si ce jeune homme sentirait la douleur, il ne donna aucun signe qui pût indiquer qu'il souffrît, tandis que les autres furent malades pendant long-temps à ne pouvoir

remuer. Il portera néanmoins les cicatrices de ces blessures toute sa vie, car elles sont ineffaçables. Cette protection de Dieu sur lui l'a tellement fortifié dans la foi, qu'il donnerait volontiers sa vie pour elle. Il paraît que peut-être la majeure partie de ses compatriotes embrasseraient la religion chrétienne s'ils la connaissaient; tous ceux qui viennent à Pinang montrent des dispositions extrêmement favorables au christianisme, d'autant plus qu'ils sont extrêmement vexés par les Musulmans, etc.

Ton ami *in æternum*,

PUPIER,
Prêtre-missionnaire.

AUTRE MIRACLE.

« Ici, vous le savez, on a la plus grande confiance » dans la Sainte-Mère de Dieu; on y a recours dans la » moindre adversité. Voici un trait qui prouve que » cette confiance est bien fondée. Il y a environ dix » jours que, faisant l'administration dans un village, » on me parla d'un chrétien de cet endroit qui avait » reçu de la mère de Dieu des marques d'une protec- » tion toute spéciale. Je le fis venir, et il me dit : Oui, » si je vis encore, c'est à la protection de la très-sainte » Vierge que je le dois. J'étais allé couper du bois » dans la forêt avec plusieurs personnes : comme nous » devions y rester plusieurs jours, nous fîmes une pe-

» tite hutte couverte de quelques branches d'arbres.
» Nous étions tous réunis dans cette cabane, lorsqu'au
» milieu de la nuit, nous entendîmes un grand bruit
» dans la forêt. Nous ne doutâmes point que ce ne fût
» un éléphant. Ne nous croyant pas en sûreté dans
» cette cabane, chacun se sauva comme il put. A
» peine étais-je sorti que l'éléphant, me saisissant par
» les cheveux, m'éleva à cinq ou six pieds de terre et me
» porta ainsi. Je me mis sous la protection de la très-
» Sainte-Vierge, la conjurant d'intercéder pour moi
» auprès de son fils. Je ne pouvais faire que cette prière,
» vu que j'étais presque sans connaissance. Lorsque
» l'éléphant m'eut porté assez loin, il creusa avec son
» pied une espèce de fosse, m'y déposa, rassembla sur
» moi beaucoup de terre, et s'avança dans la forêt.
» Cependant faisant de grands efforts, je parvins à
» m'arracher de ce tombeau et tâchai de me sauver.
» A peine eus-je fait quelques pas que l'éléphant m'at-
» teignit de nouveau, et, me prenant par un pied, me
» jeta très-rudement par terre. Il se trouvait tout près
» de-là du sable, que, malgré tous les efforts que je pou-
» vais faire, il ne m'était plus possible de remuer. Je
» m'adressai toujours à la Sainte-Vierge; je demeurai
» là presque sans connaissance la plus grande partie de
» la nuit. Le matin, j'entendis les cris de plusieurs
» personnes qui se lamentaient dans la forêt; je re-
» connus la voix de ma mère, qui, ayant appris par
» mes compagnons que j'avais été pris par l'éléphant,
» venait chercher mon corps, ne doutant point qu'il
» ne m'eût tué. J'entendais ma mère m'appeler, et je

» ne pouvais répondre, de manière à être entendu de » loin. Étant venue près de l'endroit où j'étais, elle » entendit du bruit sous terre, et voyant ce monceau » de sable nouvellement remué, elle se douta que je » pouvais être en cet endroit. Elle appela les autres » personnes qui, ayant retiré le sable dont j'étais » couvert, me retrouvèrent presque mort. Oui, je vis » encore, je le dois à la mère de Dieu, et je suis prêt à » faire ce que vous me commanderez.

» Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis, etc.

» Olivier,

» Missionnaire apostolique. »

N. V.

CORRESPONDANCE DES SAUVAGES.

« Mon Père,

» J'ai reçu ta seconde lettre, dans laquelle tu nous » parles du père Dujaunay, notre ancien père (jésuite). » Nous nous mettons de ta religion, mon Père; si ta vie » dure assez long-temps, nous prétendons beaucoup de » choses de toi; nous espérons que tu nous enverras un » prêtre, qui nous enseigne comme nous devons vivre » sur la terre. Il y a six cent trente-six sauvages résidant à l'Arbre-Crochu; ce nombre est bien suffisant » pour attirer l'attention d'un prêtre. »

» le président des Etats-Unis nos demandes et nos » besoins. Nous remercions notre père et le congrès de » tous les efforts qu'ils ont faits pour nous amener à la » civilisation et à la connaissance de Jésus, rédemp- » teur des hommes rouges et blancs. Nous confiant » dans votre bonté paternelle, nous réclamons la li- » berté de la conscience, et nous vous prions de nous » accorder un maître, ou un ministre de l'Evangile, » qui appartienne à la même société dont étaient les » membres de la compagnie catholique de saint Ignace, » établie autrefois à Michilli-Makinac, à l'Arbre-Courbé, » par le père Maguet et d'autres missionnaires de » l'ordre des jésuites. Ils résidèrent au milieu de nous » pendant de longues années. Ils cultivèrent un champ » sur notre territoire, pour nous apprendre les prin- » cipes de l'agriculture et du christianisme.

» Depuis ce temps nous avons toujours désiré de sem- » blables ministres; si vous daignez nous les accorder, » nous les inviterons à venir s'établir sur le même ter- » rain anciennement occupé par le père Dujaunay, sur » les rives du lac Michigan, proche de notre village, » à l'Arbre-Courbé.

» Si vous accueillez cette humble demande de vos » fidèles, ils en seront éternellement reconnaissans, » et prieront le Grand-Esprit de répandre ses bénédic- » tions sur les blancs.

» En foi de ceci, nous avons apposé nos signatures, » ce 12 août 1823.

» Epervier, Poisson, Chenille, Grue, Aigle, Poisson-Volant, Ours, Cerf. »

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE Ier. Origine des jésuites modernes. — Leur conduite pendant la révolution. — Voyage à Hartwell. — Les PP. Fontaine, Simpson et Clorivière. — Mot d'un comte. — L'infâme Paccanari. — Histoire des chapelets et des sacré-cœurs. — Achats et vols de vases et d'ornemens d'église. — Bibliothèques des jésuites. 10

CHAPITRE II. L'abbé Legris-Duval, directeur des congréganistes. — Les jésuites dans le salon de madame de Staël. — Ils forment le projet d'assassiner Napoléon. — Un pair de France chef des conjurés. — Singulière qualification donnée à Louis XVIII par le jésuite Boyer. — Prédiction d'un frère portier. — Le P. Grivel et le prince Gallitzin. — Intrigues des jésuites en Russie. — Le P. Pholop dit le P. Condé. 17

CHAPITRE III. Louis XIV et l'habit de jésuite. — Le roi d'Espagne. — Le P. Leblanc et le roi de Sardaigne. — Un évêque de Jérusalem *in partibus infide-*

lium. — L'abbé de Marc-Carthy et M. de Châteaubriand. — Calomnies contre ce noble pair. — MM. Cuvier et Donnadieu. — Officiers jésuites dans les armées de Napoléon. — Leur directeur. — Portrait du jésuite Kirkor. 23

CHAPITRE IV. Nobles recommandations des jésuites auprès de Louis XVIII. — Réponse de ce prince. — Un miracle à Mont-Rouge. — Apparition de la Vierge. — Prédiction. — Mort d'un jeune fanatique. — *Te Deum* chanté à Mont-Rouge. 31

CHAPITRE V. Le laboureur Martin. — Son entrevue avec Louis XVIII. — Prophétie d'un jésuite. — Etoile tombée. — Mort du duc de Berry annoncée à Mont-Rouge. — Le député dînant chez les jésuites. — Un mot sur les mœurs des disciples d'Ignace. 38

CHAPITRE VI. Le pélerinage au tombeau du P. Regis. — Les rencontres. — Le rendez-vous mystérieux à la Louvesc. — Le provincial des jésuites et son secrétaire. — Séduction. — Serment. — La lettre de recommandation. — L'entrée à Mont-Rouge. — Le noviciat. — Les instrumens de pénitence. 46

CHAPITRE VII. Mont-Rouge. — Etudes et occupations du jeune novice. — Règles de la maison. — L'obéissance aveugle. — Les doctrines. 55

CHAPITRE VIII. Les armes à feu à Mont-Rouge. — La poche d'un jésuite. — Travaux à Mont-Rouge. — Le seau percé. — De l'amitié jésuitique. — Cérémonies et pratiques. — La conférence sur l'esprit de la compagnie. 61

Chapitre IX. Le fanatisme. — Guerre aux statues et aux livres. — Les Tuileries, le Luxembourg et le Cabinet d'histoire naturelle.—Le nouvau Ravaillac. — Naïveté d'un chanoine de Reims. — Singuliers modèles de morale jésuitique. — Le célibat. 67

Chapitre X. La nourriture à Mont-Rouge. — Le Vendredi-Saint. — Les poulets et les pigeons. — Le chocolat avant le messe.— Les olives et le jardin des Oliviers. — Les vœux de pauvreté et de chasteté. 73

Chapitre XI. Le Nénufar et les drogues.— Disciples d'Origène. — Histoire d'un jeune fou. — Les visitandines de la rue des Postes et le P. de Clorivière. — Un jésuite dans sa chambre. 79

Chapitre XII. Quelques particularités sur Mont-Rouge. — Journées et récréations. — Le noble jeu de billard.— MM. d'Hermopolis et Tharin. — Le billet fatal. 88

Chapitre XIII. Les missions en France. — Les journaux secrets. — Scènes de fantasmagorie. — Le jésuite phyisicien. — Le jeune convulsionnaire. — La relique de Louis de Gonzague et madame la duchesse de Montmorency. 95

Chapitre XIV. Le secret de la confession. — Opinion de MM. Justiniani et Cadolino. — La messe du P. Leblanc. — Plan d'une monarchie universelle. 109

Chapitre XV. Finances des jésuites.—Les quêtes générales et particulières.—L'ancien écuyer du prince de Condé. — Le jésuite Vidand et la comtesse dé-

vote. — Les boutiques de la congrégation. — Les petites chapelles. 125

Capitre XVI. De l'éducation des jésuites. — La jeune noblesse à Saint-Acheul. — M. de Renneville. — Opinion de Paccanari et de M. le cardinal de Latil sur la science. — Editions corrigées. — La nymphe Calypso. — Livres à l'index. 145

Chapitre XVII. Fanatisme. — Les jésuitesses. — La fille enceinte. — Liste de proscription. — L'exorcisme. — Lettre anonyme. 176

Chapitre XVIII. La mort de l'empereur Alexandre. — L'Eglise de France. — Le jeune prêtre. — Histoire d'un villageois et d'un moine de village. — La procession aux Tuileries. 192

Chapitre. XIX. L'abbé Barruel au couvent des carmélites. — L'habit de mendiant. — La sœur Claudia de Borgia et sa liqueur. — La poésie et la danse chez les jésuites. — Le pas de deux. 216

Chapitre. XX. Nouveau genre de fanatisme inventé par les jésuites. — Leur haine pour les femmes. — Singuliers scrupules d'un directeur. — La comédie et les comédiens dans les congrégations. — Le rôle de sainte Thérèse. — Infamies jésuitiques. — Un mot à M. l'archevêque de Paris. 220

Chapitre XXI. Barbarie des jésuites lithuaniens. — Les souterrains jésuitiques. — Mort de plusieurs Français. — La lecture du Constitutionnel. — Supplice d'un Brésilien. — Les deux nonnains. — Disparition d'un jeune Polonais. — Le pâtissier empoisonneur. 239

CHAPITRE XXII. Politique ordinaire des jésuites. — Projets contre la magistrarure française. — MM. de Ravignan et de Tinseau. — Opinion des jésuites sur la médecine. — Exception en faveur de MM. Fiseau et Récamier. — Le marquis de Vaulchier et le P. Varin. — La société des Bonnes-Etudes. 246

CHAPITRE XXIII. La cérémonie des poignards. 262

CHAPITRE XXIV. Réception de M. le duc Mathieu de Montmorency. 273

CHAPITRE XXV. Les cahiers noirs. — Le vin de madame la comtesse de Tressan. — Orgie infâme des jésuites. — Les quêtes. — Trésor des jésuites polonais. — Les coups de poing. — Le Roi portier. — Tentative de M. Decaze pour fermer la maison de Saint-Acheul. — Fête et réjouissances pour célébrer la défaite de ce ministre par M. de Bombelle. 279

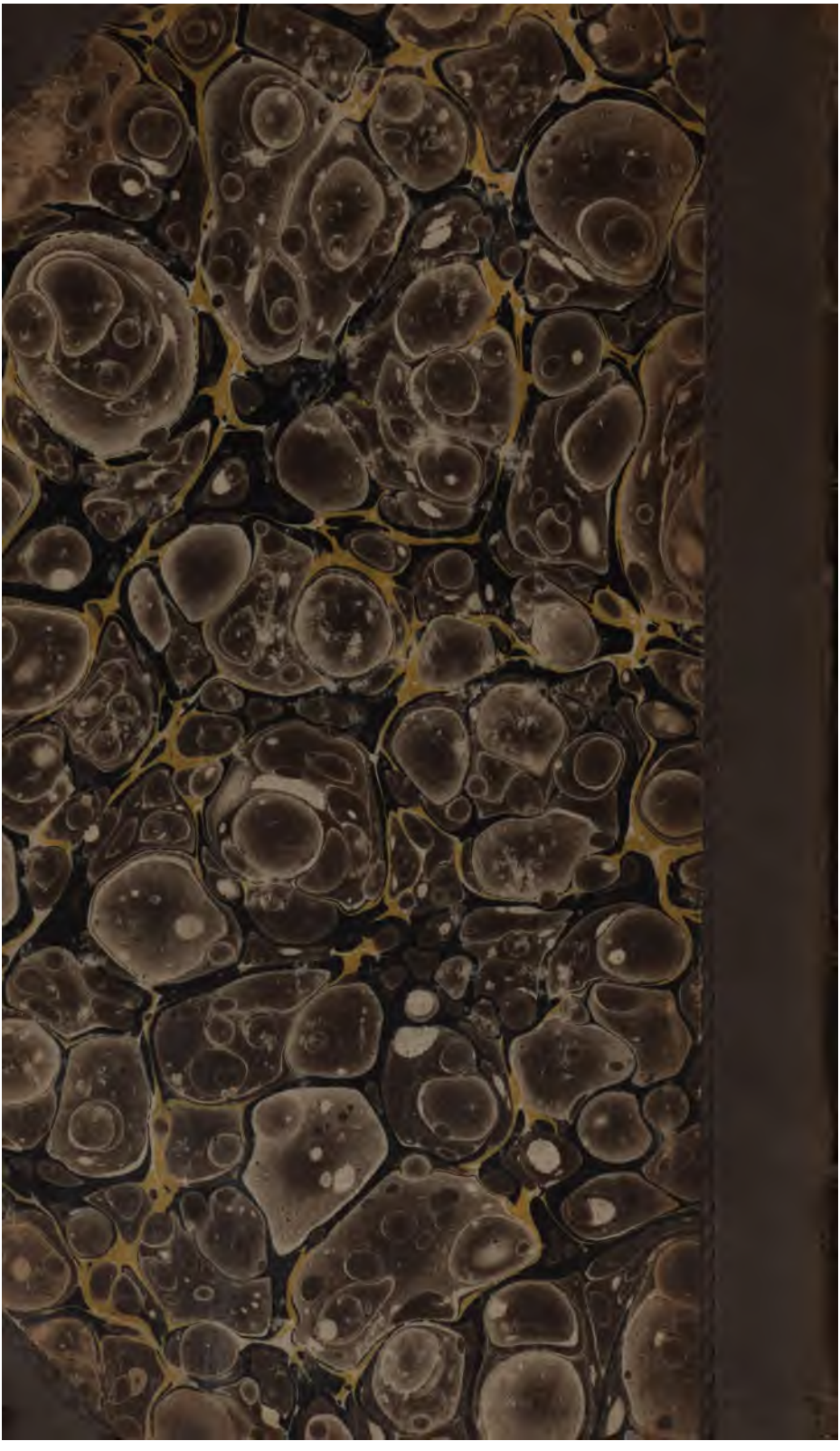
CHAPITRE XXVI. Descente des jésuitesses ou des nouvelles Amazones en Amérique. — La tempête. — Le miracle. — Formules indécentes et ridicules des jésuites. — Etrange naïveté de deux de leurs élèves. 289

CHAPITRE XXVII. L'esprit monacal. — Exemple extraordinaire de restriction mentale. — Les Sulpiciens. — Encore M. Tharin. — Les espions du Pape. 296

CHAPITRE XXIII. Les jésuites ont-ils une religion? — Leur paradis. — Les évêques *in partibus infidelium*. — Les paccanaristes. — Le château d'un gentilhome du Midi. — L'électeur de Brandebourg. — Le roi des Vandales. 305

Chapitre XXIX. Des ordres religieux en France. — Les récollets, les carmes, les bénédictins, etc.— Les frères et les sœurs de la retraite. — Les Picpus et les Picpussiennes. — Le congréganiste du Sacré-Cœur noyé dans un puits. — Le moine incendiaire. —Philippique d'un jésuite contre les manufactures. 313

Chapitre XXX. S'il est possible de chasser les jésuites de France. — Conspiration pour les maintenir. — La ville de Lyon. — Repaires du jésuitisme. — La *Gazette universelle*.— Les amis de M. Franchet. —L'éditeur de brochures et d'images. — Le chevalier qui sème les chapelets dans les diligences et dans les auberges. — Les successeurs du P. Ronsin. Paroles remarquables. 318

Chapitre XXXI. L'association de la Propagation de la Foi. — Son réglement et son administration. — Les conseils généraux et les conseils particuliers. —La comptabilité. — Missionnaires jésuites. — Les miracles. — Les cures du prince de Hohenlohe dans l'Amérique septentrionale. — Les robes noires. — Correspondance des sauvages.— Conclusion. 329

Notes. 343